

Orages de la vie



COLLECTION A UN FRANC LE VOLUME.
1 FR. 25 CENT. POUR LES PAYS ÉTRANGERS.

CHARLES MAQUET.

LES ORAGES DE LA VIE



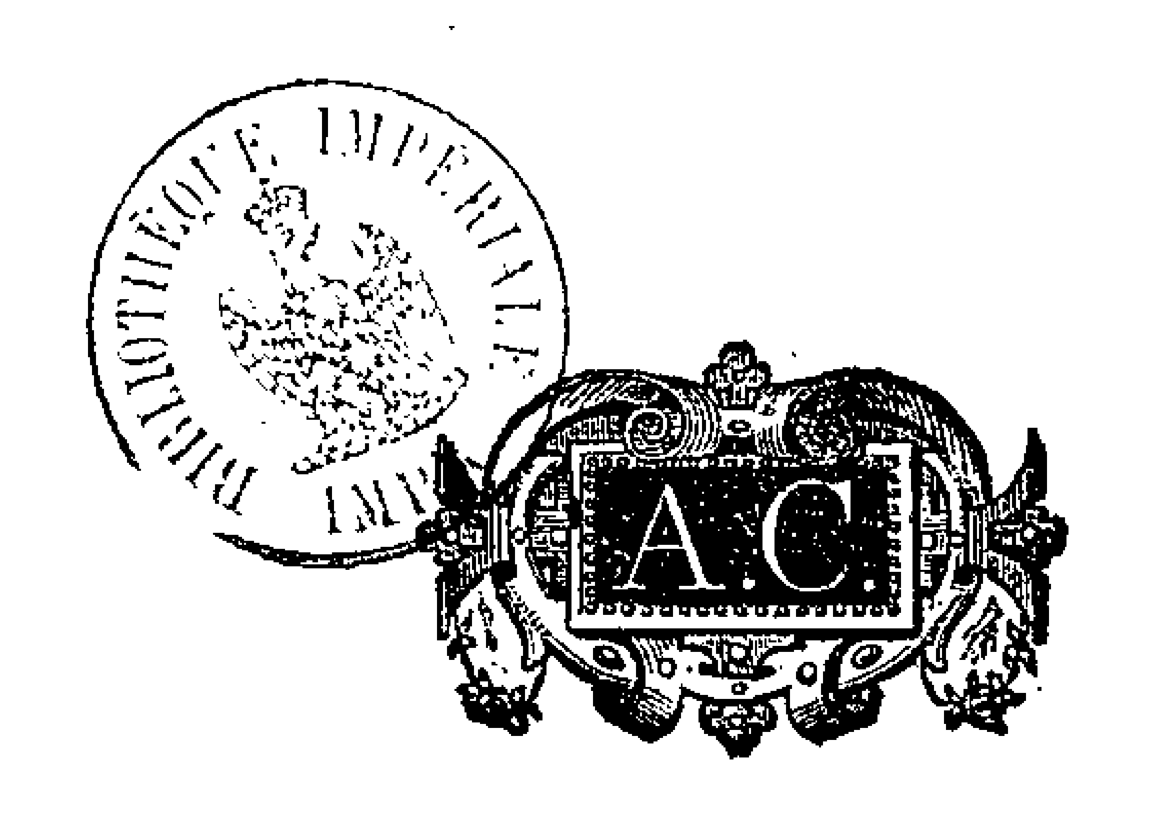
PARIS
ALEXANDRE CADOT, ÉDITEUR,
37, RUE SERPENTE, 37.

LES ORAGES DE LA VIE.

CHARLES MAQUET

LES ORAGES

DE LA VIE



PARIS
ALEXANDRE CADOT, ÉDITEUR
37, RUE SERPENTE, 37.

1861

LE BOUQUET DE VIOLETTES.

I

Par une belle matinée de juin, un voyageur suivait à pas lents le petit sentier bordé de haies vives qui conduit à l'église de Saint-Thomas.

De temps en temps, quand le chemin formait un coude, on voyait se dresser le vieux clocher dont la richesse contrastait avec la simplicité du paysage, et dont le coq, perché tout près du ciel, recevait les rayons du soleil levant.

C'était une opposition charmante, que ce manteau d'or, suspendu à la cime des arbres,

comparé à l'ombre bleuâtre qui n'avait pas encore quitté la terre.

Quelle belle matinée pour un cœur joyeux et dispos! quelle amère dérision pour une âme blessée!

Roger d'Oultremont, en passant naguère au même endroit, eût fait mille réflexions à propos de cette église, souvenir d'un autre âge.

On n'avait pas créé pour d'obscurs paysans ces dentelles de pierre, chef-d'œuvre de sculpture! Le sourire de quelque belle châtelaine avait fait éclore ces merveilles; un doux regard avait payé l'artiste, à l'époque où Amour et Poésie, ces deux enfants de la Religion, élevaient à leur mère de si splendides demeures!

En ce temps-là, que de cavalcades sous les ombrages! que d'aventures sur les routes! que de chasses et d'éclatantes fanfares dans les forêts du seigneur! Au pied de la tour, dont les grands yeux toujours ouverts planaient sur la campagne, avait dû s'élever l'humble couvent, aux arceaux d'ogive, aux longues galeries, aux austères cellules!

Roger, quand il était heureux, parlait et pensait; aujourd'hui, il est veuf. Sous une tombe du cimetière de Saint-Thomas repose Juliette, sa femme, morte à vingt ans. Et comme on met aux bras de l'enfant qui s'endort le hochet qui l'a charmé tout le jour, Roger a jeté dans la tombe de son amie son cœur gonflé d'amour, le souvenir de ses joies passées, et l'espérance de ses joies futures.

Il a vingt-huit ans, et s'est marié à vingt-quatre, quittant l'épaulette pour les douceurs de la vie de famille. Philosophe plutôt que soldat, voyant passer l'occasion, il l'a saisie.

L'occasion avait des cheveux blonds tombant jusqu'à terre, dix-sept ans, un œil de vierge, une bouche que le mensonge n'avait jamais flétrie, et quelque chose de plus attrayant encore, ce regard vague et perdu des créatures qui doivent mourir jeunes. L'occasion s'appelait Juliette Désormes.

Leur amour était né du hasard, comme tous les grands événements de ce monde, et pour être venu vite, il n'avait été ni moins pur, ni

moins profond. Au bout d'un an Juliette était devenue mère. Subissant la destinée de ces arbres généreux qui meurent de leur fécondité, elle avait donné son lait, sa vie à ce fruit détaché de son sein, et n'avait rien gardé pour elle.

Depuis lors, ni les distractions du monde, ni même les grâces de Marie, l'enfant de Juliette, n'avaient pu diminuer la douleur de Roger. Sans les devoirs qu'impose la paternité, il eût demandé l'oubli au cloître ou au suicide.

Mais il fallait vivre ! Tour à tour membre et pasteur de la grande famille humaine, l'homme qu'autrefois son père a dirigé doit guider les nouveaux venus, et leur montrer le but que Dieu assigne à toutes les créatures.

Roger vécut donc pour remplir sa tâche ; mais il lui tardait d'avoir fini. Pour lui, la vie aboutissait à la mort, ce terme désiré de son martyre, et il arpentait la route à grands pas pour arriver plus tôt. Déjà en douze mois il avait vieilli de dix ans.

Ce jour-là, c'était l'anniversaire. Sur la tombe de sa femme, Roger venait déposer des

violettes. Il les tenait cachées; l'amour et la douleur ont de suprêmes délicatesses! Ces fleurs, que Juliette avait passionnément aimées, nul ne devait les voir, pas même les arbres, pas même le ciel, qui pourtant leur avait donné la couleur et le parfum.

A l'entrée du cimetière il s'arrêta. Un cheval attaché aux barreaux broutait l'herbe encore humide de rosée.

— Je ne suis pas seul, pensa Roger; un autre pleure ici son parent, son ami; ne troublons pas sa solitude : j'attendrai.

Tout près de là une porte vermoulue était entr'ouverte; il la poussa; et autant pour se dérober aux regards d'un fermier matinal que pour ne pas gêner l'inconnu, il entra dans un petit clos appartenant au gardien de la tour. Le bonhomme était absent. Perdu dans les escaliers du clocher, il attendait le moment de sonner l'*Angelus*.

Dans ce petit jardin, on eût voulu rêver tout le jour. Jamais la serpe profane n'en avait émondé les arbres. Jamais le faucheur n'en

avait moissonné le gazon. Les pêchers couvraient le mur au levant, les poiriers au nord.

Au midi s'épanouissaient de larges treilles. A l'ouest, les lierres, prenant le rôle de l'architecte oublié depuis trois siècles dans les caveaux de l'église, avaient envahi les ruines de l'ancien presbytère, dissimulé les ravages du temps, et déposé au front du vieux monument une couronne d'éternelle jeunesse.

Au milieu de l'enclos, les pommiers étendaient leurs bras noueux. La vigne se tordait, capricieuse, autour d'un merisier; les noisetiers, trop frêles pour supporter le poids des ans, s'étaient inclinés et formaient une voûte aux allées. Roger s'assit sur un banc, et regarda.

Le mur du jardin tombait en ruines, mais de ses flancs lézardés s'échappaient, vigoureux et fleuris, les rameaux de ravenelle et le fraisier sauvage. Les feuilles de l'an passé, débris de végétations éteintes, servaient de berceau aux jeunes pousses, à la tige nouvelle, qui vivait à son tour.

— C'est bien cela, pensa le jeune homme. Le moindre brin d'herbe est plus fort que nous. Chaque année le ramène, tandis que nous disparaissons pour toujours. L'homme est l'être le plus misérable de la création.

Au moment où Roger accusait le ciel, dont la sérénité semblait insulter à sa douleur, le premier coup de l'*Angelus* ramena son âme à la prière. Il pensa à sa fille. Marie, d'ailleurs, cette fleur nouvellement éclose, ne succédait-elle pas, comme le brin d'herbe, au deuil de l'année précédente?

Il demeura longtemps plongé dans la méditation. Aux dernières vibrations de la cloche, un autre bruit vint frapper son oreille. Il se leva, se rendit à la porte, et à travers les ais mal joints il vit un homme monter à cheval, puis envoyer un baiser passionné dans la direction du cimetière.

— On dit que le visage est le reflet de l'âme, pensa-t-il; alors ce jeune homme doit être noble et bon. Je le plains, s'il souffre autant que moi.

Le cavalier s'éloigna, se retournant de temps en temps pour regarder les cyprès et les croix qui dépassaient le mur. La lumière éclairait sa chevelure blonde et sa barbe soyeuse. Une veste de velours noir, serrée à la ceinture, dessinait sa taille élégante et fière. De grandes bottes vernies lui montaient jusqu'au genou. Un manteau était jeté en travers sur sa selle; un chapeau à larges bords ombrageait son visage : il était réellement beau.

Roger attendit, le suivit longtemps des yeux, puis il sortit du clos, et pénétra dans le cimetière à son tour.

Que de changements depuis un an ! On avait élevé de nouveaux monuments; d'autres s'étaient écroulés; une croix de fer rouillé avait été renversée par l'orage. L'œuvre des hommes périssait; mais le cyprès était plus grand, l'herbe plus touffue. Dans son travail, la persévérante nature ne s'était pas ralentie. Roger, les yeux troublés par les larmes, s'agenouilla. Mais au moment de déposer son offrande aux

pieds de Juliette, il resta le bras étendu, la bouche entr'ouverte; un bouquet tout pareil au sien était déjà sur le gazon.

Etait-ce une illusion, un rêve? Qui donc avait apporté ces fleurs? Roger prit le bouquet et le trouva encore tiède de la main qui l'avait porté. Une ardente curiosité le poussant, il se leva, examina le sol, et sur la terre fraîche il reconnut des empreintes qu'il suivit jusqu'à la porte; mais, à partir du seuil, le sabot du cheval remplaçait le pied de l'homme.

Nul doute, l'étranger au costume de velours était venu faire aussi un pèlerinage à la tombe de Juliette; l'étranger avait envoyé un doux baiser à l'âme errante de la jeune femme.

Roger ne le connaissait pas. Jamais il n'avait vu ce visage poétique et rêveur. L'aventure était si étrange, qu'oubliant le pieux objet de sa visite, il monta sur une éminence d'où on découvrait la plaine.

Arrivé au sommet, il vit un point noir osciller

aux dernières limites de la route. C'était le cavalier, qui, sans avoir hâté le pas, laissant au coursier son allure, et livrant son manteau aux fantaisies du vent, s'en allait comme il était venu.

II

Cette rencontre fut pour Roger un grave sujet de réflexions. Son esprit, naturellement droit, chercha une raison à la visite de ce jeune homme. Madame Désormes, sa belle-mère, voyageant alors, pouvait avoir chargé un ami de déposer des fleurs sur la tombe de Juliette; mais pourquoi un étranger plutôt que lui, Roger, le meilleur, le plus fidèle messager en ce cas? Au lieu d'un bouquet, il en eût porté deux; à sa prière il eût mêlé celle de madame Désormes. La belle-mère, délicate et distinguée pardessus tout, n'eût pas agi ainsi. Dans quelque

église d'Italie, elle avait dû s'agenouiller ce jour-là, et prier Dieu qui est partout. Outre cela, un indifférent se fût contenté de déposer lesfleurs; il se fût acquitté d'un devoir avec conscience, sans doute, mais envoyer des baisers, c'était une indigne comédie.

Cette première supposition était donc inadmissible; une autre se présenta.

Le cavalier, dont le costume révélait l'origine étrangère, avait pu commettre une erreur en déposant sur la tombe de Juliette des fleurs destinées à une autre. La pierre tumulaire ne portant pas de nom, c'était possible à la rigueur. Sur un renseignement obtenu à distance, un homme arrive, apporte son tribut à un être qui n'est plus. Il cherche, il hésite, croit reconnaître, et finalement se trompe. Mais, outre que les fleurs étaient des violettes (singulière coïncidence), il n'y avait pas eu la moindre hésitation. La ligne était nette; le pas assuré. Le cavalier était allé droit au but. Cette seconde supposition ne valait pas mieux que la première.

Roger, les yeux fixés à terre, après avoir successivement accepté et rejeté toutes les conjectures, se sentit fatalement entraîné vers la logique. Mais en un pareil jour, un homme bien né résiste à la logique. Loin de soupçonner une femme morte, incapable par conséquent de se défendre, au contraire il s'accuse et se demande, en présence d'une tombe, s'il s'est toujours conduit en honnête homme. Il exagère le scrupule, c'est ce que fit Roger.

Le lendemain, il s'éveilla aux mille bruits de la ville. Insensiblement les scrupules de la veille pâlirent et passèrent au second plan. Le soupçon revint d'autant plus âpre qu'une fois déjà on l'avait refoulé! Roger, en s'habillant, repassa dans sa mémoire les moindres détails de son aventure. Rien n'aiguillonne l'esprit comme l'inquiétude; Roger fit à l'instant même une troisième supposition. Sa conscience lui reprocha bien alors de mettre Juliette en cause, mais il se défendit en invoquant la nécessité de trouver une explication raisonnable à cet évé-

nement extraordinaire. D'ailleurs la jeune femme n'était pas coupable, on va le voir.

Juliette pouvait, à son insu, avoir inspiré de l'amour à un inconnu. Ces choses-là arrivent tous les jours. Tandis qu'une jeune femme, forte de sa tendresse pour son mari, pour ses enfants, va dans le monde, sourit à tous, un homme est là qui la guette, la suit et l'aime, souvent même sans penser à mal. Une belle créature peut inspirer une passion sans la ressentir elle-même. Que de gens épris de sa beauté, retenus par sa vertu, sont frappés au cœur, et souffrent sans se plaindre!

Oui; mais un amoureux qui n'ose pas avouer son mal, ne va pas, un an après la mort de celle qu'il n'a aimée que de loin, déposer un bouquet à huit lieues de Paris, dans un cimetière de campagne. La timidité qui l'a empêché de faire un aveu le retiendra encore à ce moment. La passion qui n'a pas osé franchir certaines limites franchira-t-elle celles du trépas? Ce n'est pas probable. Et puis, la question des violettes revenait toujours. Nul autre

qu'un intime, nul autre qu'un ami ne pouvait connaître à ce point les goûts de la jeune femme. Roger fut forcé d'aller plus loin. Et, chose étrange, sa conscience, qui l'avait arrêté tout à l'heure, le poussait maintenant à trouver la vérité, la vérité entière, dépouillée d'artifices et de lâches concessions. En vain le souvenir de trois belles années s'interposa, et plaida la cause de la jeune femme; la conscience fut inflexible. Et pour faire taire Roger qui disait avec terreur : Il faut donc troubler le repos de celle qui n'est plus; il faut donc accuser? elle répondit bien haut : Chercher la vérité n'est pas un crime, c'est un devoir.

Toutefois, au moment d'accuser sa femme et de repousser son enfant, Roger se recueillit. Ce secret, sans doute, il fallait le découvrir; mais précisément à cause de l'obscurité qui l'entourait, on devait se garder de porter un jugement téméraire. Souffrir, se taire, chercher dans les ténèbres le fil mystérieux de l'intrigue, tels furent à la fois la tâche et le devoir que Roger s'imposa.

Deux personnes pouvaient le servir dans son entreprise; le capitaine Tibère, dont nous parlerons tout à l'heure, et là mère de Juliette, madame Désormes; mais cette dernière voyageait, nous l'avons dit. Mystère vivant elle-même, pâle et maladive, la veuve du colonel Désormes était allée se réchauffer au soleil de sa patrie, et chercher dans les jardins de Naples les souvenirs de sa jeunesse.

Roger ne songea pas même à tourmenter cette pauvre femme. Comment lui dire dans une lettre tout ce qu'il éprouvait? comment avouer sa pensée, que la mort de Juliette rendait exécrable?

Restait le capitaine Tibère. Celui-là était à Paris. On pouvait lui rendre visite, le faire causer. Pour peu qu'on le mît sur le chapitre de ses campagnes, et qu'on lui parlât de madame Désormes, la femme de son meilleur ami, on était sûr de lui inspirer de la confiance. Roger l'avait vu rarement; mais qui connaît un ancien soldat les connaît tous.

Le capitaine devait savoir bien des choses.

Roger se rendit rue de Clichy, où demeurait l'ancien officier.

— Attention, se dit-il en montant l'escalier; ces gens-là sont chatouilleux; soyons prudent, et n'allons pas compromettre le succès de ma démarche. S'il me devine, je ne saurai rien. Pour lui, tout ce qui touche à la famille de son ami doit être sacré.

Roger monta jusqu'au quatrième étage, comprima les battements de son cœur, et prépara son entrée en matière.

Tandis qu'il étudiait son programme, il entendit à travers la cloison une voix formidable dont le diapason annonçait une grande colère.

— Diable! pensa-t-il, le capitaine Tibère est de mauvaise humeur; c'est d'un fâcheux augure.

Puis à cette voix succédèrent des accents féminins pleins de rage.

— C'est une querelle, se dit Roger; j'ai mal choisi mon temps. La partie adverse réplique, et paraît en avoir gros sur le cœur. Allons, je reviendrai.

Mais tout à coup le capitaine siffla un air de Béranger, après quoi le silence régna dans l'intérieur.

— Je n'y comprends plus rien, murmura Roger confondu. Pourtant, puisqu'on siffle, c'est bon signe; entrons. Et il mit la main sur la clé.

Mais après un moment de réflexion, il résolut de remettre sa visite au lendemain. Il ne voulait confier son secret qu'à une seule personne; et puisqu'il y en avait deux, le but était manqué.

Soudain la porte s'ouvrit, entraînant à l'intérieur la main qui était toujours sur la clé, et Roger vit devant lui le capitaine Tibère, tout prêt à sortir, le chapeau sur la tête, la canne à la main.

— Bon! pensa le jeune homme, comme avec une femme on n'a jamais le dernier, le capitaine préfère la retraite, c'est une bonne tactique.

— Monsieur d'Oultremont! dit l'officier reconnaissant le jeune homme. Voilà un heureux

hasard; j'allais justement chez vous pour avoir des nouvelles de votre famille; il y a un siècle que je n'en ai entendu parler.

— A merveille, répondit Roger, je viens vous satisfaire.

Puis en lui-même :

— Tout va bien, se dit-il; mon prétexte est trouvé. Nous allons causer dehors; on est aussi bien dans la rue qu'ailleurs, après tout.

Mais le capitaine rentra, fit asseoir Roger, et prit lui-même un fauteuil en face de son hôte.

Le logement de l'officier se composait d'une pièce unique.

— Où est donc cette femme? se demanda Roger surpris de ne voir personne.

Le capitaine Tibère, type du vieux soldat, était d'une stature gigantesque, portait les cheveux et la moustache taillés en brosse, et les favoris descendant jusqu'au tiers seulement de la joue. Ses sourcils noirs, tranchant sur des cheveux blancs, donnaient à son visage une expression de dureté que démentaient cependant des yeux bleus enchassés comme deux

turquoises au milieu d'une multitude de rides; des yeux d'enfant sur une tête de vieillard.

— Eh bien! comment va-t-on? demanda l'officier avec intérêt.

— Madame Désormes est toujours souffrante, comme vous savez.

Et Roger chercha autour de lui.

— Oui, répliqua le capitaine; les voyages lui sont nécessaires; vous-même, vous auriez dû changer d'air. Il est des maux sans remède, dans la vie. Mais si le mouvement et le déplacement n'ont pas le pouvoir de nous consoler, ils nous occupent, du moins, et nous empêchent de penser à notre mal.

— Quel malheur! soupira Roger intrigué et regardant la chambre dans ses moindres recoins; quel malheur qu'il ne soit pas seul! Il est moins rude que je ne croyais; j'aurais pu lui parler à cœur ouvert.

— Savez-vous, poursuivit le capitaine, quand elle compte revenir?

— Non; je suis chargé de lui donner de vos nouvelles dans ma prochaine lettre; mais il

n'est pas question de retour. Ma belle-mère se plaît là-bas; elle y restera le plus longtemps possible.

— Elle fera bien.

Roger était sur les épines. En présence d'un témoin il ne pouvait risquer sa confidence. avait parfaitement distingué la voix d'une femme. Mais cette femme, où était-elle?

L'appartement avait-il une seconde issue? Roger ne vit pas la moindre porte. Alors, pensa-t-il avec découragement, il y a des armoires.

Le capitaine s'aperçut que son hôte était distrait; et pour ne pas laisser tomber la conversation qui languissait évidemment, il lui dit :

— Vous regardez ma bibliothèque?

— Oui, dit au hasard Roger qui n'avait rien vu.

Mais à ce moment ses yeux se portèrent vers un rayon sur lequel cinq ou six volumes de petit format étaient alignés.

— Elle ne tient guère de place, dit l'officier, et cependant elle a joué un grand rôle dans ma vie.

— Vraiment! fit Roger.

— Oui; dans toutes mes campagnes j'ai porté avec moi ce petit bagage, qui toujours m'a fait oublier mes fatigues, souvent a guéri mes blessures, et une fois m'a sauvé la vie.

— Comment cela? demanda Roger surpris, et il se leva, en apparence pour regarder le titre des volumes, en réalité pour sonder un rideau.

— C'est bien simple, répondit le capitaine. Mon père m'a laissé pour tout héritage ces livres qu'il avait appris par cœur, et qui, me disait-il, renferment les chefs-d'œuvre de notre littérature. Il m'imposa l'obligation de les lire aussi. Quand j'étais enfant, j'aimais mieux l'école buissonnière et les hannetons; à dix-huit ans, je préférais..... autre chose.

— Et ce quelque chose, fit mentalement le jeune homme, tu n'y as pas encore renoncé.

— Soldat plus tard, poursuivit le capitaine, je les ai emportés dans mon sac. Si je ne revois pas mon pays, me disais-je, je mourrai du

moins en baisant ces livres, qui viennent de mon père.

Roger fut ému et se rapprocha. Cette histoire simple et touchante l'intéressait. La haute stature du capitaine et ses gros sourcils rendaient plus charmante encore la délicatesse de ses sentiments.

— Pendant vingt ans, continua le vieillard, je les ai lus, allez! Chaque fois qu'une blessure me clouait à l'hôpital, j'apprenais une tragédie de Corneille, une comédie de Molière, ou un chef-d'œuvre de Racine. J'ai reçu trente-deux blessures, ajouta-t-il avec une simplicité de héros, jugez de ce que je dois savoir.

— Oh! je reviendrai, pensa Roger; voilà un homme qui saura me comprendre.

— La guerre a fini, dit l'officier en terminant. Il était temps, je n'avais plus rien à apprendre. Oui, ces bons amis m'ont toujours consolé; sans compter qu'à Waterloo, j'avais Boileau sur ma poitrine, et qu'il a reçu pour moi une balle prussienne.

Et le capitaine tira du rayon un petit vo-

lume, dont le carton épais et solide était écrasé au centre par le choc d'une balle.

Roger contempla le petit livre avec admiration.

— Les pères sont toujours prévoyants, dit en riant l'officier. Le mien, croyant me laisser pauvre, m'a pourtant doté de dix-huit cents francs de rente; car, sans son Boileau, je n'aurais jamais touché ma retraite.

— Capitaine, articula Roger d'une voix profondément émue, j'ai une grâce à vous demander. Si vous n'avez pas d'héritier, et... ajouta-t-il tout bas avec un regard à l'adresse de la personne cachée, si d'autres que moi ne vous ont jamais demandé ce livre; si, enfin, j'ai le malheur de vous survivre, je vous supplie de me le laisser. Je le garderai en souvenir de vous comme vous l'avez aimé en souvenir de votre père.

— Je vous le promets, répondit le capitaine en lui serrant la main.

Et il ajouta en plaisantant: Vous voilà par

état forcé de me venir voir souvent. Vous êtes mon héritier, ne me négligez pas!

— Soyez tranquille, dit Roger avec un sourire à double sens : je m'en garderai bien.

Puis revenant à son idée fixe :

— Vous sortiez, insinua-t-il; j'aurai le plaisir de vous offrir mon bras.

— J'allais tout simplement chez vous, répondit le capitaine. Mais, puisque vous êtes venu, je reste. Bien des choses de ma part à votre famille.

— Allons, pensa Roger en descendant l'escalier, cette femme m'a gêné aujourd'hui; mais demain le capitaine Tibère me dira tout ce que j'ai besoin de savoir. Il me tirera d'une incertitude plus cruelle cent fois que le malheur.

Les éclats de voix recommencèrent; Roger s'arrêta de nouveau pour écouter.

— Décidément, se dit-il, j'ai bien fait de me taire, cette femme y est encore.

III

Roger, ne voulant pas attendre plus de vingt-quatre heures la solution de son problème, s'était promis de retourner dès le lendemain à la rue de Clichy. Mais, quelle que fût son impatience, il ne pouvait se dissimuler le danger d'une démarche précipitée.

Dire tout net : J'ai un noir souci, la jalousie me dévore, c'était une grave offense envers la famille dont le capitaine était l'ami dévoué. La ruse et les ressources de la conversation étaient les seules armes avec lesquelles Roger dût combattre. Il fallait attendre, trouver une occasion,

paraître indifférent; voir de temps à autre le capitaine, tirer de lui, par-ci, par-là, un renseignement, un indice, un rien, assembler le tout et en former un corps solide, compacte, témoignage irrécusable d'innocence en faveur de la jeune femme, ou preuve accablante de son crime. A vingt-huit ans, jouer à ce jeu de vieillard, c'était bien dur, et pourtant quel autre moyen de réussir?

Quand Roger eut examiné la question sous toutes ses faces, et que la controverse eut assoupli sa volonté, calmé ses esprits, il leva la tête, ne sachant s'il avait marché ou rêvé en place. Mais il était bien loin de la rue de Clichy.

Souvent, un cavalier distrait, abandonnant les rênes à sa monture, croit partir pour une longue promenade, et se retrouve tout à coup devant sa porte. Le cheval, qui préfère l'écurie à tout autre plaisir, y a ramené le maître par un adroit détour. Il en fut de même cette fois.

Tandis que l'esprit de Roger voyageait dan

les espaces imaginaires, le corps, fidèle à de vieilles habitudes, avait pris seul le chemin des Champs-Élysées, et entrait dans le bois de Boulogne, où Roger allait presque tous les jours promener son désœuvrement.

Au milieu de la foule, il semble qu'on soit isolé quand on veut l'être; si on cherche les distractions, c'est un spectacle agréable que le mouvement des cavaliers, l'éclat des toilettes, la variété des équipages.

A ce moment, dans l'allée principale du bois, il régnait une grande agitation. Le ciel venait de se couvrir subitement. La pesanteur de l'atmosphère annonçait un orage; chacun rentrait.

Roger, rappelé à lui par la réalité, fit volte-face, entraîné dans le tourbillon général, et accéléra son mouvement de retraite. Parmi les nombreuses voitures qui le dépassaient, il en chercha une qui fût disponible; mais les gens moins préoccupés que lui avaient déjà pris leurs précautions. Il reçut pour toute réponse à ses appels ce signe de tête insolent, qui est la

revanche des cochers, et qui, en une seconde, les venge des neiges, des brouillards et des pluies que leurs épaules ont reçus pendant tout un hiver.

Il suivit donc ceux qui n'avaient, comme lui, que la ressource de leurs jambes pour échapper au danger. Pourtant il ne courut pas, et se laissa devancer par les plus pressés.

Quand il fut à la barrière de l'Étoile, où la multitude cherchait à forcer la petite porte d'entrée, il attendit patiemment son tour. Les équipages, sur plusieurs rangs, se précipitaient dans la grande avenue. Que de femmes heureuses et souriantes sous leurs dentelles! que de regards échangés aux portières! Mais tout d'un coup Roger devint immobile comme s'il eût pris racine à sa place; ses jambes fléchirent sous lui, ses prunelles dilatées se concentrèrent sur un seul point: devant lui passait tranquillement le cavalier du cimetière!

Le costume de l'étranger, sans être aussi bizarre que la première fois, portait encore, malgré les sacrifices faits au monde et aux exi-

gences du lieu, un cachet d'originalité qui faisait distinguer ce personnage entre tous.

Revenu de sa stupeur, Roger comprit le parti qu'il pouvait tirer de cette rencontre; et aussi ardent à se frayer un passage qu'il avait été indifférent tout à l'heure, il bouscula sans pitié hommes, femmes, vieillards, pour arriver jusqu'à la porte. Une fois dans l'avenue, il mit en trois enjambées un espace convenable entre ses oreilles et les malédictions du public. Quelle chance pour lui, de retrouver cet homme, de le suivre, de connaître sa demeure, de fouiller dans sa vie, de le démasquer, enfin! C'était plus qu'il n'avait osé espérer!

Il régla sa marche sur l'allure du cheval, mais bientôt les premières gouttes de pluie tombèrent, marbrant le trottoir de larges taches. Un violent coup de tonnerre déchira la nuée; le coursier prit un trot plus rapide. Roger avait servi en Afrique. Un lieutenant de chasseurs sait courir, et par principes; le jeune homme prit donc le pas gymnastique. Mais cette manœuvre s'exécute plus facilement en plaine

qu'au milieu d'une promenade. A force de détours, de circuits, Roger perdit un peu de terrain. Et puis le nuage creva tout à fait, le cheval prit le galop; la lutte devint impossible. A travers cette multitude que la pluie chassait comme un troupeau, Roger ne put se frayer un passage. S'il suivait la chaussée, sa position devenait ridicule et dangereuse à la fois. Homme du monde, il pouvait être reconnu par ses pareils; piéton, exposé au milieu des voitures, il courait le risque d'être renversé et blessé. Cette double considération le fit renoncer à la poursuite. D'ailleurs, le cavalier penché sur le cou de sa monture avait gagné une énorme distance. Roger dut se contenter de le suivre des yeux. Il put le voir de loin traverser la place de la Concorde et se diriger vers la rue Royale.

Roger rentra chez lui, rue Tronchet, mouillé, harassé, découragé.

IV

Il fut accueilli par les cris joyeux de sa fille. Marie, à trois ans, tenait beaucoup de place dans la maison, sinon par sa taille, du moins par l'indépendance de ses chansons qui duraient du matin jusqu'au soir, et par ses courses vagabondes à travers l'appartement. Avec elle la solitude n'était pas possible. Ce petit être considérait son père comme un ami, et les caresses passionnées de Roger l'avaient entretenue dans cette douce croyance.

Quand cet ami tant désiré rentra, ce furent mille démonstrations de joie, et deux petits

bras éloquemment levés au-dessus de la tête, deux mains agitées par une tendre impatience, sollicitèrent les faveurs habituelles. Mais Roger, le sourcil froncé, pénétra vivement dans sa chambre et s'y enferma.

— J'enrage! s'écria-t-il; au moment où je crois le tenir, cet homme m'échappe. Tout est contre moi; le ciel aujourd'hui, hier la folie d'un vieillard de soixante-quinze ans. Sans cette femme j'eusse parlé au capitaine. Me voici de nouveau plongé dans les ténèbres.

Soudain un doux appel se fit entendre derrière la porte.

— Va-t-en! cria Roger irrité; et il continua sa diatribe contre le sort. Mais bientôt un bruit moins distinct vint l'interrompre encore. Il écouta.

C'étaient des soupirs, des pleurs étouffés, des gémissements timides. Il ouvrit brusquement la porte.

L'enfant, comme un chien soumis, s'était assise, adossée au chambranle, et avec des mots coupés en deux par des sanglots convulsifs, elle

essaya d'articuler sa plainte, d'exprimer son chagrin. Puis, comme elle ne pouvait parler, la pauvre affligée en revint à la pantomime irrésistible des deux bras levés en l'air.

Toute la colère du père se fondit à ce navrant spectacle. il se baissa, prit l'enfant qu'il éleva jusqu'à son visage, et la couvrit de baisers.

La petite fille avait le cœur si tendre, si délicat, elle avait tant souffert de cette dureté si contraire aux habitudes paternelles, que pendant bien longtemps de gros soupirs gonflèrent sa poitrine. Roger s'accusa de brutalité, d'injustice envers cette créature innocente et sensible. Il la tint étroitement embrassée, et ce retour sur lui-même lui rendit le calme dont il avait besoin. Il consacra le reste de la journée à sa fille.

— Le cavalier est ici, pensa-t-il. Son costume de tantôt prouve qu'il ne court pas toujours les grands chemins. Ainsi, je le retrouverai. Puisqu'il était au Bois aujourd'hui, pourquoi n'y serait-il pas demain? C'est un homme du monde; il vit à Paris, il en suit les habitudes;

il fréquente les promenades; je me suis alarmé trop tôt. Allons, tout n'est pas perdu. D'ailleurs, j'ai encore le capitaine. Avant de se livrer au sommeil, il alla déposer un baiser au front du petit ange.

Le lendemain matin on vint avertir Roger que l'ancien officier l'attendait au salon.

— Tout s'arrange, se dit-il, cette fois nous serons seuls.

Le capitaine, en effet, venait rendre au jeune homme sa politesse de la veille, et portait sur son visage l'empreinte de la plus sincère bonhomie, de la meilleure humeur. Roger se montra affectueux, prépara le terrain, parla du passé, des campagnes, de la bibliothèque, et réussit à retenir le vieux soldat à déjeuner. A table les confidences sont mieux reçues, on cause volontiers. Roger comptait aussi sur un moyen vieux comme le monde, mais toujours excellent. Le tentateur choisit ses plus poudreuses, ses plus fines bouteilles. Mais ce premier moyen échoua. Le capitaine ne buvait que de l'eau.

— C'est bien singulier, pensa Roger, les

amours et l'eau claire vont pourtant mal ensemble.

Au dessert, il aborda, non sans trembler, le sujet qui lui tenait au cœur.

— Capitaine, lui dit-il, sans cette personne qui était chez vous hier, je vous aurais demandé un renseignement; mais il est des choses que certaines oreilles ne doivent pas entendre.

— Quelle personne? quelles oreilles? répondit l'officier de l'air le plus étonné du monde.

Il dissimule, et cela se comprend, pensa Roger, sa position est embarrassante.

— Entre hommes, mon cher capitaine, fit-il tout haut, on peut avouer ces misères-là. Pour en revenir à cette..... dame, qui était chez vous....

— Mon cher ami, je vous assure que je vis dans une solitude complète; et à part ma vieille femme de ménage, qui n'entre jamais chez moi avant midi, je ne reçois personne. Vous êtes venu à dix heures, j'étais donc absolument

seul. D'ailleurs vous avez pu en juger vous-même.

— Ma foi, capitaine, je ne puis douter de ce que vous me dites, mais alors, je me suis étrangement trompé.

Et Roger raconta ce qu'il avait entendu.

— Ah ! je comprends, s'écria le capitaine avec un rire bruyant, j'étais avec Camille.

— Vous voyez bien ! dit Roger, enchanté d'avoir raison.

— Pauvre Camille ! continua le capitaine, riant de plus belle.

— Cette madame Camille, dit Roger en riant à son tour, semblait être bien en colère.

— Je crois bien ! Elle est toujours furieuse ! Mon cher Roger, je sais maintenant ce qui vous a fait prendre ainsi le change. J'aime à réciter les scènes de mes auteurs favoris, et pour me faire illusion à moi-même, j'imite non-seulement les gestes, mais encore la voix de mes personnages. Hier, en déclamant les vers de Corneille, j'ai grondé pour exprimer la colère d'Horace ; j'ai pris mon fausset le plus aigre

pour proférer les imprécations de Camille; voilà pourquoi vous avez cru que nous étions deux.

Et le brave homme continua de rire de bon cœur.

Roger lui-même trouva la situation des plus comiques, et au souvenir de ses hésitations de la veille, de ses perquisitions dans la chambre, et de sa halte sur l'escalier, il partagea l'hilarité de son convive.

Quand l'accès de gaîté fut passé, Roger revint à la charge et ramena la conversation à son point de départ.

— C'est vrai, vous vouliez un renseignement, fit Tibère.

— N'avez-vous pas vu quelquefois chez ma belle-mère, dit Roger en hésitant, un jeune homme blond, vêtu d'une façon particulière?... Et il fit le portrait du cavalier.

Le vieillard devint tout à coup sérieux, embarrassé.

— Non, répondit-il; non, je ne me le rappelle pas.

— C'est étrange, continua Roger, car le lieu dans lequel j'ai rencontré ce personnage me prouve qu'il a vécu dans l'intimité de la famille.

— Mon cher ami, dit le capitaine en pliant sa serviette, je ne sais pas ce que vous voulez dire. Vous avez, bien plus que moi, vécu dans l'intimité de votre belle-mère; si ce personnage a fréquenté la maison, vous avez dû l'y voir; sinon, vous vous trompez. L'homme que vous me dépeignez me fait l'effet d'un étranger.

Le capitaine tira sa montre.

Déjà midi! s'écria-t-il en prenant son chapeau. Il faut que je rentre. Moi, d'ailleurs, ajouta-t-il en cherchant à s'esquiver, j'ai une mémoire de lièvre, la main tournée, vous savez.....

— Oh! oh! fit ironiquement Roger, en fait de mémoire, capitaine, personne n'aura la prétention de lutter avec vous. J'en prends vos auteurs à témoins. Là, où je puis hésiter, vous, ce me semble, vous devez être sûr.

— Je suis certain, alors, répliqua sèchement

le vieux soldat, de n'avoir jamais vu l'homme que vous dites.

— J'ai fait une sottise, réfléchit Roger. Je l'ai heurté, lui, fier et sensible. C'est à son cœur qu'il fallait m'adresser.

Et changeant brusquement de tactique, il alla fermer la porte, prit les deux mains du vieillard, et lui raconta sans détours les moindres détails de la scène du cimetière.

Le capitaine écouta cette confidence d'un air visiblement ému et contraint. Roger, éloquent, mais prudent, se garda bien de montrer un soupçon injurieux, d'articuler un mot de défiance contre Juliette, contre madame Désormes; mais il laissa voir clairement ce que cette aventure pouvait suggérer de suppositions fâcheuses à un mari, ce qu'elle pouvait causer de désespoir, d'angoisses, à un homme déjà si éprouvé. Il se garda bien d'avouer qu'il avait déjà épuisé toutes les conjectures, et qu'il en était arrivé à une accusation directe et formelle, espérant toujours que le capitaine aurait pitié de lui; mais de cette tentative, il ne tira

qu'une certitude; c'est que le capitaine savait parfaitement de quoi il s'agissait, et qu'il était résolu à se taire.

Tout ce qu'il put obtenir ce fut une poignée de main pleine de tendresse et cette phrase du capitaine :

— Mon ami, quelquefois les apparences nous trompent..... Vous aurez mal vu. Si je ne vous avais pas expliqué tout à l'heure la cause de votre méprise d'hier, je restais en butte à vos soupçons. Le cas est bien plus grave ici ; il y va de l'honneur de toute une famille. Oubliez tout cela, mon enfant, ce sont des chimères. Et il quitta Roger, qui, livré aux plus douloureuses réflexions, ne pensa pas même à reconduire son hôte.

— Eh bien ! soit, seul contre tous, puisqu'ils le veulent ! s'écria-t-il après le départ du capitaine. La tâche est lourde, mais j'y suffirai. Je retrouverai ce donneur de bouquets !

Il se rendit au Bois, ayant soin cette fois de s'assurer d'une voiture pour ne perdre aucun de ses avantages en cas de rencontre. Plusieurs

jours se passèrent en d'inutiles recherches ; le cavalier ne reparut pas.

Huit jours après, Roger tenta un autre moyen. Il avait perdu l'habitude d'aller dans le monde, il y retourna. Dans les rues le jour, dans les salons le soir, courant partout à la fois, il avait plus de chances de réussir. Il alla passer la soirée chez un ancien camarade. M. de T. recevait nombreuse compagnie, et, une fois par semaine, il réunissait l'élite des artistes. Là, sans étiquette, sans cérémonie, on parlait beaux-arts, littérature, politique. Après avoir salué le maître de la maison, Roger parcourut du regard les groupes nombreux qui s'étaient formés. Quelques mains se tendirent vers lui, et bientôt, perdu dans la foule, il reprit la chaîne de ses pensées, bien plus intéressante que les mille questions qui s'agitaient à ses oreilles. Toujours Juliette, toujours l'étranger, et les réticences du capitaine Tibère.

Après avoir erré comme une âme en peine, il se réfugia dans l'embrâsure d'une croisée pour

se livrer plus à l'aise à cette idée persévérante qui s'était emparée de lui.

Tout d'un coup, à trois pas de sa retraite, une tournure connue frappa son attention. Le personnage, qui lui tournait le dos, s'entretenait avec trois ou quatre invités. Roger fit quelques pas de côté pour voir le profil du causeur, et demeura stupéfait; c'était son homme!

Il alla rapidement jusqu'au maître de la maison et le prit familièrement sous le bras.

— En vérité, mon cher, lui dit-il, rien n'est charmant comme vos réunions. Votre salon a conservé le rare privilége de la conversation.

Vous avez de tout, ici, des diplomates, des gens de lettres, des artistes.... A propos, quel est donc ce jeune homme, qui cause là-bas? C'est une nouvelle recrue, ce me semble; je ne l'ai jamais vu.

— Lequel donc? dit le maître de la maison.

— Là-bas, tenez; à droite, dans ce groupe.

— Ah! bien! je vois, oui, c'est une nouvelle

connaissance; un aimable garçon, plein de talent et d'esprit.

— Comment le nommez-vous?

— Richard.

— Richard quoi? Son nom de famille?

— Richard est son nom de famille. Son prénom, je ne me le rappelle pas. Un peintre du plus bel avenir.

— Étranger, sans doute?

— Je le crois. Il a parcouru l'Europe, étudié toutes les écoles. Les Espagnols, les Flamands, les Italiens n'ont plus de secrets pour lui. Sans être riche, il a du moins une aisance qui lui permet de travailler pour la gloire. On me l'a présenté l'hiver dernier.

— Ma foi, mon cher, j'ai bien envie de le connaître; et si vous voulez bien me présenter à lui, j'en serai enchanté. Je me sens quelque chose pour ce jeune homme. Son visage m'intéresse d'abord, et puis il y a dans toute sa personne un air mystérieux qui m'attire.

— Cher ami, quand vous le voudrez, je suis à votre disposition. Vous avez déjà fait de la

peinture, si je ne me trompe; vous vous entendrez bien vite avec lui.

— Merci. Il demeure?

— Rue des Martyrs, 79, au quartier des artistes.

— Allons, se dit Roger, s'il m'échappe avant que j'aie pu le faire parler, je saurai du moins où le retrouver. Capitaine Tibère, vous pouvez maintenant garder vos secrets!

Il s'éloigna pour observer l'étranger à loisir. Il était donc là, ce personnage fantastique, fabuleux, insaisissable! Il était au milieu d'un salon, causant avec grâce, entouré, recherché. Son visage était, en effet, doux et pensif, son front élevé, sa voix persuasive. C'était un garçon charmant, bien fait pour inspirer l'amour: beau, riche et brûlant de l'étincelle du génie; paré de cette auréole que les arts mettent au front des élus! Et Juliette avait succombé comme les autres! Juliette, troublée dans son existence maternelle et conjugale par cette exception de beauté, de talent, avait, pour une douce pression de cette main fine et merveil-

leusement belle, trahi tous ses devoirs d'épouse et de mère ! Juliette impie et sacrilége !

Un sombre feu s'alluma dans le regard de Roger à cette pensée fatale; mais bientôt il subit un charme étrange. La physionomie de Richard n'inspirait que de doux sentiments. Il y avait dans son œil bleu, clair et limpide, tant de franchise et de transparence, qu'on ne pouvait le haïr. Puis le souvenir de l'enfant vint encore verser une rosée sur la colère de Roger, et chez lui le père apaisa le mari.

— Allons ! pas d'injustices, se dit-il. Je ne suis pas la vengeance, je suis la loi ; la loi, dont la main sévère, mais calme, soulève les voiles et sonde les mystères, dont la voix de marbre prononce les arrêts. Cette femme, que j'aimais tant, m'a-t-elle vraiment trahi?

Une larme vint perler au bord de sa paupière.

A ce moment, M. de T. s'approcha du groupe dont Richard faisait partie. Roger s'avança vers lui, et lui toucha légèrement le bras pour lui rappeler sa promesse.

— Messieurs, dit avec un abandon charmant le maître de la maison prenant la main de Roger et celle de l'artiste, j'ai l'honneur de vous présenter, à vous, Richard, mon ami Roger d'Oultremont; à vous, Roger, mon ami Jacques Richard; car le prénom me revient.

L'artiste se retourna, saisit avidement la main qu'on lui présentait, et son visage, naturellement pâle, se colora d'une nuance rose, comme celui d'une jeune fille à la vue du fiancé. L'effet, chez Roger, fut diamétralement opposé. Il frémit, et le sang reflua vivement à son cœur.

Il eût voulu la présentation plus froide, plus cérémonieuse. Toucher la main d'un ennemi, lui semblait une lâcheté. Mais le monde a ses exigences; et d'ailleurs il fallait feindre pour arriver à la vérité.

Richard, au contraire, qui n'avait nullement sollicité cette faveur, en parut heureux. Il se détacha du groupe pour suivre Roger.

Leur entretien roula sur la peinture. C'était un sujet commode, peu compromettant, qui

laissait à chacun d'eux sa liberté d'esprit et le loisir d'étudier son interlocuteur. Ils causèrent longtemps. Roger, sur le désir qu'il en exprima, fut invité à visiter l'atelier du peintre. Puisqu'il aimait les arts, rien de plus aisé que de poursuivre ses études commencées; Richard mit à la disposition de l'amateur son atelier, ses leçons au besoin, et tout ce qu'une bonne camaraderie peut offrir de plus franc et de plus hospitalier.

Roger n'eut garde de refuser ce qu'il souhaitait si ardemment, et aussitôt il prépara son plan de campagne.

V

Quand il crut avoir mis un espace de temps convenable entre l'invitation et une visite, il se présenta rue des Martyrs.

— J'y suis donc, enfin! se dit-il en touchant le seuil. Ici sont les preuves que je cherche. Je les posséderai, s'il ne faut pour cela que du courage et de la patience.

L'atelier, de nos jours, est à peu près un lieu public où amis et indifférents, oisifs et gens occupés, viennent parler affaires ou plaisirs, peinture ou musique, politique et opérations de Bourse. A la faveur du pêle-mêle inséparable

de ces réunions, Roger espérait surprendre le secret du jeune homme; mais chez Richard l'atelier était une salle de travail. Peu d'amis, beaucoup de silence; le contraire de ce qu'attendait Roger.

Richard vint le recevoir et lui fit avec beaucoup de grâce les honneurs de sa retraite. De vieilles tapisseries, un lustre de Venise, cinq ou six tableaux de maîtres, de belles armes et des études, Roger passa tout en revue.

Quant à la demeure particulière de l'artiste, comme sa chambre, son salon, il n'en fut pas question. C'était là surtout que le mari eût bien voulu pénétrer. Il dut se contenter pour la première fois d'un examen sommaire, qui ne lui apprit rien. Richard fut plein de prévenances, et reparla le premier de leçons, de travail. il réitéra ses offres.

— Les arts, lui dit-il, sont une consolation, un soulagement à tous les maux.

— Pas toujours, pensa Roger.

Le peintre, alors, vanta les chefs-d'œuvre qu'il avait admirés dans toutes les capitales.

— On m'a dit, en effet, dit Roger avec intention, que vous aviez beaucoup voyagé.

— J'ai vu presque tous les pays, et comparé toutes les écoles.

— Vous êtes bien jeune, pourtant, hasarda Roger.

— Pas trop; j'ai vingt-huit ans.

— Comme moi, ajouta Roger. Mais j'ai tant souffert que je parais en avoir au moins trente-cinq.

Richard se tut, et son visage se rembrunit subitement.

— Il ne me questionne pas! pensa Roger; il le faut, cependant, pour que j'aie le droit de l'interroger à mon tour.

L'artiste avait repris la palette et l'appuie-main.

Roger parcourut l'atelier, cherchant toujours par quel moyen il pourrait renouer la conversation, et mettre le peintre sur le chapitre de sa famille, de sa vie passée. Insensiblement, passant derrière les chevalets et les tapisseries,

il s'écarta de Richard. Se croyant bien seul, il observait de loin la tête intelligente de l'artiste, quant une petite toux le fit tressaillir. Il se retourna, et vit un second personnage qu'il n'avait pas aperçu d'abord, à cause de l'immense toile qui le masquait. Ce personnage peignait avec une importance magistrale des terrains jaunâtres et sans valeur, se reculait pour juger ses effets, clignait de l'œil, plissait les lèvres, se penchait en arrière, et par toutes sortes de grimaces cherchait à attirer l'attention du bourgeois. Roger le salua gravement, le petit bonhomme lui rendit gracieusement sa politesse, en relevant à chaque instant, par un mouvement dégénéré en tic, son pantalon dépourvu de bretelles.

— Pépin! s'écria Richard, donne-moi du blanc.

— C'est le rapin! pensa Roger; il n'est pas grand, mais il me sera utile.

En effet Pépin, à dix-huit ans, était au-dessous de la moyenne; il avait la taille d'un enfant de douze ans. Sa crinière, abondante et mêlée, lui

donnait un air vieillot. Il pouvait suivre la carrière des arts sans craindre d'être interrompu, l'Etat n'admettant pas les soldals de cette espèce; mais, chez le rapin, la bonne volonté dépassait la taille, et une chose seule pouvait égaler sa bonne volonté, son affection pour Richard.

Pépin, comme un chien à qui on dit : Apporte! s'élança vers l'objet demandé, et le remit à son maître.

Dans un atelier ordinaire ce jeune homme, en butte aux espiégleries de ses camarades, au caprice du premier venu, fût devenu triste et concentré; son corps chétif, frêle arbrisseau tordu par tous les vents, se fût brisé. Là, sous l'œil d'un maître indulgent, le pauvre enfant avait pu développer ses bonnes qualités, il avait pu vivre.

Richard l'avait ramassé dans la rue un jour d'hiver, et lui avait dit, en le regardant entre les deux yeux : Veux-tu être honnête homme?

— Oui, avait répondu l'enfant avec résolution; et depuis cinq ans il était rapin.

D'où lui était venu ce nom de Pépin? Il l'ignorait lui-même, n'ayant jamais su à quel état civil rechercher son acte de naissance, à quellê église demander son acte de baptême.

Pépin? Etait-ce cette graine qu'on jette après avoir mangé le fruit? était-ce ce roi de France si petit, et qui pourtant fut le père deCharlemagne?

Richard, vers qui Roger revint, lui conta en peu de mots l'histoire de son protégé, telle que nous venons de la dire.

Roger ne jugea pas prudent de prolonger sa première visite au delà des bornes de la bienséance.

En se remettant au travail l'artiste lui avait en quelque sorte signifié son congé. Il se retira promettant de revenir, et vivement encouragé d'ailleurs dans cette intention par le peintre.

— Vous aurez deux élèves, alors lui dit Roger, monsieur Pépin et moi.

— Monsieur Pépin! répéta tout bas le rapin en se rengorgeant. Ce bourgeois est un homme

comme il faut. Après tout en l'absence du maître j'aurai là un compagnon. Je lui donnerai quelques conseils.

— Ce gamin sera mon ami, pensa Roger beaucoup moins respectueux dehors. Aujourd'hui je n'ai pas perdu mon temps.

Demeurés seuls, le peintre et son élève s'entretinrent du nouveau venu.

— Ainsi, maître, dit Pépin, ce monsieur veut faire de la peinture! C'est drôle que vous consentiez à lui donner des leçons, vous qui n'avez jamais voulu d'élèves.

— Non pas des leçons, Pépin, mais des conseils d'amitié.

—Ah! si c'est un ami, c'est différent. Mais vous avez plus l'air d'être le sien qu'il ne paraît le vôtre. Il vous regardait de travers tout à l'heure.

— Tu te trompes! il ne m'a jamais vu. Moi, au contraire, je le connais depuis longtemps. Il est malheureux, vois-tu, lui et moi, nous souffrons de la même peine.

— En effet, maître, vous êtes bien triste depuis l'an dernier!

— Pépin, sois bon, sois complaisant pour lui.

— C'est compris, maître.

Et le rapin retourna au travail.

VI

Un mois se passa. Roger fut assidu à l'atelier. Pépin, suivant les instructions de son maître, et charmé d'ailleurs de faire le professeur avec un homme du monde, prit confiance dans le nouveau venu. Richard ne s'absentait pas. Toujours bienveillant avec son nouvel élève, toujours empressé, il semblait avoir pris à tâche de prévenir ses moindres désirs. Roger n'avait pas pu savoir encore où était la demeure particulière de l'artiste. Il le voyait parfois soulever une tapisserie au fond de l'atelier et disparaître

quelques instants : mais il n'avait jamais osé le suivre jusque-là. Peut-être était-ce un réduit insignifiant, un simple cabinet de toilette. Enfin, aucun indice matériel ne se révélait. Roger passait des matinées entières la brosse à la main, l'œil fixe, l'esprit invariablement tendu vers son but, désespérant parfois de l'atteindre. Malgré lui, la colère l'emportait sur la prudence; et le moment approchait où sa haine allait éclater, violente, implacable. Autour de son front soucieux s'amassaient les tempêtes. Il avait pu feindre huit jours, un mois peut-être, mais la patience allait lui échapper.

Cette surexcitation continuelle, cette répression incessante des sentiments qui le dévoraient avaient creusé ses joues, pâli sa lèvre ; le feu de ses regards trahissait la douleur mortelle de son âme. Devant le capitaine Tibère il se renfermait dans un silence effrayant ; mais celui-ci suivait avec inquiétude les progrès du mal. Plus d'une fois, tandis que Roger avait le dos tourné, le vieil officier hocha la tête d'une façon significative.

Un matin, Roger trouva Richard seul, et résolut cette fois de faire une tentative.

— C'est singulier, lui dit-il à brûle-pourpoint, que voyant le même monde, nous ne nous soyons jamais rencontrés. Chez notre ami de T..... et dans bien d'autres maisons où j'allais avec ma famille, j'aurais dû vous voir plus tôt.

— Je n'allais pas dans le monde autrefois, répondit Richard d'une voix douce. Depuis peu seulement je me montre, je suis devenu moins sauvage. Mais pourquoi cette question, cher ami ?

— Parce que la première fois que je vous vis, vous parûtes presque me connaître, m'avoir déjà rencontré quelque part.

— Votre visage m'était sympathique, voilà tout. On dit, ajouta-t-il en faisant un violent effort, que vous avez éprouvé un grand chagrin.

— Oui, j'ai perdu ma femme.

Et Roger regarda fixement son interlocuteur.

Comme il se trouble ! pensa-t-il.

Ainsi, poursuivit-il en appuyant sur chacun de ses mots, vous ne m'aviez jamais vu nulle part; ainsi vous n'avez jamais connu ma... famille?

— Jamais! répliqua Richard, blessé de cette insistance. Mais on dirait, monsieur d'Oultremont, que vous me faites subir un interrogatoire?

— Pardon, fit Roger comprenant son imprudence. C'est que..... il me semblait vous avoir déjà rencontré chez ma belle-mère..... autrefois..... il y a longtemps; mais je me serai trompé.

Cette fois Richard devint extrêmement pâle et la conversation en resta là.

— Tout l'accuse, se dit Roger en regagnant la rue Tronchet; et dire que je n'ai pas de preuves! C'est chez lui, c'est dans sa chambre qu'il faut pénétrer à tout prix!

Le lendemain, Roger se rendit à l'atelier; cette fois Richard n'y était pas. Était-ce, de la part du peintre, un commencement de froideur? Les questions de la veille l'avaient-elles

offensé? ou bien le traître avait-il reculé devant une explication qui devenait imminente? En toute autre circonstance, Roger eût maudit le sort, mais cette fois le hasard le servait. Roger avait jeté les yeux sur Pépin, nous l'avons dit; il espérait trouver en ce jeune homme un instrument facile à manier. En vue de le faire servir à ses projets, il l'avait accablé de politesses, comprenant que les prévenances d'un homme bien né flatteraient l'orgueil du rapin. En supposant que l'élève fût dans la confidence du maître, Roger saurait bien le faire parler. Si, au contraire, et tout le faisait supposer, Richard avait gardé son secret pour lui seul comme tous les gens graves et réfléchis, il était plus facile encore d'attirer dans un piége le rapin sans défiance.

— Le maître se tient sur ses gardes, se dit-il, mais de celui-ci j'aurai bon marché. Dix-huit ans, bon cœur, et pas de cervelle!

VII

— Eh ! quoi, tout seul ? s'écria-t-il d'un air enjoué, en serrant la main du jeune homme.

— Comme vous voyez, monsieur. Le maître est absent. Demain soir, à six heures, il sera de retour. Il travaille beaucoup ; un peu de campagne lui fera du bien.

— Oui ; il s'occupe trop du bonheur des autres, et pas assez du sien. Quel cœur d'or, hein, monsieur Pépin !

— Ah ! monsieur, je lui dois tout : il est pour moi le meilleur des pères ; et si jamais je deviens quelque chose...

—Vous serez tout simplement un grand peintre, monsieur Pépin : vous avez du talent, Richard me le dit souvent. Non-seulement vous aurez sa manière, mais encore ce quelque chose... ce je ne sais quoi, qu'on n'a pas toujours.

— Oh ! dit le rapin rouge de plaisir, vous exagérez !

— Allons donc, mon cher ami, vous ne seriez pas le premier. Rubens a dépassé son maître ; Raphaël a éclipsé le Pérugin. Mon cher monsieur Pépin, Dieu a mis en vous le foyer du génie ; une étincelle y mettra le feu. Que faut-il pour cela ? un rien, un hasard, un peu d'amour, peut-être. Vous êtes dans l'âge des passions.

Une femme, c'était le rêve, l'idéal de Pépin.

—C'est par là que se révèlent les grands hommes, continua Roger. Raphaël, dont je vous parlais tout à l'heure, n'a-t-il pas eu la Fornarina ? vous aurez la vôtre.

Pépin soupirait pour une jeune modiste du voisinage : elle était bien plus grande que lui, mais l'amour rapproche les distances.

— Vous ferez comme votre maître, poursuivit Roger d'un air mystérieux. Lui aussi, il a aimé : la passion a développé, doublé ses facultés. Malheureusement il a perdu... sa maîtr...

Roger ne put achever le mot commencé, et se servit d'une périphrase. Le rapin, heureusement, n'y fit pas attention.

— Cette catastrophe, continua Roger, l'a pour un moment paralysé, mais ce front courbé se relevera bientôt.

Pépin était au comble de la surprise. Cet homme, nouveau venu dans la maison, en savait bien plus que lui, compagnon de Richard. Dans cet entretien avec Roger, il y avait un double attrait pour l'élève : d'abord, le parallèle qu'un homme du monde établissait entre le rapin chétif et un maître de l'art; ensuite, cette révélation de la vie intime de Richard, qui l'intéressait au dernier point. Il écouta donc avec curiosité, et fit lui-même à Roger des questions auxquelles celui-ci s'empressa de répondre, pour amener le dénoûment qu'il avait préparé

de longue main, au cas où il se trouverait un jour seul avec Pépin.

— Mon cher ami, continua Roger après une pause destinée à aiguiser l'impatience du jeune homme, sachez donc qu'il y a un an à peu près Richard a perdu cette femme. Depuis ce jour il n'est plus le même.

— En effet, dit Pépin, je m'en suis bien aperçu.

— N'est-ce pas? Pour vous surtout, son commensal, son ami, cette douleur est visible. Il promène partout son visage soucieux. Pauvre garçon! ce secret qu'il croit si bien gardé, je le connais aussi bien que lui; et je le plains, car j'ai passé par les mêmes chagrins.

— C'est bien cela, pensa Pépin, ce sont justement les paroles du maître : « Nous souffrons de la même peine, » m'a-t-il dit.

Il y a entre eux une douce sympathie.

— N'allez pas lui en parler, au moins, ajouta Roger. La douleur est sauvage, elle se cache; elle fuit le grand jour. Qu'il croie toujours la

sienne ignorée... quoiqu'à vrai dire, une chose m'étonne.

— Laquelle? fit Pépin.

— C'est qu'il n'ait pas eu confiance en vous; vous, son meilleur ami, peut-être.

— Mon Dieu, dit Pépin avec une fausse modestie, il n'a pas tout à fait manqué de confiance. J'ai su certaines choses... Il aimait beaucoup la personne en question... Après l'événement il a même fait un petit voyage pour se distraire; mais je ne lui ai rien demandé, sans quoi il m'eût tout raconté, assurément.

— Il ne sait rien, pensa Roger.

Ce serait mal à lui, poursuivit-il tout haut. Se défier de son élève!

Que de fois enfermé là, reprit-il en montrant la tapisserie du fond, il a versé des larmes amères! C'est qu'un amour brisé, voyez-vous, monsieur Pépin, c'est un grand deuil pour un artiste.

— C'est vrai! répondit Pépin convaincu. Après un malheur comme celui-là on ne vit plus que de souvenirs.

— Et il y en a, dans cette chambre! répliqua Roger.

— Oh! oui, dit Pépin en se retournant vers la tapisserie. Et puis, là aussi est son chef-d'œuvre, celui qu'il dérobe à tous les regards. Nul ne l'a vu que moi! s'écria-t-il avec orgueil.

— Ce n'est rien, monsieur Pépin, répondit Roger affectant beaucoup de sang-froid. Je connais de lui une autre toile auprès de laquelle celle-ci est bien peu de chose, allez; un paysage.

— Un paysage! fit Pépin surpris. Je ne le connais pas. Quand donc l'a-t-il fait?

— A ces heures solennelles où l'âme est inspirée; où la main traduit, instrument fidèle, les pensées les plus nobles, les plus élevées. Une merveille, que je vous montrerai quelque jour. Et vous serez forcé de convenir que jamais on n'a rien vu de pareil.

— Voilà qui est étrange, murmura Pépin, et ce tableau, où est-il?

— En un certain endroit, où je vous intro-

duirai. Vous êtes un garçon discret, vous aimez votre maître; je vous réjouirai par la révélation de ce tableau, vingt fois supérieur à ce que vous avez là.

Et il désigna le cabinet.

— C'est impossible! dit le rapin avec exaltation. Vous n'avez donc pas vu celui-ci?

— Imparfaitement, je l'avoue; mais peu importe; s'il a fait mieux que le paysage dont je vous parle, je le proclame le chef de l'école moderne.

— Alors, venez admirer sa madone, monsieur, et vous conviendrez que rien ne peut lui être comparé!

— Ce n'est pas la peine, répondit Roger, j'en suis pour ce que j'ai dit.

— De grâce, ne vous prononcez pas à la légère. Venez.

Et Pépin soulevant la tapisserie tira une petite clé de sa poche.

Roger le suivit en frémissant.

Il touchait au but. Il allait pénétrer dans cette

chambre, retraite intime de l'artiste, dans le sanctuaire où tout homme qui aime conserve les reliques de sa divinité.

Roger se tenait à peine. Un mot, un souffle pouvait tout compromettre. Si Pépin se fût retourné, il eût vu sur ce visage contracté, le reflet des plus poignantes émotions. Il eût surpris cet homme plein de vigueur et de jeunesse, chancelant comme un vieillard, et s'accrochant aux plis du rideau pour ne pas tomber.

En entrant dans la chambre qu'éclairait un demi-jour savant et harmonieux, où un tapis épais et moelleux étouffait le bruit des pas, Roger d'un seul regard embrassa la pièce tout entière et s'arrêta comme à la vue d'un reptile.

Un tabouret, brodé par les mains de Juliette, un tabouret auquel elle avait travaillé tout un hiver, était placé devant une table de bois sculpté.

— Vous allez voir! dit Pépin. Et grimpant sur une chaise, le rapin étendit respectueusement

la main vers un tableau couvert d'un crêpe noir. Il écarta le voile.

Roger leva la tête et vit le portrait de Juliette, écrasant de ressemblance et de beauté.

— Où avez-vous vu de pareilles chairs? s'écria Pépin enthousiasmé. Et ces ombres? Croyez-vous que Raphaël ait fait mieux? Moi, je le nie! Un paysage! Ah! parbleu, je voudrais bien le voir. Quel qu'en soit le mérite, il ne vaut pas cette madone, j'en suis certain. Et le rapin promena un doigt discret à distance du tableau pour en signaler les beautés.

— Ah! vous ne dites rien! ajouta-t-il; j'étais bien sûr que vous seriez de mon avis.

Roger avait de bonnes raisons pour se taire. Étendu de son long sur le tapis, une main crispée accrochée au tabouret, le visage tourné vers le tableau, il avait complètement perdu connaissance.

— Ah! mon Dieu, s'écria le rapin éperdu, sautant à bas de la chaise, et se penchant vers Roger, quel effet! Je suis bien passionné pour

la peinture, mais il est plus fort que moi. De l'eau, mon Dieu, en voilà une drôle !

Et s'emparant de la carafe, le pauvre apprenti vint asperger avec tout le respect possible le visage de Roger. Celui-ci revint lentement à lui, et comme un spectre qui sort du tombeau, il se dressa silencieux.

Puis jetant un regard foudroyant sur tout ce qui l'entourait il sortit du sanctuaire sans prononcer une parole.

— Eh bien ! qu'en dites-vous ? hasarda timidement Pépin en marchant derrière lui.

— Ton maître est un misérable ! s'écria Roger d'une voix à faire rentrer le rapin sous terre.

Et il s'élança hors de l'atelier.

Pépin, hébété, les bras pendants, regarda la porte par laquelle cet homme singulier venait de disparaître. Il se creusa la cervelle pour trouver un motif à la colère subite de Roger.

— Je n'y puis rien comprendre, se dit-il après avoir bien cherché. Serait-il furieux de voir que son paysage ne vaut pas la madone

Il a eu une surprise désagréable, j'en conviens; cela peut être vexant, je le reconnais; mais ce n'est pas une raison pour se trouver mal et pour insulter un artiste. On peut être amateur, mais pas à ce point là.

VIII

Richard, à la suite des questions multipliées de la veille, avait pris le parti de s'absenter deux jours. J'ai eu tort, pensa-t-il, de me lier avec lui. J'aurais dû prévoir les suites d'une fréquentation continuelle. Désormais un peu plus de froideur! Je l'éloignerai, ou plutôt je m'éloignerai moi-même. Il faut de la prudence.

Richard, en rentrant le lendemain, reçut une lettre de Roger. Aussitôt qu'il en eut rompu le cachet, ses traits furent bouleversés par une violente émotion.

— Dans une heure, dit-il au porteur du message, j'enverrai ma réponse.

L'homme parti, Richard relut ce billet laconique.

« J'ai trouvé chez vous ce que je cherchais. Je vous attends demain. Choisissez l'heure, le « lieu et les armes. »

Quant à Pépin, il avait beaucoup réfléchi depuis vingt-quatre heures, et sans comprendre toute la portée de la sortie dramatique de Roger, il reconnut pourtant que les cajoleries et les confidences de ce compagnon cachaient une noire perfidie.

En voyant le porteur de la lettre, il trembla; en voyant l'agitation de Richard, il sentit que la veille il avait commis une lourde faute. N'osant affronter le regard de son maître, il se retira au fond de l'atelier; mais Richard vint l'y chercher.

— Pépin, lui dit-il d'une voix douce et pénétrante, dis-moi toute la vérité.

Le rapin, qui n'avait eu que d'honnêtes intentions, raconta, avec une merveilleuse fidélité

de mémoire, les moindres détails de son entretien avec Roger; mais quand, au récit de la scène du portrait, il vit Richard se voiler la face de ses deux mains, il tomba à genoux devant son protecteur, et, les larmes aux yeux, s'accusa d'avoir montré la madone.

— Ah! qu'ai-je fait! s'écria-t-il douloureusement.

— Pauvre enfant! dit l'artiste en le relevant, tu n'es pas coupable. C'est moi qui, manquant de confiance en ta jeunesse, ne t'ai pas dit que ce portrait était toute ma vie, tout mon amour; que nul œil ne devait le voir. J'étais à cent lieues de me douter que cet homme pénétrerait jusque chez moi, jusque dans cette chambre où je suis libre, où je ne dois de comptes à personne, où jamais, si ce n'est toi peut-être, âme vivante n'a pénétré.

— Ah! cet homme est un traître, s'écria Pépin. Son mauvais regard, que j'ai surpris le jour de la première visite, je le comprends aujourd'hui. Il vous connaît bien plus que vous ne croyez; il m'a joué.

— Hâtons-nous ! dit Richard. Je ne veux pas, je ne dois pas me battre avec lui.

— Vous battre ! s'écria Pépin, vous aurait-il provoqué ? Et c'est moi qui suis cause de ce malheur !

— Du calme, mon ami, je n'ai pas de temps à perdre ; dans une heure je serai parti.

— Sans moi ? dit Pépin effrayé.

— Sans toi, oui. Mais du calme, je te le répète.

— C'est impossible ! Emmenez-moi, je vous en supplie.

Richard prit la main de son élève.

— Tu me rejoindras dans quelques jours, lui dit-il. Il faut que demain j'aie mis le monde entre Roger et moi. Mais comme mon absence sera longue, tu resteras pour mettre ordre à mes affaires.

— Oh ! gronda le rapin hérissé, et serrant les poings, s'il veut se battre, je suis son homme, moi !

Richard sourit.

— C'est inutile, lui dit-il, garde ta bravoure

pour une autre fois; écoute mes instructions :

Ce soir, je ne coucherai pas ici ; et pour qu'on ne t'arrache pas le secret de ma retraite de cette nuit, je ne te le dirai pas. Dans trois jours, je te ferai parvenir un avis, et tu me rejoindras.

— Bien vrai, mon cher maître? dit le jeune homme suppliant; vous ne m'abandonnerez pas? Retourner dans la rue, où votre main généreuse m'a recueilli, ce serait bien dur! Vivre sans vous, je n'en aurais jamais le courage. Plutôt mourir aujourd'hui!

— Pépin, mon enfant, encore une fois, je ne t'abandonnerai jamais.

— Oh! merci, maître, dit le rapin en lui baisant les mains.

Et il s'occupa des préparatifs.

Pendant ce temps, Richard alla droit à la chambre, et décrocha le portrait. Puis, après avoir considéré la madone avec attendrissement :

— Adieu! Juliette, lui dit-il, adieu pour la seconde fois, adieu pour toujours!

Il écrivit un billet et appela Pépin.

— Envoie ce tableau et ce billet chez M. d'Oultremont, lui dit-il.

— Quoi! s'écria Pépin stupéfait, à lui cette toile merveilleuse? à ce fou qui veut vous tuer? Moi, j'aurais payé ce trésor par le travail de toute ma vie. Songez donc, maître, que c'est votre chef-d'œuvre!

— Va, mon ami, la femme était à lui, le portrait lui appartient.

— Ah! diable! se dit Pépin, en s'acquittant de la commission, si la femme était à lui, je commence à comprendre! Eh bien! j'ai fait là une belle besogne, moi! Mon maître a raison, il n'y a pas de temps à perdre. Je ne serai tranquille à présent que quand il sera parti.

IX

Roger, dévoré d'impatience, attendait la réponse à sa lettre. Une heure, un siècle!

Cette fois, Marie ne trouva pas grâce devant le front paternel, et tandis que Roger tressaillait au moindre bruit, l'enfant fut reléguée à l'autre extrémité de l'appartement. Enfin le message de Richard arriva. Roger se précipita sur le billet et lut :

« Monsieur, vous êtes malheureux, je vous
« plains. Je ne me battrai pas avec vous. Puisse
« la possession de ce portrait éteindre votre
« colère, et vous persuader que je voudrais,

« au prix de ma vie, vous épargner un cha-
« grin. »

— Le lâche! hurla Roger, il espère m'échapper; mais je saurai l'atteindre.

Il courut jusqu'à la rue des Martyrs.

— Il n'y a personne, lui cria le concierge. Sans tenir compte de l'observation, Roger franchit les escaliers et sonna avec énergie; point de réponse.

A ce moment le concierge, qui l'avait suivi, ôta poliment sa casquette et réitéra son observation.

En face d'un obstacle aussi respectable qu'une porte fermée, Roger fut forcé de céder.

— Où est-il, quand rentre-t-il? demanda le mari outragé.

— M. Richard ne rentrera pas, répondit humblement le cerbère, il est parti.

— Pour combien de temps?

— Pour toujours! M. Pépin m'a dit qu'ils allaient faire ensemble le tour du monde....
Vous comprenez, monsieur.

Roger lui lança un regard furieux, et l'é-

cartant de son chemin, il redescendit avec précipitation. Il fit un long détour pour calmer sa rage et rassembler ses idées. La nuit était déjà bien avancée quand il rentra. Il demanda un cheval, enveloppa deux épées de combat, et se mit en selle.

— Il me reste une chance, se dit-il, je ne veux pas la perdre !

Il fut rejoint dans la rue par son domestique.

— Monsieur, lui dit le serviteur, voici un paquet qu'on a remis en votre absence; j'allais l'oublier.

Roger trouva dans le paquet un petit livre et un billet du capitaine Tibère. Les caractères étaient si grands qu'on eût pu les distinguer à dix pas. En passant sous une lanterne, Roger lut :

« Roger, je meurs : voici le Boileau. Lisez-le, vous serez heureux. »

— Mort ! Il y a trois jours, soupira Roger en regardant la date. Pauvre capitaine ! mes som-

bres ennuis me l'ont fait négliger. Il n'a pas oublié sa promesse.

Puis, gardant le petit livre, il se dirigea vers la rue du Havre. Il monta la rue d'Amsterdam, et sortit par la barrière de Clichy.

— Vous serez heureux ! répéta-t-il en dirigeant son cheval vers Saint-Denis. Ce brave homme, dont jamais un nuage n'a troublé la vie, à qui trois ou quatre volumes ont servi de recréation pendant cinquante ans (et franchement, il n'est pas difficile), vient me dire à moi : lisez Boileau, vous serez heureux ! C'est bien cela, chacun vous conseille le remède qui l'a guéri. Mais j'aimerais mieux les trente-deux blessures du capitaine Tibère, et les fièvres de l'hôpital, et les fatigues du champ de bataille, qu'une heure de la torture à laquelle je suis en proie depuis plus de deux mois. J'aimerais mieux le maigre héritage de son père, que la fortune de ma femme, et son enfant que je ne puis plus embrasser, et la honte qu'elle m'a léguée en mourant !

Roger traversa Saint-Denis, Épinay, dé-

passa Montmorency, et après quatre heures, il avait fait huit lieues. Il prit un petit chemin de traverse, et se trouva bientôt devant le cimetière Saint-Thomas.

— Si je connais bien mon homme, se dit-il en mettant pied à terre, il ne quittera pas la France sans revenir ici.

Il fit avec précaution le tour des murs, choisit bien loin de l'entrée une place commode pour y attacher son cheval, prit les deux épées, et revint discrètement au cimetière. Il entra et referma la porte sur lui.

— O mon cœur, dit-il en appuyant une main sur sa poitrine, ne bats pas si fort! ne réveille pas les hôtes de ces lieux. Ma douleur sacrilége vient les troubler dans leur repos éternel; mais ce n'est pas moi qui l'ai voulu.

Dans l'obscurité, Roger eut peine à distinguer les sentiers, et plus d'une fois il s'arrêta trébuchant au seuil d'une tombe. De temps en temps, la lune jetait une lueur blafarde sur les monuments funèbres; d'autres fois les nuages rapides projetant leurs grandes ombres, res-

semblaient à des légions d'âmes glissant en silence sur la plaine.

Roger laissa passer les fantômes, et les bras croisés, le regard fixé vers l'Orient, il attendit.

X

Enfin le jour se leva. Roger vit la campagne s'éclairer, et la cime des arbres se dessiner sur un ciel pur. Les oiseaux modulèrent leurs premiers chants.

Tout d'un coup, à l'extrémité de la plaine, une masse noire s'agita, se dirigeant vers le cimetière. Roger tressaillit.

La forme s'approcha, et devint parfaitement distincte. C'était un homme à cheval. Bientôt le bruit du sabot retentit sur la route; les pas se rapprochèrent.

Le cavalier mit pied à terre, attacha son cheval aux barreaux, et entra.

— Je le savais bien! dit Roger avec un sourire sinistre ; c'est lui !

Richard vint à pas lents jusqu'à la tombe de Juliette. Il s'agenouilla, s'inclina.

Tandis qu'il était recueilli, un doigt se posa sur son épaule. Il leva la tête, et vit près de lui Roger, pâle comme une statue, la main droite appuyée sur les épées nues.

— Allons, debout! lui dit ce dernier, d'une voix sourde, altérée par la fatigue et par le froid de la nuit. J'ai fait huit lieues pour vous rejoindre. Vous m'avez forcé de venir à cette tombe que je ne voulais plus revoir. Hâtons-nous! tuez-moi, pour que j'oublie ; je veux dormir à mon tour de cet heureux sommeil, que rien ne trouble, pas même le remords, à ce qu'il paraît, car cette femme est là, heureuse et tranquille.

— Monsieur d'Oultremont, répondit Richard en se relevant, cette femme que vous accusez est pure. L'homme que vous voyez devant

vous n'est pas votre ennemi, il vous aime!

— Et pourquoi me haïriez-vous? Le voleur ne hait pas celui qu'il a dépouillé; l'assassin ne garde pas rancune à sa victime. Tenez, monsieur, faisons vite! Je ne vous dispute pas cette femme; elle est bien à vous, je vous l'abandonne. Sa fille est peut-être à vous aussi, je vous la laisse. Venez me tuer.

— Monsieur, répliqua Richard, qui commençait à perdre patience; je vous l'ai déjà dit : je ne me battrai pas avec vous.

— Ah! tu ne veux pas te battre, misérable! Et tu crois que j'ai au cœur ce calme dont tu abuses! Tu espères peut-être que je te ferai grâce de la vie; justifie-toi donc, alors!

Pourquoi as-tu apporté sur cette tombe un bouquet de violettes? Pourquoi ce portrait de ma femme était-il suspendu au mur de ta chambre? Pourquoi ce tabouret, que ses mains criminelles ont brodé? Elle m'a trahi, cette femme si pure; elle m'a trahi, cette belle-mère odieuse, sa complice, cette noire vipère qui a secoué le venin dans ma maison... Et toi...

— Assez ! s'écria Richard pâle de courroux ; assez ! Ne blasphémez pas ! N'insultez pas cette femme qui va mourir. Laissez en paix celle qui l'a précédée dans la tombe. Respectez devant moi ceux que l'honneur vous défend d'accuser ; respectez les absents !

— Eh bien ! tu es présent, toi ; tu paieras pour tous ! Et Roger s'élançant voulut souffleter Richard ; mais celui-ci bondit de côté pour éviter l'affront, et sauta sur les épées.

Les deux hommes sortirent de l'enclos, et d'un mouvement rapide et silencieux ils mirent habit bas sur la route. La fureur animait le visage de Roger. Une tristesse profonde voilait celui de Richard. Tous deux tombèrent en garde.

— Un moment, dit Roger frappé d'un souvenir et abaissant son arme. Les chances ne sont pas égales. J'ai sur moi un talisman qui a déjà sauvé la vie d'un homme. Ce n'est pas juste, il pourrait arrêter votre épée.

Et tirant le Boileau de sa poche, il le jeta à deux pas de lui, sur son habit. Mais de ce livre

s'échappa un papier, portant une seule ligne de la grande écriture du capitaine Tibère. Il fallait que cette ligne fût bien extraordinaire, car Roger, dans ce moment terrible, oublia tout et se pencha avidement pour la voir de plus près, n'en pouvant croire ses yeux. Il n'y avait que trois mots :

« L'honneur de Juliette. »

Mais trois mots bien éloquents; trois mots qu'il demandait depuis bien longtemps aux hommes et à Dieu !

— L'honneur de Juliette! répéta-t-il en se baissant pour ramasser le papier; que veut dire ceci ?

Sous l'enveloppe il trouva une lettre.

— De madame Désormes ! dit-il à demi-voix.

Richard, frappé d'une surprise égale à celle de son adversaire, fit un pas en avant.

— Une lettre d'elle ! fit-il tout bas.

Tout d'un coup Roger laissa tomber son épée, et resta comme pétrifié. Puis, contemplant Richard que l'étonnement rendait muet, il s'avança vers lui et lui ouvrit les bras.

— Mon ami, lui dit-il d'une voix profondément émue, comment pourrai-je jamais expier mes torts envers vous! Mon frère Richard, voulez-vous me pardonner?

— Son frère! murmura Richard : ô ma mère, auriez-vous dit votre secret?

— Richard, ajouta Roger en pressant le jeune homme dans une douce étreinte, je suis heureux maintenant. Tenez! Et il lui tendit la lettre de madame Désormes.

Richard prit d'une main tremblante, et lut à son tour ce billet qui donnait une immense valeur à l'héritage du capitaine.

« Naples, 1er août 1850.

« Mon cher Tibère, après votre dernière lettre je n'ai plus le droit d'hésiter. Roger souffre; il accuse Juliette. Révélez-lui ce secret que j'ai loyalement confié au colonel avant de devenir sa femme, et que vous connaissez aussi, vous le plus ancien ami de mon père. Quand il saura que Richard est mon fils, il comprendra le pieux souvenir du frère pour la sœur. Il aimera

ce pauvre jeune homme qui a si peu connu les joies de la famille!

— Noble femme! s'écria Richard, elle s'est sacrifiée!

Tandis que l'artiste portait à ses lèvres les caractères tracés par sa mère, Roger était allé se prosterner sur la tombe de Juliette et priait avec ferveur. Il demandait pardon à celle qu'il avait si injustement soupçonnée.

— Ami, dit-il à Richard, quand il eut fini sa prière, je jure ici d'exaucer le vœu de votre mère, de vous aimer toujours. Jurez que nous ne nous quitterons plus!

— Je le jure, mon frère, répondit Richard.

Les deux amis reprirent ensemble le chemin de Paris.

— Merci, capitaine Tibère, murmurait Roger en serrant le Boileau sur son cœur. Ce petit livre m'a sauvé plus que la vie, aujourd'hui; il a sauvé l'honneur de Juliette!

LA PAYSE

I

L'an dernier, au printemps, une mouche que poursuivait une hirondelle se réfugia, par une croisée entr'ouverte, dans un appartement du Marais.

L'oiseau vint raser les vitres derrière lesquelles sa proie venait de trouver un asile; mais il n'osa pas franchir ce seuil hospitalier, et après avoir tournoyé deux ou trois fois, il disparut pour aller chercher fortune ailleurs.

L'alerte avait été chaude. Quand la pauvrette fut remise, du coin où elle s'était blottie elle

examina l'endroit qui lui servait de refuge. C'était une salle à manger.

Un papier de marbre jaunâtre tapissait les murs. Une toute petite table en noyer occupait le centre de la pièce. Cette table paraissait destinée à recevoir des rallonges, mais à la pureté de la ligne qui en dessinait le milieu, il était aisé de voir que jamais on n'avait eu recours à ce moyen extrême.

Une demi-douzaine de chaises rangées le long des murailles, à une distance respectueuse du papier, limitaient forcément à six le nombre des convives, et encore toutes n'avaient pas servi.

Un buffet, placé en face du poêle, laissait voir, à travers les vitres dont on l'avait pourvu, une carafe, quelque menue vaisselle, et un morceau de fromage dont il ne restait pour ainsi dire que la croûte.

Et comme si ce misérable débris n'eût pas été suffisamment protégé par son rempart vitré, on l'avait couvert d'une cloche.

Le poêle était encore tout neuf. Sa bouche

carrée, démesurément ouverte, semblait appeler le bois, qui jamais n'était venu.

Tout, en un mot, dans ce réduit, sentait la gêne ou la mesquinerie.

La mouche en était là de son inventaire, quand elle aperçut, sur une tablette, une jatte sinistre au fond de laquelle flottaient une multitude de points noirs. Elle s'approcha, et reconnut avec terreur une légion de ses pareilles étendues, sans mouvement.

Les unes, baignées dans un liquide noir, avaient la tête complètement submergée; d'autres gisaient foudroyées sur les bords du plat; un grand nombre enfin avaient eu la force de se traîner un peu plus loin, et jonchaient la tablette de leurs cadavres.

La pauvrette s'enfuit éperdue et passa dans la pièce voisine, où du moins elle espéra trouver le mouvement et la gaîté. Un lit surmonté d'un édredon, et drapé de rideaux blancs à bandes rouges, lui sembla de bon augure. Là du moins si on dormait, ce devait être du sommeil de la vie.

Le papier, d'un gris pâle, lui parut aussi bien conservé que celui de la salle à manger.

Quatre siéges d'acajou, revêtus de housses, invitaient au repos. La mouche comprit que tout le luxe de la maison s'était réfugié dans cette chambre.

Pour préserver le parquet brillant, on avait mis au pied de chaque chaise et dans le reste de la pièce, des petits tapis stratégiquement disposés, qui, aux jours de mauvais temps, indiquaient au visiteur qu'il devait enjamber d'un petit carré sur l'autre pour gagner la place qu'on lui destinait.

Près de la glace étaient pendus deux portraits, ceux du maître de la maison et de sa femme, sans doute. Ces deux images semblaient suivre des yeux la mouche et lui sourire; mais en approchant de la cheminée, elle reconnut avec terreur que ces gracieusetés cachaient une perfidie, car un autre plat était là, encombré de victimes.

Ce lieu qu'elle avait choisi était donc le séjour de la mort? Quand elle compara cette som-

bre retraite au soleil qui brillait dans les rues, elle se demanda s'il ne valait pas mieux disputer sa vie aux ennemis du dehors, que de succomber dans un asile plein de trahisons.

Elle sortit rapidement et s'élança vers la fenêtre qui lui avait livré passage; cette issue venait d'être fermée.

Elle revint sur ses pas, traversa une antichambre dont l'obscurité la fit frémir, et par une porte entrebâillée, elle pénétra dans la cuisine.

Cette fois, sans s'occuper d'autre chose, elle chercha d'abord la coupe fatale, qui, dans chaque endroit de cette demeure, moissonnait tant d'existences. L'idée de tomber dans ce gouffre d'où on ne revenait pas, la glaçait de terreur, paralysait ses forces.

Mais, au contraire, un tableau calme et simple s'offrit à sa vue, lui rendit l'espoir.

Une jeune fille, brune, jolie, bien faite, assise près d'une table, tournait les pages d'un livre de prières.

Un peu légère d'esprit, la mouche oublia vi

les visions qui l'avaient épouvantée. Elle se tint au plafond pour découvrir de là quelque nourriture, car ses pérégrinations lui avaient donné de l'appétit. Plongeant alors du regard dans toute l'étendue de la pièce, elle aperçut au sommet d'une grande armoire une mouche, bien vivante cette fois, et buvant tranquillement dans une soucoupe.

Elle s'élança de son observatoire, et vint se poser près de la buveuse.

— Imprudente! lui cria celle-ci; tenez-vous donc si peu à la vie!

— Et quoi! madame, répliqua la mouche blessée de cette apostrophe; ce breuvage serait-il empoisonné pour moi seule? car vous y puisez à pleine trompe, et ne vous en portez pas plus mal, ce me semble.

En disant ces mots, dictés par la colère, la mouche qui jusque-là n'avait considéré que l'objet de sa convoitise, regarda sa compagne, et se repentit aussitôt de son irrévérence.

Celle-ci, en effet, semblait avoir survécu par un miracle à la saison précédente. Des deux

cents prunelles de ses yeux, un grand nombre avaient perdu leur éclat, et ressemblaient à des flambeaux éteints. Les membres étaient d'une maigreur à faire pitié. Elle marchait sur cinq pattes. La sixième lui manquait, celle de derrière à droite. Cette infirmité faisait boiter la vieille, et la privait d'un grand avantage, celui de lustrer ses ailes et de les débarrasser de la poussière qui les rendait pesantes. L'aile droite aussi avait souffert. Par suite d'un terrible accident, elle était déchirée à son extrémité.

— N'avez-vous donc rien vu ici? poursuivit la matrone. Que vous faut-il de plus? Partez, partez au plus tôt, car si on vous voit, c'est fait de vous!

— Mais je suis prisonnière, dit la pauvrette effrayée. J'ai déjà tenté de fuir; les fenêtres sont fermées.

— Trop tard! dit la boiteuse d'une voix lugubre.

— Ne pourrais-je rester ici, près de vous? Je me cacherai.

— C'est impossible: vous vous laisserez voir;

vous commettrez quelque faute. Vous me ferez découvrir moi-même ; et je ne veux pas mourir entendez-vous. J'ai besoin d'un jour encore.

A ces mots, la vieille mouche jeta dehors un regard chargé de mélancolie.

— Oh ! madame, soyez tranquille, reprit la nouvelle venue; je serai prudente, soumise, ne me chassez pas, j'ai peur !

— Allons, restez ! j'ai pitié de votre jeunesse.

— Oh ! madame...

— Ne m'appelez pas madame ; je n'aime pas les façons. Je suis de la campagne, voyez-vous. On me nomme tout simplement Musarde. Mais ne voltigez pas ainsi, tenez-vous là, près de moi.

— Musarde ! quel joli nom ! Pourquoi vous l'a-t-on donné ?

— Parce que, dès mon enfance, je flânais par les chemins, étudiant, observant les visages, écoutant les conversations, faisant mon profit de tout.

— Moi, on m'appelle Facette; mais je ne saurais dire pourquoi.

— Je vais vous l'apprendre. Changeante, légère, étourdie, brillante au soleil, triste à l'ombre, voilà sans doute ce que vous êtes. On vous a bien nommée.

— Oh! que n'ai-je votre science!

— J'ai de l'expérience, voilà tout! Allons! buvez de ce lait, puisqu'il vous fait envie.

— Volontiers.

Et Facette, sans plus de cérémonie, se désaltéra.

— Vous voici restaurée, dit Musarde; écoutez-moi bien. Jusqu'à ce que vous puissiez reprendre votre liberté, ne me quittez pas, car là-bas les embûches vous attendent. Les maîtres de la maison sont sans pitié. Hélas! j'ai appris à les connaître.

— Eh bien! quand l'occasion se présentera, fuyez vous-même; venez avec moi; nous vivrons ensemble, je vous aiderai.

— Merci, dit Musarde, je vous sais gré de vos bonnes intentions. Mais j'ai d'autres projets.

Demain je retourne à la campagne avec Javotte.

— Qu'est-ce donc que Javotte?

— Ma protectrice, mon amie, celle que vous voyez là, au-dessous de nous.

Les deux mouches, s'avançant jusqu'au bord de l'armoire, regardèrent la jeune fille.

— Elle paraît bien occupée de sa lecture, fit observer Facette.

— Comment la trouvez-vous? demanda Musarde.

— Bien portante.

— Voudriez-vous dire qu'elle n'est pas distinguée?

— Oh non; seulement, à quelques taches de rousseur, je reconnais qu'elle est de la campagne. Ici, on a le teint plus blanc.

— Dites moins frais! il y a de la vigueur sous cette peau ferme. Dans ces veines, le sang circule. Et les cheveux! les voyez-vous? Quelle richesse!

— C'est vrai, ils sont magnifiques.

Dites donc, je ne la crois pas forte en lecture. Elle en est toujours à la même page.

— Vous croyez qu'elle lit, tandis qu'au contraire elle regarde.

— C'est vrai, vous avez raison. Je vois une fleur sèche au fond du livre.

— Oui. Pour elle comme pour moi cette fleur est un souvenir. Je ne puis la voir sans me reporter au bon temps de ma jeunesse.

En ce moment un grand coup de sonnette retentit. Javotte ferma vivement le livre, et courut ouvrir la porte. C'était le maître qui rentrait.

II

L'armoire était haute. Sur la plate-forme qui la couronnait, les deux amies pouvaient se promener à l'aise. Musarde engagea sa compagne à s'y tenir.

— Ne volez pas, lui dit-elle. Cet homme a l'oreille fine; et si léger que fût votre bourdonnement, il l'entendrait.

Cette pièce est à nous; restons-y. Le maître n'y vient jamais. La maîtresse est absente, heureusement. Seulement pas de bruit.

— Que de bontés, Musarde! Excusez ma vi-

vacité de tout à l'heure, j'étais si troublée ! Jugez donc ! je fuis l'hirondelle pour trouver ici les horreurs de la mort. Pourquoi nous fait-on ainsi la guerre ? Quel est notre crime !

— Vous vous croyez bien petite, bien inoffensive, mon enfant ; eh bien ! vous vous trompez. Nous jouons un grand rôle dans l'esprit de ces gens-là. Ils nous craignent, voilà pourquoi ils nous tuent sans pitié.

— Une mouche est pourtant si peu de chose !

— Pas pour tout le monde, allez.

La maîtresse de cette maison est d'une avarice sordide, et nous considère comme des mangeurs de tout bien. Tandis qu'autour de de soi chacun fait vivre, ou du moins laisse exister les petites créatures, cette mégère nous refuse les miettes de sa table.

Sans Javotte, je serais déjà morte de faim. Rien ne traîne, allez ! Les moindres grains de sucre sont ramassés et mis sous clef ! Tout disparaît ici sous de grands couvercles dont les mailles de fer sont impénétrables.

Tenez, souvenez-vous de ce que je vais vous

dire: chaque fois que vous rencontrerez une femme énorme, à la narine ouverte, à la voix glapissante et enfantine, dites-vous sans hésiter : elle est ladre !

Cela ne m'a jamais trompée.

— Ainsi, elle nous tue par économie?

— Vous l'avez dit. Autant de mouches tuées, autant de miettes sauvées!

— Et le mari!

— Lui, c'est autre chose. Etranger à ces détails vulgaires, il est occupé d'une pensée bien autrement importante, la conservation de sa personne.

— En quoi pouvons-nous nuire à sa santé? Pense-t-il que nous l'allions dévorer tout entier?

— Non; mais il a entendu dire que parfois on meurt de la piqûre d'une mouche.

— C'est impossible, pourtant.

— Non; il y a du vrai là-dedans.

A la campagne nous avons certains appétits grossiers, heureusement rares, qui préfèrent au lait de l'étable, au miel de fleurs, d'hor-

ribles aliments. Ces créatures, après s'être posées sur des débris infects, viennent, de leurs trompes impures, piquer un visage humain. Sans intention de nuire, elles causent alors d'affreux ravages.

— Je n'ai jamais entendu parler de cela.

— Sans doute; dans les villes on est prudent. On enfouit dans la terre les substances dangereuses, tandis que le paysan n'a pas toujours les mêmes précautions. Mais pour en revenir à notre homme, la crainte d'une piqûre le pousse à la férocité.

A chaque instant, il promène autour de lui un regard inquisiteur, visite les moindres coins, et va compter dans ces vases noirs que vous avez vus, le nombre de ses victimes.

Toujours inquiet, il soulève les rideaux, écoute les bourdonnements. Si quelque mouche effrayée cherche une issue, et de sa tête folle va battre les vitres, armé d'une serviette, il frappe, elle tombe. Il l'écrase, et recommence à chercher.

Et l'insensé, qui fuit un danger imaginaire,

ne voit pas les millions d'atomes dont il est la proie. L'air qu'il respire est plein d'animaux qui pénètrent dans sa chair.

Je sais cela, moi qui dès l'aube, perdue dans un angle obscur du plafond, assiste quelquefois à son lever. Autour de sa face, qu'il garantit avec tant de soin de nos outrages, voltigent, visibles pour moi seule, des essaims d'ennemis affamés.

Tandis que par de vaines précautions il croit s'être mis en sûreté, je vois se former lentement sur sa joue la ride qu'il ne soupçonne pas encore, et que creusent sans relâche ces légions d'ouvriers.

— Ainsi, dit tristement Facette, voilà le secret de nos infortunes.

— Oui, la frayeur seule le rend cruel. C'est du reste un homme des plus bizarres. A le voir grave et posé devant le monde, on ne se douterait guère des folies auxquelles il se livre dans la solitude.

Il parle, dit-on, devant les grandes assemblées ; et pour donner plus d'expression à ses

paroles, il étudie chez lui les gestes et les poses.

Le matin, à peine éveillé, il saute à bas du lit d'une façon qui n'est jamais celle de la veille; il tombe tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre. Placé au milieu de sa chambre, bien en face de la glace, il lève une jambe en l'air et en fait jouer successivement toutes les articulations. Puis vient le tour de l'autre. Ensuite les bras sont mis en mouvement; les mains aussi, jusqu'aux moindres phalanges.

Il tourne la tête en tous les sens, dilate et resserre les narines, ouvre et ferme la bouche, promène sa mâchoire à droite et à gauche, et fait rouler soigneusement les yeux dans leur coulisse.

Il se courbe en avant, se renverse en arrière, lance des ruades dans le vide, allonge des coups de poing à un ennemi imaginaire, après quoi il s'habille, et satisfait de lui, le visage sérieux et composé, il va recueillir au dehors le fruit de ses études.

— Allons, avec de pareilles gens, soupira Facette, je n'ai rien de bon à gagner ici.

— Non, certes, mais si vous voulez suivre mes avis, demain, vous partirez saine et sauve. Vous, du moins, s'il vous arrivait malheur, vous mourriez dans votre pays, tandis que moi je suis loin du mien.

— Tenez, Musarde, voulez-vous me rendre bien heureuse?

— Si je le puis, je ne demande pas mieux.

— Eh bien! cette fleur desséchée, cette jeune fille qui vous protége, tout, jusqu'à votre aile déchirée, m'inspire le plus vif désir de connaître votre histoire. Et puis on m'a souvent parlé de la campagne, je n'y ai jamais été, on en fait des récits merveilleux; vous la connaissez bien, puisque vous en venez. Nous avons une journée, une nuit peut-être à passer ensemble; je vous en prie!

— S'il ne faut que cela pour vous rendre heureuse, j'y consens. Mais alors passons dans la chambre de Javotte, nous y serons plus tranquilles. Allons, venez.

En disant ces mots, Musarde essaya de voler mais, soit qu'elle en eût perdu l'habitude, soit qu'elle manquât de force, la pauvre vieille retomba bientôt sur l'armoire.

Facette fut émue au gémissement que poussa son amie.

— Vous voyez, dit la boiteuse, je ne suis plus bonne à rien.

— Attendez ! répliqua la petite mouche inspirée ; je vois ce qui vous gêne.

Et promenant délicatement la patte sur l'aile de sa compagne, elle la rendit en un instant brillante et légère.

— Chère petite, dit Musarde ; je crois que vous avez raison.

— Essayez, maintenant, reprit affectueusement Facette.

Musarde fit une nouvelle tentative ; et, moitié soulagée du poids de son aile, moitié soutenue par son amie, elle gagna la chambre de Javotte.

— Ah ! fit la vieille un peu essoufflée du

voyage; je n'ai plus la vigueur de la jeunesse; mais j'aurai assez vécu si je revois mon pays.

— Vous l'aimez donc bien?

— Vous pouvez le comprendre, maintenant que vous avez vù cette maison.

— C'est vrai. Le ciel ne m'a jamais paru aussi beau qu'aujourd'hui, et cela parce que je ne puis sortir. Nous voici bien installées; quand vous voudrez, je suis prête.

— Ecoutez donc :

III

« Bien loin, bien loin d'ici, est un charmant village autour duquel sont des plaines immenses et des bois pleins d'ombre.

Là demeure un fermier, riche et bien portant, qui ne s'occupe guère des mouches, je vous l'assure.

Le corps principal de sa ferme a l'air d'un petit château.

De chaque côté sont des bâtiments où l'on entasse des grains, des colombiers au-dessus desquels voltigent sans cesssé des nuées de pigeons.

Des bergeries où se pressent les moutons,

des écuries où cinquante chevaux vigoureux tirent à belles dents le foin et la luzerne, des étables où les vaches songeuses, tout en donnant leur lait, dorment les yeux ouverts ou pensent aux beaux pâturages.

Dans cette cette heureuse maison vivent pêle-mêle les canes qui barbotent à la mare, les poules qui picorent sur le fumier, et les chiens qui se chauffent au soleil.

C'est au milieu de ces splendeurs que je suis née. Là plus d'une fois j'ai joué parmi les gerbes de la grange; ou bien, suspendue aux solives du plafond, j'ai vu le garde-chasse préparer les bourriches.

Rien ne manque dans cette demeure hospitalière; ni les fleurs du printemps, ni les fruits de l'été, ni le gibier en automne, ni les larges bourrées l'hiver. Tout y est plaisir, abondance et joie.

Le matin, dame Anastasie préparait le beurre, Bien souvent, perchée au bord des grandes terrines, j'ai bu avec délices la crême jaune et parfumée.

Et le jardin, et le parc, et le potager! si vous aviez vu tout cela!

Derrière la maison, de belles allées bordées de lilas, de roses et de chèvrefeuilles. Un verger dont le sol est jonché de fruits dans la saison.

Tandis qu'ici on met sous clé les moindres miettes, là-bas tout est dehors, le prend qui veut.

Que de fois j'ai pénétré dans une pêche mûre dont les fourmis avaient déjà forcé l'entrée! personne ne m'a jamais rien dit.

Ici s'arrêta Musarde, qui jamais n'avait parlé si longtemps...

Facette profita de ce silence pour s'extasier sur ce qu'elle venait d'entendre.

— Quelle brillante existence! s'écria-t-elle, quelle largeur! L'oiseau lui-même qui nous poursuit ici faute de mieux, trouve là-bas une bien autre pâture. Ah! Musarde! je me sens le goût des voyages; si vous partez, emmenez-moi.

— Et votre famille? vous n'y tenez donc pas?

— Je n'en ai plus.

— Pauvre petite! Je vous servirais volontiers de mère, mais il vaut mieux ne pas m'aimer; vous auriez trop tôt le chagrin de me perdre.

— Croyez-vous donc que je ne sois pas déjà triste à l'idée de notre séparation prochaine? me supposez-vous insensible?

— Non, je vous crois et vous aime aussi, moi. Tout à l'heure vous m'avez prodigué les soins d'une fille; cela m'a touchée. Nous reparlerons de tout cela. Ecoutez en attendant, car je poursuis mon histoire :

Javotte demeurait près de la ferme. Elle venait souvent voir dame Anastasie. La pauvre enfant travaillait courageusement pour soutenir son vieux père.

Un jour elle tomba toute éplorée dans les bras de son amie. Après une maladie cruelle, le vieillard était mort.

Ce fut une grande douleur, je vous l'assure. Dame Anastasie ne chercha pas à consoler sa protégée. En cela elle fit preuve de bon sens.

— Pleure, lui dit-elle, ma pauvre Javotte,

cela te soulagera. En effet, la jeune fille pleura toute la journée sur un banc du jardin.

Les jours se passaient, le chagrin ne diminuait pas. On faisait mille efforts pour la distraire, mais Javotte ne pouvait oublier si vite qu'elle était seule au monde.

Enfin, son parrain, le maître de cette maison, la fit demander.

A l'idée de quitter le pays, l'orpheline sentit redoubler sa douleur. Mais dame Anastasie lui serra la main.

— Allons, Javotte, lui dit-elle, pas de faiblesse. Il ne faut jamais refuser le bien qui nous arrive. Ton parrain est riche, il t'appelle, tu dois lui obéir. Puis elle ajouta en la baisant doucement sur les deux yeux :

— Va, ma fille, si tu t'ennuies trop là-bas, écris-moi, je te ferai revenir.

Javotte se montra résignée.

Le lendemain, jour fixé pour le départ, elle s'occupa de son trousseau. Dame Anastasie l'aida dans ses préparatifs. On mit le tout dans une malle. Tandis que Javotte avait le

dos tourné, la bonne dame glissa parmi les effets deux grosses pièces d'argent.

Quand tout fut prêt, la jeune fille alla s'agenouiller au cimetière, et revint au jardin dire adieu à tous les arbres, à toutes les fleurs. Dans chaque allée, elle retrouvait un souvenir de son enfance. Je la suivis partout. J'entendis toutes les paroles qu'elle prononça, tous les soupirs de regret qu'elle adressa, dans sa dernière promenade, à ces objets si chers qu'elle allait quitter.

Enfin, elle cueillit une petite branche de giroflée, qu'elle porta souvent à ses lèvres.

Elle rentra le cœur navré. Et comme on la pressait de manger un peu avant de se mettre en route, elle déposa la fleur dans sa malle ouverte, et se rendit, par pure déférence, à l'appel de dame Anastasie, car elle n'avait pas faim.

Je n'eus pas le courage d'assister à de déchirants adieux, et en attendant le retour de Javotte, je me posai sur la fleur, dont le parfum se répandait dans toute la chambre.

Là, je suivis en imagination] la pauvre fille dans des contrées inconnues; je pensai aux vicissitudes de la vie, à tout enfin.

J'étais plongée dans la rêverie; j'avais oublié le monde entier, quand tout d'un coup le couvercle de la malle se referma brusquement sur moi.

— Oh! s'écria Facette, quelle terrible aventure! Il y avait de quoi vous écraser.

— Certainement. Par bonheur, la chute du couvercle avait été si soudaine que je n'avais pas eu le temps de faire un mouvement. Sans quoi, le choc m'eût infailliblement brisée.

Ma situation était des plus critiques. Je courus de tous côtés, et surtout vers les fentes à travers lesquelles filtrait un peu de lumière. Peine perdue, j'étais bien prisonnière.

J'avais pourtant une chance de salut. Javotte n'était pas loin; elle allait revenir sans doute, et me délivrer. Mais Javotte ne revint pas. J'entendis un pas lourd, puis un grand bruit dans la serrure du coffre, et ce fut tout.

D'une main robuste un garçon dont je re-

connus la voix souleva la malle. Là, un autre danger m'apparut menaçant. Les vêtements de la jeune fille tremblèrent sous moi, je perdis l'équilibre. A chaque instant je roulai dans les plis des étoffes. La moindre secousse pouvait me rejeter le long des planches et m'y tuer.

Redoutant cette catastrophe, je cherchai une retraite, et j'eus le bonheur de découvrir le dé à coudre de la voyageuse. Je m'y glissai en toute hâte. Il était temps. Un formidable cahot survint, et bouleversa tout à mes côtés.

Une fois installée dans ma forteresse, je pus en toute sécurité réfléchir à mon aventure. Qu'allais-je devenir dans cette prison, exposée à mourir de faim et de soif? Combien durerait le voyage?

Nous allions toujours, j'entendais distinctement le bruit des roues sur le pavé.

Enfin, après avoir été bien longtemps secouée, ballottée, étourdie, je me sentis transportée de nouveau sur des épaules humaines, et autour de moi tout bruit, tout mouvement cessa. On était arrivé.

Je me hasardai alors à sortir de ma cachette, exténuée de besoin. Il n'y avait aucune ressource dans ma prison. Je pensais alors au jardin de la ferme et à toutes ces richesses que mon imprudence m'avait fait perdre, quand à la lueur d'un rayon qui passait à travers les fentes du couvercle, je vis briller un diamant.

Je m'en approchai. Cette perle précieuse, c'était une goutte de rosée, enfouie au cœur de la giroflée.

C'était un secours inespéré. Je bus avidement; j'étanchai ma soif, et remise enfin de tant d'émotions et de fatigues, je m'endormis sur la petite branche.

IV

Je fus réveillée par une grande clarté.

Éblouie par cette lumière inattendue, surtout après le long séjour que j'avais fait dans l'obscurité, je ne pus me rendre compte de l'endroit où j'étais.

M'élançant vivement de la branche, je vins m'abattre sur un flambeau allumé.

Une partie de mon aile fut brûlée. La douleur troubla ma raison.

J'allais périr. La flamme avait déjà desséché un grand nombre de mes prunelles, quand une

main secourable se tendit vers moi, et vint m'arracher à mon supplice.

C'était celle de Javotte.

La couleur de mon corsage fut une révélation pour cette bonne fille.

— Quel malheur! s'écria-t-elle, une petite mouche de mon pays!

Elle me posa dans le creux de sa main, et me considéra tendrement. Elle s'aperçut alors qu'une de mes pattes, encore palpitante, était restée fixée à la bougie.

— Elle doit bien souffrir! dit-elle d'une voix émue, Comment pourrai-je la soulager?

Javotte suivait tous mes mouvements avec anxiété. Enfin, pensant que pour moi le contact de la giroflée serait bienfaisant, elle ouvrit son livre de prières, plaça la fleur sur une page, et me déposa avec des précautions infinies dans ce nid qui m'était cher à plus d'un titre.

Je passai la nuit dans sa chambre.

Le lendemain, à peine éveillée, Javotte vint visiter sa protégée; le remède avait réussi. Elle

me vit faire quelques pas, et sa joie fut immense. Non seulement j'étais pour elle l'être intéressant à qui on a sauvé la vie, mais un souvenir du jardin, une relique du pays.

Dès ce jour nous ne fûmes seules ni l'une ni l'autre. Mon amie connut bientôt les dangers auxquels j'étais exposée dans cette maison, et trouva mille moyens ingénieux de m'y soustraire.

D'abord mon infirmité la rassura; je ne pouvais pas me traîner bien loin. Elle pourvut à ma subsistance; mais une fois rétablie je voulus courir, m'ébattre. Alors, Facette, je vis les noires embûches qu'on tend ici à nos pareilles.

Comment vous dire l'inquiétude de Javotte, aussitôt qu'elle m'avait perdue de vue. Je la voyais me cherchant partout, sur les rideaux, le long des vitres. Je revenais à elle, et, avec mille remontrances, elle me reportait dans sa chambre. Je n'étais pas alors aussi prudente qu'aujourd'hui. L'excellente fille! elle m'a plus d'une fois rappelée de loin!

Sa délicatesse descend aux plus touchants dé-

tails. Voyez ici, autour de vous, je vous défie de découvrir une seule toile d'araignée. Aussi je ne suis pas ingrate allez, je l'aime. Une pauvre créature comme moi ne peut rien pour Javotte, mais si l'occasion se présentait de lui prouver ma tendresse, je la saisirais avec empressement.

Le soir, quand elle travaille, je rôde autour d'elle, je lui tiens compagnie, tantôt sur la table, tantôt sur la manche de sa robe. Si vous saviez toutes les bonnes paroles qu'elle m'adresse ! Je la comprends bien, sans qu'elle s'en doute.

Enfin, jugez de ma joie, chère Facette, c'est demain la veille de Pâques. Demain Javotte va au pays. Blottie dans un tuyau bien serré de son bonnet, je ferai le voyage avec elle, et cette fois au grand jour! Dimanche, tandis qu'elle ira visiter la tombe de son père, et prier dans l'église du village, j'irai, moi, chercher tous mes souvenirs d'enfance à la grange, à l'étable, au jardin. Je reverrai Pyrame, le vieux chien que j'ai plus d'une fois taquiné pendant son sommeil; et comme les fruits ne sont

pas encore mûrs, je butinerai sur les fleurs.

Voilà l'histoire de ma vie; vous comprenez maintenant pourquoi je veux vivre vingt-quatre heures, n'est-ce pas ?

— Si je le comprends ! répliqua Facette. Oh ! mais je suis décidée à partir aussi. Je ne vous quitte pas, Musarde. Je vivrai près de vous, je connaîtrai ces belles choses que vous décrivez si bien ! Adieu, ville où à chaque instant la rapacité d'un oiseau met nos jours en danger; adieu noires maisons où jamais le jour ne pénètre !...

— Allons ! soit. Puisque vous le voulez, nous partirons ensemble; mais, soyez prudente jusqu'à demain. Songez à tout ce que nous pouvons perdre.

V

La nuit vint. Javotte, après ses travaux de la journée, prépara tout pour le voyage. Elle n'oublia ni un présent pour dame Anastasie, ni la robe lilas qu'elle devait mettre le dimanche.

Quant tout fut terminé, elle se coucha. La pauvre enfant ouvrit son livre de prières. Mais le sommeil pèse si fort sur des yeux de seize ans! Les paupières alourdies se fermèrent, la tête s'inclina sur l'oreiller. Javotte s'endormit sans éteindre son flambeau.

Un moment après elle fit un mouvement, et sa couverture effleura la bougie. Le feu courut

rapidement sur les brins de laine, une fumée épaisse s'éleva au-dessus du lit. Le danger devenait imminent.

Les deux mouches s'agitèrent avec inquiétude, voletant, hésitant, ne sachant quel parti prendre.

— Le feu la gagne! dit Musarde avec angoisse.

— Eveillons-la, répondit vivement Facette.

Et s'élançant avec résolution, elle vint bourdonner au-dessus du visage de Javotte.

— Arrêtez! s'écria Musarde avec énergie, arrêtez?

— Qu'avez-vous!

— Arrrêtez, vous dis-je, à moi seule appartient le droit de la sauver.

— Mais alors, hâtez-vous, le temps presse.

— Hélas! dit Musarde, il faut donc mourir. Adieu, Facette, adieu mes beaux projets de voyage!

— Que craignez-vous donc? Je ne vous comprends pas.

Sans lui répondre, Musarde rassembla ses forces, partit, et piqua Javotte à la narine.

Réveillée en sursaut, la jeune fille porta vivement la main à l'endroit piqué, vit brûler la couverture et étouffa le feu.

— Il était temps ! dit-elle en repoussant le flambeau.

Puis après l'instinct vint la réflexion ; elle chercha une cause à son brusque réveil, et se rappela confusément la piqûre à sa narine, et le soufflet qu'elle s'était donné.

Alors elle vit sur son drap une mouche renversée sur le dos, et se débattant dans les convulsions de la dernière agonie.

Un éclair lui traversa l'esprit. Elle ramassa l'insecte, et reconnut les cinq pattes et l'aile déchirée de son amie.

— Ah ! qu'ai-je, fait s'écria-t-elle avec douleur. J'ai tué ma payse ! Pauvre petite, j'en suis sûre maintenant, c'est elle qui m'a réveillée !

Javotte se mit à pleurer amèrement. Puis,

après avoir considéré une dernière fois la pauvre Musarde, elle la déposa sur la table.

Comme la fumée pouvait se répandre dans la maison, elle entr'ouvrit la fenêtre et éteignit la lumière.

Facette, terrifiée, incapable de faire un mouvement, avait suivi toutes les phases de ce drame. Elle entendit longtemps les sanglots de Javotte, et descendit enfin sur la table, croyant trouver Musarde morte. Mais en s'approchant, elle entendit une voix éteinte prononcer son nom.

— Facette, dit la mourante, vous voyez bien qu'il y avait du danger?

— Musarde, ma chère amie, ma mère! s'écria la petite mouche, hélas! vous qui pourtant saviez tout prévoir.

— J'ai tout prévu; mais il n'y avait que ce moyen de la sauver. C'était à moi de la secourir, celle qui m'a aimée, protégée! Tenez, elle pleure encore; elle a compris mon sacrifice.

C'est égal, Facette, ce n'est pas ici que j'au-

rais voulu mourir. Je ne retournerai pas au pays.

Ce furent ses dernières paroles. Facette, penchée sur son amie, n'entendit plus rien.

Tout d'un coup elle se releva inspirée.

— Eh bien! sois heureuse, dit-elle, tu y retourneras!

Accrochant alors ses deux pattes de devant à celles de sa compagne, elle recula, traînant ces restes aimés jusqu'au livre de prières.

Là elle reprit haleine.

Puis, après une heure d'efforts pour hisser le long de la tranche inclinée le fardeau qui lui échappait toujours, elle parvint à l'amener sur la page où déjà reposait la giroflée. Elle s'arrêta épuisée de fatigue.

En ce moment un souffle du dehors tourna sur elle deux ou trois feuillets. Elle plia sous ce poids trop lourd.

Mais peu à peu les forces lui revinrent. Elle réussit à se dégager et gagna l'appui de la fenêtre.

Derrière elle, était la liberté. A ses pieds,

dans l'obscurité, cette amie d'un jour que le hasard lui avait donnée.

Avant de s'éloigner, elle murmura ces paroles :

« Dors en paix, bonne Musarde, au milieu de tes souvenirs.

Javotte, à son réveil, accusera le vent d'avoir balayé ta dépouille ; mais grâce à moi vous vous retrouverez le jour de Pâques.

Elle ne se doutera guère demain que dans son livre de prières elle emporte sa payse ! »

LE SECRET DU CAPUCHON.

I

Paris un jour de terme présente un curieux spectacle. Les rues sont jonchées de paille, les trottoirs encombrés; on déménage.

Au lieu des dieux lares, que le Romain emportait autrefois dans son nouveau foyer, le citadin de nos jours prend avec lui les objets précieux qu'il ne veut pas confier à des mains sacriléges.

Chacun trahit ainsi un peu de ses sympathies, dévoile un petit coin de son caractère et de ses affections. Derrière la voiture qui contient ses

meubles, la douairière chemine avec son chien sous le bras, la jeune fille avec ses oiseaux.

Le bourgeois, tout poudreux encore des rideaux qu'il vient de décrocher, s'est chargé d'un portrait de famille, le jeune homme de sa correspondance amoureuse, l'antiquaire, d'une curiosité.

Celui qui n'a rien dans la tête ou dans le cœur se contente de surveiller le lourd véhicule, dont le moindre cahot peut compromettre son mobilier.

Il y a deux ans, un jeune homme se présenta rue de la Paix, n^{e} 2, et trouva la porte cochère obstruée. C'était le 15 octobre. Deux ou trois chariots stationnaient devant la maison. Il parvint à grand'peine jusqu'à la loge, et demanda :

— M. Robert de Fermont est-il chez lui?

— Oui, Monsieur, répondit le concierge.

Le visiteur monta, se rangea dans l'escalier pour laisser passer une armoire, et à l'entresol, il entra dans un appartement où il ne restait plus rien, que de la poussière, des paniers

vides, et quelques papiers inutiles, épars sur le plancher.

Frappé d'étonnement, il traversa l'antichambre, passa dans toutes les pièces, et n'y trouva que solitude et silence. Le bruit de son pas, sur ces parquets dépouillés de leurs riches tapis, résonna tristement à ses oreilles. Il arriva au seuil d'un boudoir dont toutes les tentures, tous les ornements avaient disparu.

Là, un personnage de grande taille, âgé de vingt-cinq ans ans environ, appuyé sur le marbre de la cheminée, la tête ensevelie dans ses deux mains, semblait réfléchir profondément.

Le visiteur s'avança, et lui frappant amicalelement sur l'épaule :

— Eh! quoi, Robert, lui dit-il, tu déménages?

— Ah! c'est toi, Lucien, dit le jeune homme en se retournant.

Lucien fut frappé de la tristesse de son ami. Sur ce visage, ordinairement gai, on voyait la trace de larmes récentes.

— Qu'as-tu donc? demanda-t-il avec intérêt.

— Je quitte la France, répondit Robert d'une voix émue.

— Tu as donc un poste à l'étranger?

— Non, mon ami, je suis ruiné.

— Ah! Robert, nous ne nous sommes jamais quittés; tu me sais riche; c'est à moi que tu aurais dû confier ton malheur, et tu allais partir sans me voir! C'est mal.

— Que veux-tu, mon ami! Ma carrière est brisée, je n'ai plus rien à faire ici.

— Allons donc, mon cher! Un homme jeune et vaillant reste sur la brèche. Il combat en soldat. Les amis ne sont pas là pour rien. On t'aurait soutenu. Ta famille, d'ailleurs, est très-riche. Tôt ou tard on se relève.

— Oui, dit tristement Robert; quand il n'est plus temps d'être heureux.

— Ah çà! d'où te viennent ces sombres idées?

— Mon cher Lucien, tu vas le comprendre; un double malheur me frappe, je perds aussi

la femme que j'aime. On ne renonce pas en un jour aux espérances de toute la vie.

— En effet, dit Lucien, la situation est grave, mais elle n'est peut-être pas désespérée. Puis-je t'aider en quelque chose ?

— J'ai perdu tout espoir.

— Pourquoi ? Essayons. Mais nous sommes fort mal ici ; pas une chaise pour nous asseoir, pas un rideau pour nous dérober à la curiosité des voisins. Viens avec moi, les Tuileries sont à deux pas. Nous causerons.

Si je puis t'être bon à quelque chose, je n'aurai pas perdu mon temps ce matin.

Les deux jeunes gens se rendirent sur la terrasse qui domine la place de la Concorde. Lucien passa son bras sous celui de son ami, et lui dit :

— Ici, tu peux m'ouvrir ton cœur, nous n'aurons pour confidents que les oiseaux.

Permets-moi d'abord de ne pas prendre tes chagrins tout à fait au sérieux.

— Comment ! douterais-tu ?...

— Assurément, les apparences sont là pour

quitter Paris, tu dois avoir des motifs sérieux. Mais je te connais, puisque nous sommes camarades d'enfance; je te sais prompt à t'alarmer.

Robert hocha la tête.

— En face d'un danger réel, continua Lucien, tu ne reculeras pas. Tu attaqueras vingt ennemis de front; mais un fil tendu en travers de la route est pour toi un obstacle insurmontable. Tu as tout ce qu'il faut pour réussir, la noblesse, la force physique, la science, et avec tout cela, tu es le damoiseau le plus effarouché que je connaisse. C'est absurde, que diable! Laisse aux moutons l'herbe tendre et les rubans roses; tu t'appelles lion, c'est pour rugir.

— C'est facile à dire.

— Vois moi, chétif et petit. Quand d'autres ont renoncé à tout espoir, je lutte encore, persuadé qu'au dernier moment un grain de poussière peut aveugler mon ennemi; que le destin, le hasard, que tout enfin se lasse et change, et qu'il est souvent bien près de triompher, celui qui se croit perdu.

— Au feu de tes paroles, il me semble que mon âme se réchauffe, dit Robert.

— Eh! sans doute, avec un peu d'audace on réussit.

Commençons par ta fortune. Comment s'est-elle évanouie en huit jours? Car je t'ai vu la semaine dernière; il n'était question de rien.

— Il a suffi de quelques minutes pour la détruire. Ma famille a de grands biens à la Guadeloupe, tu le sais. Le dernier tremblement de terre a fait d'affreux ravages; une lettre m'apprend ces tristes détails. Mon père est tombé malade, et demande à me voir. J'ai vendu tout ce que je possédais ici. Je m'embarque demain à Bordeaux, et Dieu sait quand je reviendrai.

— Voilà d'abord une exagération, dit Lucien. Tes propriétés peuvent avoir souffert, sans que tu sois ruiné pour cela. Ensuite, tu as une tante millionnaire, dont l'héritage ne peut pas te fuir. L'avenir est donc à toi.

— Soit; mais en mon absence, on va marier celle que j'aime.

— Ceci est une autre question, également

discutable. Car si la personne t'aime aussi, elle ne se laissera pas marier.

— On la contraindra.

— C'est possible, mais ce n'est pas sûr. Je l'avais bien prévu, vois-tu; tout cela n'est pas aussi grave que tu veux bien le dire. Permets-moi une question. La personne t'aime-t-elle?

— J'ai tout lieu de le croire.

— Eh bien! mon ami, tu as tort d'abandonner ainsi la partie.

— Comment veux-tu que je fasse? Puis-je être à la fois ici et là-bas?

— Non; mais encore une fois tu as des amis. On peut la voir, lui parler de toi, la faire patienter. Veux-tu que je m'y emploie?

— Ah! mon cher Lucien, quel service tu me rendrais!

— Eh! parbleu; rien de plus facile. Aie confiance, dis-moi où tu en es, et je trouverai bien le moyen de te tirer de peine.

— Je saurais être pauvre, mais renoncer à elle, c'est impossible.

— Et tu allais partir, laissant le champ libre

à d'autres, quand j'étais là ! Voyons, je t'écoute.

— Eh bien ! mon ami, voici de quoi il s'agit : L'an dernier, je rencontrai à la promenade, au théâtre, puis enfin dans le monde, mademoiselle Latour, la fille du général.

— Bon !

— Elle est extrêmement jolie. Je suis timide, tu le sais, et pendant longtemps je me contentai de l'admirer en silence.

— Cela ne m'étonne pas du tout. Tu attends toujours qu'on vienne te chercher.

— J'avais pourtant été présenté à sa mère, poursuivit Robert. Quelquefois je dansais avec cette jeune fille. Sa main touchait la mienne, ses cheveux effleuraient mon visage. Je rentrais enivré, fasciné, mais je n'avais pas la force de faire un aveu.

— Cela ne devait guère avancer tes affaires.

— Que veux-tu ? Nous étions d'accord sans avoir échangé un seul mot. Quand nos yeux se rencontraient, elle rougissait. Je craignais qu'une brusque déclaration ne vînt tout d'un

coup détruire cette secrète harmonie. Pourtant je sentais que cette situation devait avoir son terme. A peu près sûr des sentiments de mademoiselle Latour, je comptais la demander en mariage à sa mère, quand cette catastrophe est arrivée.

— Tu as raison de dire : « à peu près, » fit observer Lucien, car rien n'est moins certain qu'une preuve comme celle-là. Une jeune fille rougit volontiers sans aimer pour cela celui qui la regarde.

— Sans doute. Mais hier, à l'idée de ce départ, voyant s'évanouir mes espérances, j'ai tout osé.

— Allons donc ! nous y voici.

— Je l'ai abordée, en tremblant, d'abord ; puis la situation m'a emporté, et je lui ai dit :

Mademoiselle, je vous aime Demain, je pars pour un long voyage. Quand je reviendrai, vous ne serez plus libre. Il me faudra mourir...

Une rougeur délicieuse couvrit à l'intant son front. Elle jeta autour d'elle un regard éperdu...

— Le fait est que tu as été vif. C'était beaucoup pour une première fois.

— Un seul mot d'espoir me rendrait à la vie, ajoutai-je. Si j'étais sûr que vous voulussiez bien m'attendre, je lutterais, je briserais tous les obstacles. Un mot, mademoiselle, un seul mot!

— Eh bien! qu'a-t-elle répondu?

— Rien. Comme une biche surprise, elle hésita, et sembla vouloir fuir. Son trouble me fit à la fois plaisir et peine. Comprenant alors qu'elle ne parlerait pas, je trouvai un expédient pour lui arracher un aveu.

Mademoiselle Latour, lui dis-je, je suis Robert de Fermont. J'ignore votre nom de baptême. Il doit être doux comme votre visage. Dites-le moi, prononcez-le, et ce seul mot me donnera le droit d'espérer.

— Tu t'en es tiré mieux que je l'aurais cru! s'écria Lucien en riant. Et ce nom?

— Elle allait me le dire, reprit vivement Robert; sa bouche s'ouvrait pour parler; mon âme tout entière était suspendue à ses lèvres,

quand tout d'un coup sa mère vint près d'elle. Le bal finissait.

— Ah! c'est dommage.

— Je m'élançai sur leurs pas. Un moment je désespérai de les atteindre, tant la foule était grande. Pourtant, je les rejoignis. Je me penchai vers la jeune fille, dont un capuchon de satin blanc cachait à demi la tête. Je renouvelai bien bas ma prière. Alors, cher ami, je l'entendis murmurer un mot; mais je ne distinguai rien, car sa voix, tremblante, émue, n'eut pas la force de sortir du capuchon.

— Cela ne fait rien. Je n'ai plus le moindre doute; elle t'aime.

— Toute la nuit, j'ai réfléchi à mon aventure. Ce matin, quoique sûr de son amour, je me suis trouvé plus malheureux que la veille. Tandis qu'elle reste ici, je pars. Comment saura-t-elle que j'existe, que je l'aime toujours? Qui donc lui rappellera la foi jurée? Comprends-tu mon supplice! Laisser à la merci d'un envahisseur cette place que je défendrais au prix de

mon sang; ce cœur qu'un rival peut prendre; ces mignonnes oreilles par où peut si bien glisser un mot d'amour. Quand j'y pense, Lucien, je deviens ce lion rugissant dont tu parlais il n'y a qu'un instant.

— A la bonne heure ! s'écria Lucien. Voilà de l'énergie. C'est ainsi que doit parler un fils de bonne race. Eh bien! cet ami qui veillera sur elle, qui écartera de son chemin les adorateurs gênants, ce sera moi. Je n'ai rien à faire, voilà une aventure qui me plaît. Ma bourse est à toi, tu le sais, mais ce qu'il te faut avant tout, c'est un solide appui dans cette circonstance exceptionnelle. Je suis là, mon ami, compte sur moi.

— Lucien, dit solennellement Robert, ma vie, mon bonheur, sont entre tes mains.

— Tu ne pouvais mieux placer ta confiance, je t'en réponds. Aucun écueil ne me brisera, va!

— Il en est un, pourtant, dit Robert avec un sourire.

— Lequel donc?

— L'amour du confident, pour celle qu'on lui donne à garder.

— Celui-là est trop connu, on peut l'éviter. Sois tranquille. D'ailleurs, je ne m'enflamme pas comme toi au premier regard.

— C'est qu'elle est bien belle ! fit observer Robert.

— Le fût-elle dix fois plus encore, ne crains rien. Va donc à la Guadeloupe. Laisse-moi mes coudées franches. Je réponds du succès.

— Allons, je t'abandonne mes intérêts les plus chers. C'est à toi que je devrai ma femme. Puisse ton génie fertile en inventions mener à bonne fin cette entreprise. Lucien, ma reconnaissance sera éternelle.

Les deux amis quittèrent la terrasse et échangèrent encore des protestations d'amitié. Ils allaient se séparer, quand Lucien, qui, tout d'un coup était devenu pensif, dit en se grattant l'oreille :

— Attends-donc ! Je croyais que madame Latour avait deux filles.

— En effet, dit Robert.

— Mais alors, étourdi, à quoi reconnaîtrai-je celle que tu aimes ?

— Rien de plus facile, mon ami. Quoiqu'elles soient blondes toutes les deux, et à peu près de la même taille, il est impossible de les prendre l'une pour l'autre. Celle dont je te parle, est un lis parmi les fleurs; un cygne...

— Au milieu des canards. Bon, bon! Cela suffit. Avec un pareil portrait, je la reconnaîtrai bien vite. Allons, adieu, bon voyage, écris-moi. Tu auras bientôt de mes nouvelles.

— Tous les dix jours, dit Robert, il part un bateau. Le service est bien établi. Trois fois par mois nous pouvons correspondre.

Les deux amis, après s'être cordialement embrassés, se séparèrent.

II

Tandis que Robert s'éloignait, Lucien remonta sur la terrasse. Il s'y promena longtemps, cherchant à mettre de l'ordre dans ses idées.

Jusque-là inoccupé, Lucien de Bligny avait vécu sans but, comme bien d'autres, sa grande fortune le dispensant de songer à l'avenir. Un horizon nouveau se levait devant lui. Faire le bonheur de Robert, c'était une noble tâche. Disputer une jeune fille à ses prétendants, déployer la ruse et la force, c'était séduisant pour son esprit aventureux. Pénétrer dans la place,

s'y créer des intelligences, partager un secret avec une charmante héroïne, tenir dans sa main les fils d'une intrigue amoureuse, bien différente des combinaisons ordinaires de la vie, c'était pour lui une bonne fortune, une carrière ouverte à son goût pour le merveilleux.

Après avoir médité sur les moyens d'entrer en campagne; après avoir passé en revue et discuté en lui-même toutes les chances de réussite, il s'accouda sur la balustrade, et regarda les promeneurs, qui, attirés par un soleil d'automne, commençaient à se montrer sur la place.

Bientôt, au milieu des oisifs, il distingua une figure de connaissance.

— Oh ! hasard ! s'écria-t-il, te voilà déjà de la partie. J'ai besoin d'entrer dans la forteresse, et j'aperçois celui qui en tient les clés.

Lucien descendit précipitamment, et rejoignit un personnage de cinquante ans environ, chez qui tout semblait indiquer la profession militaire : la tournure raide et guindée, les

moustaches grises et le regard invariablement fixé à quinze pas.

Ce personnage, aux allures de sacripant, n'était pourtant qu'un ancien avoué. Voici en deux mots son histoire.

M. Torcy, camarade de collége du général Latour, fut nommé, à la mort de ce dernier, tuteur des deux orphelines. Ces fonctions le mirent en contact avec les parents du défunt, tous gens bien placés. L'homme d'affaires devint l'ami, le conseiller de madame Latour, femme charmante, assez belle encore à trente-six ans pour faire tourner la tête à un vieux garçon, qui, jusque-là n'avait pas aimé.

A partir de ce moment, M. Torcy devint tout autre. Il conçut l'ambition inouïe d'épouser la veuve du général, mais il cacha ses batteries pour les démasquer en temps opportun. Il n'y fallait songer qu'après le mariage des deux orphelines. En attendant, il afficha un goût particulier pour l'art militaire, et prit les allures d'un guerrier, afin de ressembler le plus possible à son défunt ami. Riche de cinquante

mille livres de rentes, il laissa au clou de l'étude l'habit noir et la cravate blanche pour prendre la redingote à un seul rang de boutons, fermant jusqu'au col, le pantalon à la hussarde, la cravache et les éperons. Il quitta Cujas pour Vauban, et les luttes pacifiques du palais pour le *fracas des armes*. La croix, qu'il avait obtenue, comme garde national, ajoutait à l'illusion. Quand le matin il allait voir la manœuvre aux Champs-Élysées ou à la barrière du Trône, plus d'un oisif le prenait pour un officier supérieur. S'il était à cheval, on disait : Voilà un général qui passe.

M. Torcy regardait les petits enfants d'un air féroce, mais il baissait les yeux devant une grande personne. Si on l'eût dépouillé de sa perruque grisonnante, sous laquelle était un front chauve et naïf; si on eût rasé ses formidables moustaches; si on l'eût délivré du col d'uniforme qui l'étranglait, on eût trouvé sous cet attirail de croquemitaine une tête de bonhomme.

Partagé entre ses deux occupations favorites,

il passait sa vie à imiter son modèle, et à chercher des maris pour les deux pupilles, afin d'épouser plus tôt leur mère. Car il se flattait que la veuve reconnaîtrait un jour, et sa constance d'amoureux et sa conscience de tuteur.

Le général avait laissé plus de gloire que de fortune. Ce n'était pas chose facile de marier sans dot deux jeunes personnes, si parfaites qu'elles fussent d'ailleurs. Le tuteur, pour arriver à ses fins, eût volontiers donné deux cent mille francs à chacune des deux sœurs ; mais de quel droit ? Madame Latour était trop fière pour accepter un pareil sacrifice.

Lucien connaissait les prétentions militaires l'ex-avoué. C'est par là qu'il résolut de l'attaquer. Son plan était donc tout fait quand il l'aborda.

— Tiens, dit M. Torcy en secouant la main du jeune homme, vous ici ? par quel hasard?

— Je viens voir l'exercice au carré Marigny, répondit négligemment Lucien.

— Ah ! vraiment ? Je ne vous savais pas amateur.

— Un bien pauvre amateur en comparaison

de vous, dit modestement Lucien ; mais j'étudie.

— C'est bien, cela, jeune homme. Et pourquoi diable ne vous êtes-vous pas fait soldat ? Vous aviez la taille.

— Que voulez-vous ! J'ai mieux aimé dépenser mon revenu. Je n'avais pas le feu sacré, alors.

— Ah ! voilà ; moi, à seize ans, j'ai voulu prendre le fusil ; malheureusement on m'en a empêché !

— C'est dommage, dit Lucien, vous eussiez fait un chemin rapide.

— Comme mon ami Latour ! Général à quarante ans ! Nous étions de même trempe. Mais les parents croient bien faire en retenant les jeunes gens. C'était au champ de bataille, et non à l'étude qu'il fallait m'envoyer !

Ici, l'ex-avoué fit siffler sa cravache.

— Pauvre général, reprit Lucien avec intérêt. Il est mort bien jeune !

— A quarante-cinq ans !

— Il a laissé deux filles, dit-on.

— Oui, et charmantes, ma foi. C'est dommage qu'elles soient sans fortune.

— Eh! qu'importe l'argent ! répondit Lucien avec feu, si elles sont sages et belles.

— Tiens, pensa le tuteur en dressant l'oreille. En voici un qui ferait bien mon affaire. Il est juste assez original et assez riche pour se permettre un mariage d'inclination. Ne le perdons pas de vue.

Tout en causant, ils arrivèrent sur le terrain. Grâce à ses moustaches et à son large ruban rouge, l'ex-avoué fut bientôt au premier rang, et d'une voix assez haute pour que tout le monde autour de lui l'entendît, il expliqua les manœuvres à son compagnon qui feignit d'y prendre un grand intérêt.

Il ne manqua pas d'assaisonner son explication de gestes énergiques, et de quelques « Corbleu ! » qui donnèrent aux spectateurs une haute idée de ses connaissances.

III

Lucien, dans l'intérêt de son ami, avait hâte d'être présenté à madame Latour. Le tuteur, pour son propre compte, était impatient de le faire admettre dans la maison. Or, comme la veuve du général recevait tous les mercredis, le jeune homme ne tarda pas à grossir le nombre des invités.

Il se trouva donc un soir en présence de deux jeunes filles ravissantes.

Suzanne, la plus jeune, était petite, élégante et fine; d'une beauté gracieuse et touchante. On eût dit une vignette anglaise. Sur son vi-

sage transparent la moindre émotion amenait une teinte rose, et ses grands yeux bleus montraient autant d'esprit que d'innocence. Le jeune homme fut charmé en s'inclinant devant elle.

Mais quand la sœur aînée lui rendit son salut, il fut ébloui. Majestueuse et fière, Camille lui sembla plus belle qu'un rêve. Le regard qu'il reçut d'elle le traversa comme une flèche. Il craignit que du premier coup cette enchanteresse n'eût été lui prendre son secret au fond du cœur.

— C'est elle! se dit-il. Pour la première fois un amoureux n'a rien exagéré. Voilà bien le lis parmi les fleurs. C'est mieux encore, une reine au milieu de sa cour!

Puis il se perdit dans les groupes, et observa les deux jeunes filles.

Suzanne dansait. Plus pâle, plus délicate que sa sœur, elle avait aussi plus de mystère en toute sa personne. Sa toilette accusait des goûts simples. C'était une adorable, mais humble violette à côté de Camille, dont le visage rayon-

nait, dont les dents se montraient à travers le moindre sourire.

Suzanne, au milieu de la foule, semblait aspirer à la solitude. Camille cherchait l'éclat du jour, levait fièrement la tête, et du haut de sa franche beauté, comme du sommet d'un trône, elle planait sur tous.

— On voit bien qu'elle est heureuse, pensa Lucien. Suzanne est timide, malgré sa beauté, parce qu'un mot d'amour n'a pas encore frappé son oreille. Camille, sûre d'être aimée, attend avec confiance, et prend tout ce qui l'entoure à témoin de son bonheur.

Tandis que Lucien observait, il était observé à son tour.

Sur son visage mobile, l'ex-avoué épiait d'un œil vigilant les moindres nuances.

— L'une lui plaît, l'intéresse, se disait le tuteur; mais il admire l'autre. S'il est sensible au charme, à la grâce, à la poésie, il épousera Suzanne. Si la franchise et la fierté le séduisent, il deviendra l'époux de Camille. Que

m'importe, après tout! Celle qu'il aura choisie, nous la lui donnerons.

De retour chez lui, Lucien se félicita du succès de la soirée. Tout marchait à merveille. Il pensa au bonheur de son ami, et à cette jeune fille dont l'image lui revenait sans cesse à l'esprit.

— Je comprends l'enthousiasme de Robert, se dit-il. A sa place, c'est bien aussi celle-là que j'eusse aimée. Camille est sans pareille. Il a bien fait d'arriver le premier, car assurément un regard de cette sirène eût décidé de toute ma vie. Et je ne suis pas homme à soupirer longtemps, moi! La belle héroïne! j'aurais voulu être là quand elle a dit son nom. Suzanne, à une pareille prière, eût baissé ses yeux de vierge et répondu : « Demandez à ma mère! » Camille, plus forte, a voulu se donner elle-même. Elle a bien fait!

Sous cette impression, il écrivit à son ami :

« Elle se nomme Camille. Je l'ai vue, je lui ai « parlé. Tu ne l'avais pas assez vantée. Elle est

« plus belle encore que je ne le croyais. Sois « tranquille, je veille ! »

Puis il ajouta en se parlant à lui-même :

— Le hasard l'a donnée à Robert, c'est bien. Il l'aura. Mais un autre que lui ne la possédera jamais. J'en fais le serment.

IV

C'était pour Lucien une existence toute nouvelle. Au lieu de chevaucher le jour, comme autrefois, au lieu de courir les théâtres le soir, il vivait entre deux filles charmantes, dessinant avec Suzanne, chantant avec Camille, causant, coquetant avec toutes les deux.

Il prévoyait bien, par-ci par-là, un petit orage ; mais Lucien n'était pas homme à se tourmenter. Il jouissait du présent, et se laissait aller au charme d'une vie qu'il n'avait jamais connue.

Suzanne, pleine d'esprit, de finesse, voyait

tout, devinait tout, et ne se livrait jamais. Camille, au contraire, laissait voir naïvement ses impressions. Délicatement rieuse, innocemment familière, elle n'avait de majestueux que le visage, et suivait Lucien sur le terrain de la légèreté et du sarcasme. C'était entre eux une joûte de mots, un assaut de gaîté. Seulement, au bout de deux mois, elle changea subitement. Elle devint rêveuse, évita les regards. Soudain, au milieu du monde, elle restait grave comme une madone. Un nuage voilait son front.

Lucien crut comprendre ces fugitives tristesses. Pour qui ces regards que Camille adressait à l'horizon ? Pour l'absent. Robert aussi, sans doute, cherchait à travers l'Océan l'âme de Camille.

Lucien, dans ces moments, se souvenait de son rôle. Il s'approchait d'elle, et lui prouvait, par un signe, par un sourire, qu'il prenait part à sa peine. Il fut plus d'une fois sur le point de prononcer le nom de son ami, bien bas, le doigt sur les lèvres, mais, en se retournant, il trouvait toujours le regard de Suzanne attaché

sur lui. Et puis, d'ailleurs, Camille eût-elle été bien aise de voir son secret à la merci d'un étranger ? E t-elle été satisfaite de l'intervention de Lucien ? qu'avait-elle besoin d'être défendue contre les autres ou contre elle-même, cette jeune fille qui avait engagé volontairement sa parole? Robert manquait-il donc de confiance ?

Ces considérations l'arrêtèrent. Camille était bonne pour lui : il fallait la ménager. Un homme présomptueux eût même, jusqu'à un certain point, tiré vanité des attentions, des prévenances de la jeune fille. Mais, lui, qui connaissait le fond des choses, ne se faisait aucune illusion à cet égard.

Grâce à l'indifférence qu'elle me suppose, pensait-il, elle peut se garder à Robert, et ce qui lui plaît en moi, c'est que ma présence éloigne les autres prétendants.

Mais l'ex-avoué s'accommodait mal de ces lenteurs. Il avait hâte d'arriver au dénouement, et voyant que son protégé ne se déclarait pas, il résolut de l'éprouver. Un jour donc qu'il le

trouva seul, il lui demanda son avis sur les deux pupilles.

— Elles sont ravissantes, répondit Lucien. Je n'ai jamais rencontré deux plus aimables créatures.

— Alors, elles vous plaisent ?

— Beaucoup.

— Et... laquelle préférez-vous ?

— Ma foi, je ne saurais le dire.

— En vérité ? J'aurais cru pourtant que Camille avait fait votre conquête. Il m'avait semblé que vous vous occupiez d'elle, un peu plus que de Suzanne.

— C'est une erreur, dit Lucien. Suzanne est fort jolie. S'il me fallait choisir, je serais bien embarrassé.

— Ah ! vraiment ? dit le tuteur piqué. Eh bien ! je vais vous donner un conseil.

— Lequel ?

— C'est de vous dépêcher ; car il y a une demande sous jeu. On va vous faire concurrence.

— Ceci change la question, répliqua Lucien avec une certaine inquiétude. S'il y a une de-

mande, je serais bien aise de savoir pour laquelle des deux. Jusqu'ici j'ai hésité, croyant avoir du temps.

— Je ne puis vous répondre à ce sujet. Ces choses-là doivent rester secrètes. Il ne m'appartient pas de les dire, seulement je suis votre ami, je vous préviens.

— Voyez donc, insista Lucien, quel désagrément si j'allais aimer celle qui est promise.

— Dame, mon cher, l'amour a ses chances, comme la guerre. Ici, comme sur le champ de bataille, celui qui a su prendre de bonnes dispositions...

— Eh bien ! je les prendrai. Parlez...

— Soit. Mais au moins vous serez discret?

— Soyez tranquille, dit Lucien.

— Eh bien ! continua l'ex-avoué en regardant le jeune homme du coin de l'œil... il s'agit de Camille!

Lucien reçut le coup en pleine poitrine et se troubla.

— Allons donc! pensa M. Torcy. J'en étais sûr. Puisque tu l'aimes, tu l'épouseras!

Vous comprenez, ajouta-t-il pour l'achever, que Camille est l'aînée. Elle doit être mariée avant la cadette. La mère le veut ainsi.

— Ce n'est pas toujours une raison, hasarda Lucien.

— C'en est une. Outre cela (nous autres hommes, nous sommes juges de ces questions-là), Camille sera demandée la première, parce que son genre de beauté est plus séduisant.

— Vous trouvez? demanda Lucien qui n'était pas fâché d'être confirmé dans son opinion.

— Camille est le portrait vivant de sa mère, répondit le tuteur.

Après cet argument sans réplique, il laissa le jeune homme à ses réflexions.

Pourquoi m'alarmerais-je? pensa Lucien. Camille et moi nous avons le même intérêt. Elle saura bien refuser ce concurrent. Si on veut employer la force, c'est alors que je me montrerai.

Quinze jours après, le tuteur présentait M. Hardy, jeune avocat de la plus belle espé-

rance, et demanda le lendemain pour cet astre futur la main de Camille. C'était aller vite en besogne; mais il était pressé, le digne homme.

Madame Latour s'était fait une loi de ne pas contrarier ses filles; elle demanda donc à Camille si le jeune homme lui convenait.

Suzanne était présente, et Lucien aussi. L'ex-avoué, qui voulait le pousser dans ses derniers retranchements, avait voulu le rendre témoin de cette scène. Lucien était d'ailleurs devenu un des familiers de la maison.

Ce fut pour le jeune homme un moment critique. Tout son échafaudage reposait sur des probabilités, après tout. Si Camille allait dire : Oui! quelle position ridicule pour lui!

Camille baissait les yeux et ne répondait pas.

Alors le tuteur énuméra les qualités du prétendant, sa fortune, ses chances d'avenir.

—Mais, hasarda Suzanne, ma sœur le connaît bien peu!

Lucien la remercia du regard.

— A quoi bon! dit le tuteur en haussant les

épaules... Un homme comme il faut se fait bien vite connaître. On n'aime jamais son mari en l'épousant. L'affection vient plus tard.

Lucien darda sur le tuteur deux ardentes prunelles. Sa position d'étranger lui interdisait la parole; mais il souffrait et semblait prêt à interrompre l'ex-avoué. Néanmoins il réussit à se contenir.

Camille en ce moment leva les yeux sur lui. En voyant ce visage bouleversé, elle pâlit elle-même, et un sentiment de généreuse pitié brilla sur ses traits.

Elle arrêta d'un geste l'éloquence de M. Torcy, et dit simplement :

— Ma mère, je n'épouserai pas ce jeune homme. Il ne me plaît pas.

Malgré la prudence que lui dictait sa fausse position, Lucien ne fut pas maître de lui. Il parut si heureux, il laissa si bien voir sa joie, que Camille en devint toute confuse.

M. Torcy avait compté sur un tout autre résultat. Il fut désappointé.

Quant à Suzanne, elle ne fut point surprise. La réponse de Camille lui donnait la clé d'un mystère qu'elle avait déjà en partie pénétré. A présent, elle était certaine de posséder le secret de sa sœur.

V

Lucien avait pu conserver quelques doutes, ils étaient dissipés par une épreuve aussi décisive. Camille aimait Robert, sa conduite le prouvait. Ce fut pour le jeune homme le moment de descendre en son propre cœur. Depuis sa première apparition chez madame Latour, il s'était plus d'une fois interrogé, comme le médecin questionne le malade; il se demandait pourquoi Camille l'attirait invinciblement. C'était sans doute parce qu'un intérêt des plus graves, celui de Robert, s'attachait à toutes les actions, à toutes les pensées de la jeune fille?

Non, cette réponse ne le satisfaisait pas. Lucien était trop brave pour se mentir à lui-même. Lucien sentait que depuis le premier jour il aimait Camille, et ce dénouement qu'il avait raillé, que Robert avait entrevu avec la sagacité des gens qui partent, le couvrit de ridicule à ses propres yeux. Lui, l'homme fort, le sceptique, le renverseur d'obstacles, une jeune fille l'avait subjugué, vaincu, sans le vouloir même, puisqu'elle en aimait un autre!

C'était humiliant!

Il fallait triompher de cette passion non-seulement parce qu'elle était absurde, mais encore parce qu'elle était coupable.

Lucien était l'homme des remèdes héroïques. Pendant quinze jours il reprit sa vie d'autrefois, et renoua ses relations de plaisir. Camille était en état de se défendre. Il n'y avait aucun péril pour Robert. Lucien se demanda même pourquoi il ne s'abstiendrait pas tout à fait de la revoir.

Mais au milieu de ces belles résolutions, il reçut une lettre de son ami :

« Cher Lucien,

« En ce pays si beau tout m'est odieux. J'ac-
« cuse le ciel. Oserai-je le dire ? j'accuse mon
« père lui-même, ce vieillard qui souffre. Je
« songe que s'il n'était pas malade, j'abandon-
« nerais au hasard la fortune qui me reste, et
« j'irais, à travers tous les obstacles, me jeter
« aux pieds de Camille. Toi qui l'as vue, toi qui
« la connais, tu comprends, n'est-ce pas, que
« le plus saint des devoirs peut seul me rete-
nir ici.

« Et je croyais l'aimer, là-bas ! Qu'était donc
« ce pâle amour en comparaison du feu qui me
« dévore ici ? J'ai mis en toi mon espoir, Lu-
« cien ; tes dernières paroles, je ne les ai pas ou-
« bliées. Garde-moi Camille. Ma vie tout en-
« tière te paiera ce service. »

Allons, se dit Lucien, il le prend au tragique. Ces gens timides deviennent terribles quand ils sont loin. Il a raison de me rappeler ma pro-

messe. Je souffrirai, mais j'irai jusqu'au bout.

En effet, Lucien retourna chez madame Latour. C'était un jour de réception.

Aussitôt que Suzanne le vit, elle vint à sa rencontre.

— Ah ! lui dit-elle, d'un ton de reproche, vous nous abandonnez, monsieur Lucien. Vous ne songez guère à nous.

— Pouvez-vous le croire ! s'écria Lucien, ému à l'idée seule de revoir Camille.

— Quinze jours ! reprit Suzanne. Il vous est donc arrivé des choses graves ?

— Oui, mademoiselle, dit Lucien embarrassé, des affaires très-importantes.

Suzanne regarda autour d'elle avec précaution.

— Il y a du nouveau ! lui dit-elle tout d'un coup.

— Bah ! répondit Lucien.

— On veut la marier, reprit Suzanne d'un air mystérieux.

— Encore! dit Lucien effrayé! Mais elle a refusé l'avocat.

— Il s'agit d'un autre. Et c'est un militaire, cette fois. Jugez si M. Torcy va le protéger.

— C'est impossible! ce mariage ne se fera pas, dit Lucien avec feu.

— Elle souffre! reprit Suzanne..... On la tourmente.

Elle ne pourra pas toujours dire non. Il faudra qu'elle s'explique...

— Qu'elle s'en garde bien! le moment n'est pas venu.

Croyez que si je me tais moi-même, Suzanne, c'est qu'il le faut. Ce secret me brûle... Voilà longtemps que je l'ai sur les lèvres.

— Vrai? dit Suzanne avec une explosion de joie.

— Oui, mais les obstacles ne sont pas encore levés. Il faut de la prudence jusqu'au jour où je pourrai tout dire.

— Eh bien! jusque-là, du moins, vous veillerez sur elle, n'est-ce pas? Je ne sais quelle pensée fait agir M. Torcy; mais il est impitoyable. Pauvre sœur!...

— Oui, chère Suzanne, je saurai la défendre. Je la disputerai à tous comme le bien le plus précieux. C'est ma mission. Je suis ici pour cela. Dites-le lui.

— Oh! je lui porterai vos bonnes paroles. Elle sera plus forte, sachant qu'elle peut compter sur vous.

La conversation en resta là. Suzanne s'éloigna, ne voulant pas paraître s'entretenir seule avec Lucien.

— La lettre de Robert est venue à propos, pensa le jeune homme. Si j'avais tardé huit jours de plus, le mal eût peut-être été sans remède. C'est égal, j'ai une position bizarre. Me voilà complètement amoureux de Camille, et je suis forcé de la remettre à un autre. A quoi tiennent les événements! Robert y renonçait, il partait. Il l'oubliait, c'est probable. J'arrive

comme un étourdi, je tranche, je pérore, je le fais changer d'avis, pour arriver à ce beau résultat.

Il en était là de ses réflexions quand il vit paraître le tuteur accompagné d'un cavalier de bonne mine.

VI

M. Torcy, qui voyait toujours reculer ses espérances, avait été recruter le colonel Destouches, comptant le faire accepter comme époux de Camille. Son calcul, d'ailleurs, ne manquait pas de justesse, on va le voir.

— Je n'ai pas de temps à perdre, se disait l'ancien avoué. Que puis-je risquer, après tout? Ou M. Destouches épousera Camille, ou Lucien la lui disputera et l'épousera lui-même. Il faudra bien qu'on en finisse.

Lucien devint sombre en apercevant son ri-

val. Nous disons « son rival », parce que l'affaire lui était devenue personnelle. Bien qu'il fût le mandataire d'un autre, il n'en était pas moins épris de Camille, et décidé à repousser, pour son propre compte, tous les colonels présents et à venir.

Ce fut bien pis encore quand l'officier, conduit par M. Torcy qui y mettait une intention cruelle, combla Camille de révérences et de compliments, et l'invita à danser.

La pauvre enfant, que Suzanne n'avait sans doute pu prévenir encore, était triste et inquiète.

Elle ne perdait pas Lucien de vue.

Soit qu'en valsant elle le cherchât du regard dans l'angle où il s'était retiré, soit qu'en lui tournant le dos elle le considérât dans une glace, elle était bien plus occupée de lui que de son danseur.

Le jeune homme était à la torture. La voyant seule un instant, il s'approcha d'elle et lui dit :

— Courage! je suis là. Suzanne vous dira tout. Je veille.

Camille n'osa répondre. Son cœur battait.

— Cet homme ne vous épousera pas! poursuivit Lucien.

— Hélas! qui l'en empêchera? répliqua la jeune fille émue.

— Moi! fit Lucien avec énergie.

Un éclair de triomphe éclaira le visage de Camille. A ce moment survint le tuteur, qui, voyant les choses marcher à son gré, ne se souciait pas de les voir s'embrouiller de nouveau.

Il offrit son bras à Camille, et lui dit d'un ton câlin:

— Eh bien! mon enfant, comment trouvez-vous le colonel?

— Pas mal, répondit Camille.

— Ne serait-ce pas là un charmant mari? Il possède quarante mille livres de rentes et un beau régiment. La fortune et la gloire, je ne connais rien de meilleur en ce monde.

— Vous croyez? dit Camille.

Je connais une chose meilleure encore, murmura-t-elle tout bas, c'est de se savoir aimée!

Au moment où la jeune fille s'éloignait avec le tuteur, Lucien vint se placer sur le chemin du colonel, et lui décocha un de ces regards qui demandent une querelle. Bien souvent l'officier s'était trouvé en pareil cas, et savait ce que cela voulait dire. Mais cette fois il ne s'agissait ni de maîtresse, ni d'aventures; il passa, continua d'admirer Camille, qui le préoccupait bien autrement. Lucien vint de nouveau lui barrer le passage. Voyant alors qu'il avait affaire à un ennemi, le colonel fronça le sourcil et sortit, en invitant le jeune homme à le suivre.

Quand ils furent dehors :

— Il paraît, monsieur, dit-il en toisant son adversaire, que vous avez à me parler?

— Ce sera court, monsieur, répondit Lucien. Vous voulez épouser mademoiselle Latour. C'est impossible.

— Pourquoi, je vous prie?

— Parce qu'elle ne vous aime pas.

— Je ne sais de quoi vous vous mêlez. Je suis bien bon de m'être dérangé pour un fou.

Et le colonel fit un mouvement pour rentrer.

— Si cette raison ne vous suffit pas, dit Lucien en l'arrêtant par le bras, en voici une autre : je vous le défends !

— Celle-là est tout simplement comique, répondit le colonel qui vit que l'affaire devenait sérieuse. Elle peut me faire rire, mais non pas m'arrêter.

— J'en ai une troisième qui ne vous ferait pas rire, continua Lucien. J'espère que vous me dispenserez de vous la donner.

— Allons, monsieur, dit le colonel, nous nous battrons, puisque vous y tenez.

— Croyez-moi, reprit Lucien après un instant de réflexion, renoncez à mademoiselle Latour. Car en supposant que je sois tué par vous, j'en

connais un autre qui viendra se mettre encore en travers de votre bonheur.

— Ah çà! nous sommes donc trois? dit le colonel. N'importe! je tenterai l'aventure.

— Vous aurez tort, fit observer Lucien. Mademoiselle Latour pourra oublier ma mort; mais celle de la troisième personne, elle ne vous la pardonnerait jamais. A quoi bon vous donner tant de mal si vous ne devez pas être son mari?

— Allons, monsieur, dit l'officier, demain matin, à huit heures, je serai à vos ordres.

Les deux adversaires, après avoir fixé le lieu du rendez-vous, se séparèrent.

Le lendemain, à onze heures, Lucien rentrait chez lui avec ses deux témoins. L'épée du colonel lui avait labouré les côtes.

L'officier fit de sérieuses réflexions au sujet de cette aventure.

— Si mademoiselle Latour était ma maîtresse, se dit-il, je retournerais chez elle dès ce soir afin de braver ce jeune homme. Mais la femme

que j'épouse doit être à moi seul ; je ne me soucie pas de la disputer à ces messieurs. Il y a là quelque mystère. J'aime mieux m'abstenir. L'honneur est sauf, c'est l'essentiel.

VII

Le cabinet de M. Torcy, rue de la Pépinière, était un véritable arsenal.

Epées, fleurets, armes anciennes et modernes, tromblons, fusils, pistolets, mousquetons, casques, rondaches, salades, rien n'y manquait.

La bibliothèque contenait les ouvrages les plus spéciaux, les traités les plus complets sur l'art d'exterminer le genre humain, de détruire les villes de fond en comble, de couler les flottes, d'incendier les royaumes.

C'est là que chaque matin l'ex-avoué s'enfermait pour consulter cartes, plans en reliefs,

fortifications. C'est là aussi que par son domestique Mathieu, ancien soldat au service du général, se faisait raconter les moindres détails de la vie de son ami.

De ces entretiens purement militaires, les termes de la vie civile étaient rigoureusement bannis. Mathieu n'était pas un domestique, mais un *brosseur*. Il n'attendait pas son maître; il était *de planton*. Les mots « commencement et fin » étaient remplacés par *la droite* et *la gauche*. Toute peccadille de Mathieu était un *manquement au service*. Toute punition, *les arrêts*.

C'est ainsi que le tuteur, s'initiant aux choses de la guerre, comptait gagner le cœur de la veuve.

Or, dans ce cabinet, trois jours après le duel, M. Torcy étudiait un château-fort en carton, avec meurtrières, barbacanes, machicoulis, etc., quand Mathieu, faisant le salut militaire, lui présenta une lettre.

L'ex-avoué ouvrit la missive, et lut ce qui suit :

« Monsieur,

« Vous vous êtes mal conduit à mon égard. Quand je me suis présenté sous vos auspices pour épouser mademoiselle Latour, j'ai trouvé la place occupée et j'ai dû me battre avec M. de Bligny, un étourdi qui a des prétentions sur votre pupille, et qui n'est pas le seul, à ce qu'il paraît.

« Vous deviez savoir tout cela et vous n'avez pas craint de me donner un rôle ridicule. Tout est rompu entre nous.

« Colonel DESTOUCHES. »

— Diable ! se dit le tuteur effrayé, un duel ! Je ne pensais pas qu'il irait jusque-là ! C'est grave. Mais après tout, il n'y a pas mort d'homme. Allons, pensa-t-il, après avoir réfléchi, ma ruse a réussi. J'étais bien sûr que s'il aimait Camille, il ne se laisserait pas supplanter. Puisque le mal est fait, tirons-en le meilleur parti. Le voilà compromis, je le tiens. Allons d'abord bâcler ce mariage, puis après je ferai ma paix avec le colonel.

Et si le colonel n'est pas content, ajouta-t-il en se posant de trois quarts devant la glace, et en cherchant à se faire peur à lui-même, nous verrons!

Mathieu, ma cravache et mon chapeau!

Et le bonhomme enchanté se dirigea vers la rue de Lille, où demeurait Lucien.

Chemin faisant, il réfléchit qu'il ne pourrait guère se dispenser d'offrir un présent à Camille. Je glisserai quelques diamants dans la corbeille, se dit-il. Il marchanda une parure rue de la Paix.

Camille mariée, le tour de Suzanne viendrait bientôt.

Dans un an, l'ex-avoué serait bien près du but.

VIII

Lucien parcourait à pas lents les allées de son petit jardin, quand il vit venir à lui M. Torcy. Son premier mouvement fut de se retirer derrière un massif. Mais comprenant qu'à la fin de janvier les buissons ne cachent plus personne, il prit son parti et s'avança vers le visiteur.

— Bonjour, cher ami, s'écria de loin M. Torcy. Eh ! mais, dit-il en se rapprochant, vous paraissez indisposé.

— En effet, dit Lucien, depuis quelques jours, e ne suis pas à mon aise.

— Vraiment ? dit l'ex-avoué feignant de le

plaindre. Et il chercha sous la pelisse du promeneur une main qu'il secoua cordialement.

— Aïe ! fit Lucien en poussant un cri de douleur.

— Eh ! bien, qu'avez-vous donc ?

Il est blessé ! se dit-il.

— Rien. Un éblouissement, qui m'a pris tout d'un coup.

— Rentrez, croyez-moi, ne faites pas d'imprudences.

L'ex-avoué reconduisit le jeune homme et l'installa dans la chambre, au coin d'un bon feu.

— D'où vous vient cette indisposition ? demanda-t-il avec un air d'innocence.

— J'ai eu froid l'autre jour, répondit Lucien...

— Vous avez bien tort de rester dans le jardin.

— Le médecin m'avait ordonné une petite promenade.

— Au mois de janvier ! c'est un singulier remède.

Lucien comprit qu'il avait dit une sottise.

En ce moment, un nouveau personnage entra.

C'était le docteur, un autre ami de l'avoué.

— Eh bien! dit-il en apercevant Lucien, vous voici dans la cheminée, quand je vous conseille le grand air ? Tiens, M. Torcy ! Bonjour, je ne vous avais pas vu.

— Docteur, répondit l'ex-avoué avec malice, on s'instruit tous les jours. J'ignorais qu'on traitât la fluxion de poitrine par le froid. Et vous niez l'homœopathie?

— Une fluxion de poitrine? que voulez-vous dire ?

Lucien fit au docteur des signes que celui-ci ne vit pas.

— Il s'agit de tout autre chose, poursuivit le médecin.

Lucien se leva et tira le docteur par la manche.

— Prenez garde, s'écria celui-ci, vous allez déranger l'appareil.

Lucien désespéré se plaça entre les deux interlocuteurs. Mais comme ceux-ci étaient bien

plus grands que le malade, ils continuèrent leur conversation par-dessus la tête de ce dernier.

— Oui, mon cher, poursuivit le docteur impitoyable. C'est un coup d'épée, qui heureusement, n'a fait qu'effleurer les côtes. La blessure n'est pas dangereuse, mais elle exige quelques ménagements.

Le tuteur riait silencieusement dans ses moustaches.

— Au diable le bavard ! murmura Lucien confus.

Le jeune homme fut obligé de subir un pansement en présence de M. Torcy qui reconnut qu'en effet la blessure était sans gravité.

— Voyez-vous, lui recommanda l'Esculape en partant, pas de mouvements brusques, assez d'air et peu de visites. J'en excepte celles des amis intimes, ajouta-t-il à l'intention de l'ex-avoué.

Lucien, de fort mauvaise humeur, se remit sur son fauteuil, fit le gros dos et rapprocha ses mains du feu. Il s'attendait à une explica-

tion et s'était placé de façon à laisser la fenêtre derrière lui. Son visage, perdu dans un demi-jour, se dérobait à l'analyse, tandis que celui du tuteur était en pleine lumière.

M. Torcy parut s'amuser un peu de l'embarras du patient. Puis, il se baissa comme pour le mieux voir, et lui dit en riant :

— Eh ! bien, nous avons donc des secrets ? Nous sommes donc un pourfendeur de géants ?

Lucien ne sut s'il devait rire ou se fâcher.

— Vous avez tort de vous cacher de moi, mon ami, continua le tuteur avec emphase. Votre conduite est fort honorable, après tout. Disputer à un rival la femme qu'on aime, c'est plus qu'un droit, c'est un devoir. Le colonel n'est pas content, c'est possible, mais moi je trouve que vous avez bien fait.

— Allons, se dit Lucien rassuré, il prend bien la chose.

— Tenez, continua l'ex-avoué, d'un air de matamore, je me rappelle avoir eu dans ma jeunesse, une affaire de ce genre, à propos d'une jeune personne charmante, ma foi. C'était avec

un officier de cavalerie. On se battit au sabre.

Et le tuteur cravacha l'espace.

—J'aimais la demoiselle, on me la disputait. J'ai toujours eu la tête près du bonnet, moi.

— Et... fûtes-vous blessé? demanda Lucien.

— Je le tuai raide.

— D'un coup de sabre? fit Lucien incrédule.

— Parfaitement. Mais pour en revenir à vous, puisque vous aimez Camille, je comprends que vous soyez jaloux. Je regrette seulement que vous n'ayez pas parlé plus tôt. Ce duel n'aurait pas eu lieu. Que diable! on peut s'entendre.

Lucien ne répondit pas. Ce n'était pas le compte du tuteur, qui mettait le jeune homme sur la voie des confidences, afin d'arriver à la question de mariage.

— Elle est si jolie! reprit l'ex-avoué après un silence.

Lucien resta muet.

La situation devenait embarrassante. Le tuteur alla droit au but.

— Voyons, mon cher, dit-il en toussant légè-

ment, voulez-vous que nous causions affaires? Vous savez qu'elle n'a pas de dot.

— Qui cela? demanda le malade.

— Eh! parbleu, Camille. Vous semblez tomber des nues.

— Voici le moment critique, pensa Lucien.

— Je dis donc : elle n'a pas de dot, recommença le tuteur.

— Que m'importe! je vous prie...

— Oui; vous me l'avez déjà dit, vous ne tenez pas à l'argent. Quant au trousseau...

— Ne parlons pas de trousseau, répondit Lucien; c'est inutile.

— Pardon! sa mère tient à ce que le trousseau soit complet. On vous sait généreux, mais on a sa fierté. On y mettra vingt mille francs. Je ne parle pas de quelques diamants que vous me permettrez d'offrir, en ma qualité de tuteur... une bagatelle, dix mille francs, peut-être. Maintenant que nous sommes d'accord, je vais faire la demande. Qu'en pensez-vous? faut-il que j'attende votre rétablissement, ou dois-je dès

aujourd'hui?... il serait mieux de se hâter. Eh bien! va pour aujourd'hui.

— Mon cher ami, je ne sais ce que vous voulez dire, avec votre dot, votre trousseau, vos diamants, dit Lucien qui sentait l'impossibilité de prolonger plus longtemps l'erreur du bonhomme... S'il s'agit de moi, vous vous trompez grandement. Je ne me marie pas.

— Quoi! s'écria M. Torcy stupéfait. C'est une plaisanterie!

— Je vous écoute depuis un quart d'heure sans vous comprendre, continua Lucien. Vous ai-je jamais dit que je voulusse épouser Camille?

— Mais, monsieur... dit aigrement l'ex-avoué; expliquez-moi votre conduite, alors. On ne chasse pas ainsi d'une maison ceux qui s'y présentent, sans avoir des intentions. Vous aimez Camille, c'est clair comme le jour.

— C'est possible, répondit Lucien. Mais ce n'est pas une raison pour que je l'épouse immédiatement. Donnez-moi le temps de réfléchir.

Quel intérêt avez-vous donc à la marier si vite?

Le tuteur rougit jusqu'au blanc des yeux.

—Je n'ai d'autre intérêt que son honneur, dit-il. Voilà trois mois que cela dure. Voilà trois mois que vous la compromettez. Mon devoir est de vous demander compte de vos actions. Déjà je vous ai interrogé à ce sujet.

— Parfaitement. Je me le rappelle. Et que vous ai-je répondu?

—Ce que vous allez me répondre encore, sans doute : que vous étiez embarrassé! que vous ne saviez laquelle des deux choisir!

— C'était la vérité.

— C'était un mensonge. Et vous voudriez me payer de la même raison. Je ne suis plus votre dupe.

— Vous vous trompez, répliqua Lucien. Aujourd'hui je ne suis plus embarrassé! Et la preuve, c'est que vous pouvez marier Suzanne à votre gré! Je ne m'y oppose pas.

— C'est vraiment bien heureux! dit le tuteur avec ironie.

— Tandis que Camille... continua Lucien, c'est différent.

—Alors vous voulez l'épouser! s'écria M. Torcy.

— C'est là que nous cessons de nous entendre. Je ne dis ni oui ni non. Seulement jusqu'à ce que j'aie pris un parti à cet égard, je ne veux pas qu'elle soit à un autre. N'est-ce pas naturel?

— Votre conduite, onsieur, est celle d'un...

— Si vous ne comprenez pas ma conduite, répondit Lucien, ne la jugez pas. Je ne puis vous en dire davantage.

— Monsieur, dit l'ex-avoué en se redressant, cette blessure vous a donné la fièvre. Vous n'avez pas votre raison. J'aime mieux vous croire fou que malhonnête homme. Je regrette seulement aujourd'hui de vous avoir protégé, soutenu et favorisé dans vos fantaisies. Gardez vos secrets; je ne veux pas les connaître. Mais je vous réponds que Camille sera bientôt mariée.

L'ex-avoué s'élança dans la rue, tordant sa

moustache d'une main, et de l'autre, brandissant son inoffensive cravache.

— Le voilà furieux, se dit Lucien. La situation devient tendue. Il va peut-être m'interdire la maison. Mais Suzanne et Camille sont deux alliées sur lesquelles je puis compter. Je trouverai bien moyen de correspondre avec elles.

Quoi qu'il en soit, cette discussion m'a fatigué.

Le soir était venu. Lucien se remit au coin du feu et regarda le brasier, dont les charbons, tour à tour brillants et voilés, formaient les plus capricieuses images.

Il s'endormit en songeant que Camille était bien belle, et Robert bien heureux.

IX

La convalescence ne fut pas longue. Au bout de quelques jours, Lucien se proposa de retourner chez madame Latour, en dépit du tuteur.

Ce dernier était capable de se porter à quelque fâcheuse extrémité. Les deux sœurs étaient sur leurs gardes, sans doute, mais elles pouvaient manquer de résolution. On arracherait peut-être, par surprise ou par intimidation, un consentement à Camille. Lucien était trop avancé pour reculer. Et puis la meilleure raison de toutes, c'est qu'il avait besoin de la revoir. Elle lui était apparue si belle, à la dernière soi-

rée, quand ses yeux voilés de tristesse semblaient lui demander secours! Lucien était coupable, insensé; mais comme celui qui, avant de mourir, s'abandonne à un dernier caprice, Lucien voulait un dernier regard de Camille avant de la perdre pour toujours. Le matin, du reste, il était sûr de ne pas rencontrer le tuteur.

Au moment où il allait sortir, on lui remit une lettre de Robert.

— Allons, se dit-il après l'avoir lue, c'était un pressentiment, mon rôle est fini. Robert revient; à quoi bon la revoir? Je me trahirais peut-être. Et puisque dans quelques jours il me faudra l'oublier....

Pourtant, ajouta-t-il après avoir réfléchi, il faut qu'elle soit prévenue. Par une lettre, ce serait dangereux. Non, j'irai, je serai plus fort que cette sotte passion. Et Lucien se dirigea vers la rue de Rivoli, la tête troublée par cette aventure dont il n'avait pas prévu les conséquences. Robert allait être sous peu de

jours à Paris, comme on va le voir par sa lettre.

« Mon bon Lucien,

« Cette lettre me précédera de bien peu. Mon « père est sauvé, ma fortune rétablie. Ma tante « généreuse m'a fait un don royal.

« Quand je suis parti, j'aimais éperduement « une jeune fille. Elle m'avait dit son nom, mais « si bas que je n'avais pu l'entendre.

« C'est toi qui m'as appris qu'elle se nommait « Camille. Je désespérais, tu m'as rendu le cou- « rage. Tu as veillé sur elle, tu me l'as con- « servée.

« Merci, Lucien ; mon bonheur est ton ou- « vrage. Je m'en souviendrai toute ma vie.

« A bientôt.

« Robert. »

X

Lucien entra au salon. Personne n'était là pour le recevoir. On le savait de la maison ; les domestiques ne l'annonçaient jamais.

Après avoir attendu pendant quelques minutes, il s'aperçut que la porte de la salle d'études était entr'ouverte. Sans doute les deux jeunes filles étaient sorties, car on n'entendait ni musique, ni conversation.

Lucien s'approcha, pensant ne déranger personne, mais il s'arrêta soudain. Camille, immobile comme une statue, les mains posées sur le

clavier muet, la tête légèrement inclinée, regardait l'espace.

— A qui pense-t-elle? se demanda le jeune homme. A Robert, sans doute, à ce beau chevalier qu'elle aime. Elle se rappelle la soirée des adieux, et ces paroles d'amour qu'une femme n'oublie jamais! Qu'elle est belle, ainsi!

Elle fait un de ces songes d'or, où tout est richesse, liberté, bonheur! Elle suit, sur les flots capricieux, le vaisseau qui revient! Dans quelques jours ces rêves se seront réalisés!

En s'appuyant sur le chambranle pour la contempler, Lucien fit craquer la boiserie.

La jeune fille poussa un cri et s'élança vers lui.

— Lucien, c'est vous, lui dit-elle.

Puis, comme si elle eût été honteuse de ce premier mouvement, elle s'arrêta, les yeux baissés.

Lucien s'avança. Camille était seule, c'était la première fois qu'ils se rencontraient sans témoins.

— Je suis heureux de vous revoir, lui dit-il.

J'avais des choses importantes à vous annoncer.

— Vous n'êtes pas revenu depuis ce bal, reprit-elle d'un ton de reproche.

— Ne m'accusez pas, Camille, sans m'avoir entendu !

— J'ai tant souffert, en votre absence ! dit-elle d'une voix tremblante.

— Croyez que sans cette maudite blessure....

— Grand Dieu ! je comprends tout maintenant. J'aurais dû m'en douter, car vous aviez disparu avec le colonel. Et c'est pour moi, que vous avez exposé vous jours !

— J'avais juré que cet homme ne vous épouserait pas !

— Mais pourquoi ce silence ?

— Parce que le moment de parler n'était pas venu, Camille. Parce qu'un seul mot, une seule imprudence pouvait tout compromettre. Votre sœur le savait, elle vous l'a dit, sans doute.

— C'est vrai, répondit la jeune fille. Suzanne m'a dit qu'il fallait attendre.

— Eh bien ! aujourd'hui, Camille, je puis

tout avouer. Cette lettre m'y autorise. (Il montra la lettre de Robert.)

Le temps des mystères est passé ! Dans quelques jours, celui qui vous aime pourra vous proclamer sa femme. Mais si ma conduite a été obscure pour tout le monde, vous m'avez compris, n'est-ce pas, j'en suis sûr !

— Lucien !

— Vous savez pourquoi j'écartais de votre chemin l'avocat et le colonel; pourquoi, au péril de mes jours, je voulais vous conserver libre.

— Je le sais.... dit Camille en rougissant.... Suzanne m'a tout appris.

— Et moi aussi, Camille, je crois vous avoir comprise, quand vous étiez triste; quand vous éprouviez ces tourments si doux et si cruels, qu'on aime et qu'on redoute à la fois. Nous ne nous reverrons plus que le jour très-prochain où votre mère saura tout. D'ici-là, n'avez-vous rien à me dire ?

Camille porta la main à son cœur, et se sentit défaillir.

— Parlez ! continua Lucien. Les moments sont précieux. Dites-moi qu'en agissant ainsi je ne vous ai point offensée. Dites-moi que vous approuvez ce que j'ai fait. Un seul mot, Camille, et je serai heureux.

La jeune fille se troubla. Son visage trahissait les émotions de son cœur. Mais en voyant Lucien courbé devant elle, Lucien pâle encore d'une récente blessure, elle n'hésita plus.

Elle recula tout doucement jusqu'à la porte de son appartement pour s'assurer une prompte retraite. Puis, avant de disparaître, elle lui dit avec un doux sourire :

— Lucien... je vous aime !

L'ami de Robert resta foudroyé !

XI

Il était encore là, les yeux fixés à terre, les bras pendants, quand une petite main se posa sur son bras.

— Qu'avez-vous donc? lui dit Suzanne. On croirait à vous voir que vous êtes malheureux?

— Oh! s'écria-t-il, je suis le plus infortuné, le plus misérable des hommes.

— Comment! répondit la jeune fille; après ce que je viens d'entendre? Je ne vous comprends pas. Vous n'aimez donc pas ma sœur?

— Je l'aime à en perdre la raison, Suzanne.

Maîs cet amour est un crime. Camille ne m'appartiendra jamais.

Suzanne à son tour demeura stupéfaite.

Pouvais-je croire, continua Lucien avec exaltation, qu'elle oublierait sitôt celui à qui elle s'est promise?

—Mon Dieu, pensa la jeune fille, un excès de bonheur aurait-il troublé sa raison ?

— Et c'est au moment où il revient, poursuivit Lucien en froissant la lettre, et en la jetant loin de lui; c'est au moment où Robert me remercie de la lui avoir gardée !

— Robert ! murmura Suzanne. Que veut-il dire ?

Tandis que le jeune homme semblait accuser la porte par laquelle s'était enfuie Camille, Suzanne ramassa le papier et en lut le contenu.

Lucien ne vit pas l'effet prodigieux de cette lecture sur la jeune fille. Elle rougit, pâlit, baisa la lettre et jeta sur l'ami de Robert un regard plein de commisération.

— Pauvre Lucien! se dit-elle. Il s'est trompé. C'est moi qui me suis promise à Robert. Ah! je ne puis le laisser souffrir ainsi. Il faut qu'il sache que Camille est libre, et que rien ne s'oppose à leur union.

— Mademoiselle, dit alors le jeune homme en faisant un violent effort, ma tâche n'est pas finie. Je veux placer dans la main de Robert la main de celle qu'il m'a confiée; après cela je quitterai Paris.

— C'est inutile, répondit Suzanne, espérez.... au contraire.

— Non, mademoiselle, la vie me serait odieuse. Que Robert sache au moins que j'ai été honnête homme. Que Camille l'épouse; faites lui comprendre qu'elle le doit.

Suzanne allait répondre, quand un visiteur parut au salon.

Lucien salua profondément, et dit à haute voix:

— Veuillez prévenir madame Latour que

dans quelques jours j'aurai l'honneur de la voir.

— J'y compte, répondit Suzanne.

Et moi, ajouta-t-elle, tout bas, je vais tout avouer à ma mère.

XII

Robert, en arrivant à Paris, courut chez son ami et le serra dans ses bras. Il était dix heures du soir. Il se fit raconter dans les moindres détails ce qui était arrivé en son absence. Il renouvela ses protestations d'amitié.

— Sais-tu à quoi j'ai songé ? lui dit-il. C'est que nous devrions être frères.

— Ne le sommes-nous pas par l'affection ? répondit Lucien.

— Nous pourrions l'être mieux encore, cher ami. Suzanne est charmante, tu me l'as dit; épouse-la. De cette façon nous ne nous

quitterons jamais : Voyons, rends-moi complètement heureux.

— C'est que, dit Lucien embarrassé, j'ai résolu de ne pas me marier. Et même, je compte voyager très-prochainement. J'ai besoin de changer d'air. Paris me déplaît.

— Aurais-tu quelque chagrin ? demanda Robert inquiet.

— Non, certes, mais...

— Allons ! tu aimes quelque princesse, et tu me le caches, c'est mal. Mais je saurai ton secret, je t'en préviens.

Lucien se sentit rougir.

— Voyons, dit-il d'un air dégagé, pour déourner la conversation ; c'est demain que nous allons chez madame Latour, n'est-ce pas ?

— Oui ; les convenances seules m'empêcheront de m'y rendre aujourd'hui. Mon père a fait la demande officielle. La lettre doit être parvenue ici le même jour que celle qui t'annonçait mon retour. Je ne vois plus rien qui s'op-

pose à mon bonheur. La nuit va me paraître bien longue. Je ne dormirai guère.

— Ni moi non plus, pensa Lucien.

Robert écrivit à madame Latour et lui demanda audience pour le lendemain.

XIII

Midi sonnait quand on annonça Robert. En même temps que lui, entra Lucien donnant la main à son ami, Lucien, plus pâle que le condamné qui marche au supplice.

Madame Latour les reçut avec cérémonie. Les deux sœurs, se donnant aussi la main, serrées l'une contre l'autre comme deux colombes effarouchées, se prêtaient un mutuel appui.

Suzanne, émue et ravie, contemplait Robert. Camille semblait prendre en pitié les angoisses de Lucien.

— Madame, dit celui-ci en s'inclinant profondément, tandis que son ami jetait un regard

passionné sur le groupe des deux jeunes filles, j'ai l'honneur de vous présenter M. Robert de Fermont. Et, ajouta-t-il d'une voix étranglée, j'ai l'honneur de vous demander pour lui la main de mademoiselle Camille.

— Comme il souffre! dit tout bas Camille à sa sœur.

— Patience, il sera heureux tout à l'heure, répondit Suzanne.

— Monsieur de Fermont, dit madame Latour, je suis flattée de l'honneur que vous nous faites; ma fille l'appréciera, je l'espère. Mais elle seule doit répondre quand il s'agit du bonheur de toute sa vie. Parle, Camille, dit-elle en se retournant vers sa fille aînée. Consens-tu à prendre M. de Fermont pour époux ?

Camille s'avança lentement.

— Grand Dieu! pensa Lucien qui n'osait lever les yeux. Que va-t-elle répondre? Ah! sans doute je l'aime; sans doute je souffre à l'idée de la voir aux bras d'un autre; mais en ce moment si elle disait : Non! je crois que j'en mourrais de honte.

Camille ne parlait pas. Immobile comme une statue, le front incliné, elle se tenait devant Robert.

Etonné de ce silence, Lucien leva la tête, et vit son ami qui considérait la jeune fille avec stupeur.

Il interrogea tous les visages, mais au lieu de la gravité que comportait un pareil moment, il vit un sourire que chacun s'étudiait à réprimer.

Il fut bien plus surpris encore quand Robert, décontenancé, recula d'un pas, et s'écria :

— Mais, il y a erreur.

— Que voulez-vous dire? demanda M. Torcy.

— Si je ne me trompe, reprit Robert, c'est mademoiselle qui se nomme Camille.

Et il désigna la sœur cadette.

—Monsieur, répliqua l'ex-avoué, en regardant à la dérobée Lucien, il serait bon de nous entendre. Mademoiselle se nomme Suzanne.

Robert, confondu, se retourna pour interroger son ami; mais celui-ci, incapable de nouer deux idées, regardait autour de lui comme un homme qui s'éveille, et dont les yeux sont ou-

verts, tandis que la raison sommeille encore.

— Expliquez-vous, monsieur, dit madame Latour. Nous ne comprenons rien à ceci.

— Eh bien ! madame, répondit Robert, voici la vérité. Des affaires de famille m'avaient éloigné de Paris. J'avais confié à Lucien mon..... affection pour une personne dont j'ignorais alors le nom. Lucien m'a dit depuis que cette personne se nommait Camille. Il s'est trompé, je le vois ; celle que j'aime, c'est mademoiselle Suzanne.

— Ah ! je comprends, s'écria le tuteur en jouant l'étonnement. Il les a prises l'une pour l'autre. Vous l'aviez chargé de veiller sur Suzanne ; il a fait manquer tous les mariages de Camille, tandis qu'au contraire...

Le coupable fit un soubresaut.

— Allons, dit madame Latour, nous voici d'accord, et si ma fille consent à ce mariage...

Suzanne, pour toute réponse, se jeta dans les bras de sa mère.

Lucien, accablé par cette révélation inattendue, était partagé entre la confusion que lui

causait sa méprise et l'idée de posséder Camille, qu'il avait aimée jusque là sans espoir.

La joie, l'amour, la honte et l'émotion l'enchaînaient à sa place.

— Quel malheur, lui glissa le tuteur à l'oreille, que vous ne soyez pas décidé..... L'occasion était si belle!

Ce sarcasme réveilla Lucien. Sa belle humeur reprit le dessus.

— Vengez-vous noblement, répondit-il. Je me livre. Surtout ne me faites pas languir.

— Oh! ne nous pressons pas. Donnez-vous le temps de réfléchir.

— Je suis vaincu, vous dis-je. Etes-vous content?

Madame, dit alors l'ex-avoué, j'ai l'honneur de vous demander Camille pour M. Lucien de Bligny.

— Comment! s'écria Robert stupéfait. Il l'aimait donc?

— Comme un fou, répondit le tuteur. Mais la croyant votre fiancée, il a eu le courage de se taire.

— Voilà le secret qu'il me cachait hier.

— Madame, dit Lucien radieux et s'avançant vers la veuve du général, soyez indulgente; oubliez la légèreté de ma conduite...

— Monsieur, répondit madame Latour, en vous voyant souffrir tout à l'heure, je vous ai pardonné! Il ne nous manque plus que le consentement de celle...

Mais le consentement de Camille était dans ses yeux.

— Ma mère, dit Suzanne, elle accepte.

Et prenant vivement la main de Camille, elle la plaça dans celle de Lucien.

— Merci, petite sœur, murmura le jeune homme ravi.

— Il y a longtemps qu'elle vous aime, répondit Suzanne entre une larme et un sourire.

— Allons, pensa le tuteur, toutes les deux à la fois, c'est plus que je n'osais espérer. A bientôt mon tour.

Et il regarda la mère, que le bonheur de ses deux filles rendait plus belle encore.

XIV

Quand les deux amis revinrent, Robert dit à Lucien :

— Comment as-tu pu te méprendre à ce point ?

— J'ignorais son nom, répondit le jeune homme embarrassé.

— C'est vrai; mais je t'avais dit : j'aime la plus jolie des deux.

— C'est justement ce qui m'a trompé.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai trouvé Camille bien plus jolie que sa sœur.

— Tu es dans l'erreur.

— Cela dépend des goûts. Enfin nous voilà frères comme tu le désirais.

— C'est égal, pensa Robert, je l'ai échappée belle.

L'ASSIETTE CASSÉE.

En 1844, le jardin de Tivoli commençait à disparaître. Dans les sombres massifs de ce paradis, la spéculation avait taillé un rond-point, d'où partaient, comme les rayons d'une étoile, des chemins droits bordés de trottoirs, aboutissant à la rue Blanche et à la rue de Clichy.

En attendant des habitants, ces voies toutes neuves livraient passage aux oisifs et aux amoureux. L'oisif venait promener là sa nonchalance habituelle; l'amoureux, avide de souvenirs, venait y chercher la place où, pour la première fois, il avait rencontré la dame de ses pensées.

Ainsi s'effeuillent les fleurs de la jeunesse ; le paveur ne se doute pas que, là où il enfonce une lourde pierre, s'est posé un pied mignon, et que sous ce pavé il écrase un délicat souvenir.

Parmi les maisons d'alentour, qui avaient assisté au morcellement de Tivoli, il en était une dont la physionomie singulière attirait l'attention. Commencée vingt ans auparavant par un entrepreneur malheureux, elle était échue, à travers mille vicissitudes, à un petit rentier, qui, en ajoutant au prix d'achat toutes ses économies, l'avait mise, tant bien que mal, en état de recevoir des locataires.

Une femme longue et sèche avait pris possession de la loge. Sa robe de toile la garantissait mal des froids de l'hiver. La mère Clot était veuve, elle le disait, du moins, et parlait souvent d'un passé qu'elle assurait avoir été brillant. Le chiffre de ses appointements était écrit sur le parchemin de son visage, et ses doigts plus qu'effilés semblaient toujours chercher une proie dans le vide.

L'acquéreur, après avoir payé les travaux indispensables, s'était trouvé à sec et avait laissé à la postérité le soin de mettre aux fenêtres des persiennes et même des barres d'appui.

La maison lui donnait, il est vrai, huit cents francs de plus que l'intérêt de son capital, mais il en dépensait quinze cents pour les réparations imprévues. Aussi, après les premières joies, hélas! trop vite envolées, les soucis étaient venus l'assiéger.

Quand l'ex-rentier se hasardait en plein jour dans sa propriété, il était assailli de réclamations sans nombre : les portes ne fermaient pas, les plafonds craquaient, la maison dansait au passage des voitures; c'étaient des plaintes interminables. Il prit donc le parti de n'y plus retourner, et la concierge lui porta, le lendemain de chaque terme, le montant de ses loyers.

A dater de ce moment, les locataires, sûrs de n'être pas dérangés, s'emparèrent des paliers et des couloirs ; chacun fit sa cuisine sur le carré; les enfants descendirent les escaliers à cheval sur la rampe; les illustrations les plus variées

bariolèrent les murs. La cour, assez vaste, fut transformée en un jardin dont chacun prit un morceau. Une végétation bizarre, des clôtures de toute espèce, envahirent ce terrain, dont le sol, fertilisé par les ordures qu'on lançait des fenêtres, rendit bientôt avec usure, en soleils, en cobéas, en giroflées et en capucines, la graine qu'on lui avait confiée.

II

Au milieu de ces conquérants, mademoiselle Rose, seule, savait se contenter de sa petite chambre. Protégée par la portière, qui avait connu ses parents, elle allait et venait, travaillant pour l'un et pour l'autre, ne mettant jamais un centime de côté, mais suffisant au pain de chaque jour. Elle n'était pas gaie, une orpheline l'est rarement, mais elle aurait ri tout comme une autre avec trente-deux belles dents, si on lui avait conté une histoire bien amusante; malheureusement elle n'avait pas le temps de 'écouter. Le dimanche même il fallait coudre,

car le repos du septième jour ne regarde pas l'estomac; il fallait repasser, raccommoder, et soigner le mobilier que lui avait laissé sa mère, c'est-à-dire deux chaises, une table de sapin, un bois de lit peint en jaune et un bouquet de fleurs d'oranger qui tremblait sous un globe fêlé!

Sa mère avait été bien réellement mariée, comme le prouvait ce bouquet, dont les fleurs, piquées au bout de fils de fer que le temps avait dépouillés d'artifice, étaient d'un blanc jaune moucheté de taches de rouille. Cette relique établissait pour mademoiselle Rose une légitimité d'origine qui la rendait sacrée aux yeux de ses voisins.

Mademoiselle Rose n'était ni laide ni jolie; elle passait inaperçue et n'avait jamais recueilli sur son passage un de ces regards, un de ces mots qui sont une révélation pour la jeune fille de dix-huit ans. Son cœur, sommeillant sous l'abri tutélaire du ménage et des besoins journaliers, attendait l'étincelle, qui, pour l'embraser, devait franchir d'abord ce double rempart.

Par un beau jour elle se mit à la fenêtre. Les feuilles naissantes se fondaient dans cet horizon d'un bleu violet, qui, le matin, présage une belle et chaude journée. Rose savait à peine lire et écrire ; ce riant tableau ne lui rappelait donc aucune page de roman ; mais pour elle, comme pour la chrysalide, l'heure venait de sonner ; le cœur de la jeune fille, libre d'entraves, prenait son essor.

Au moment de se retirer, elle aperçut dans la rue un visage tourné vers elle ; c'était celui de Jean, le commissionnaire. Ce voisin, qu'elle avait vu tant de fois avec indifférence, affûter une scie, ranger des crochets ou se tenir les bras croisés, sembl métamorphosé, car ses yeux bleus recevaient alors du ciel qu'ils réflétaient, une teinte douce et presque poétique.

Mademoiselle Rose ferma la fenêtre et se mit au travail. Mais bientôt, préoccupée, elle revint au rideau, et à travers la mousseline transparente, elle vit Jean qui regardait toujours la fenêtre close.

On se demande souvent pourquoi deux êtres

qui se sont coudoyés vingt fois dans le chemin sans penser l'un à l'autre, et qui ont passé des mois entiers côte à côte sans s'être seulement regardés en face, s'aiment un jour tout d'un coup d'un amour tendre et durable. C'est pourtant facile à comprendre. De même qu'une belle matinée fait éclore les fleurs, une douce pensée ouvre les âmes. Tandis que sous la tiède influence de la nature, l'âme de mademoiselle Rose s'était ouverte, Jean y avait plongé son regard, germe fécond qui devait produire une affection éternelle.

III

Il n'était pas beau non plus, assurément. La tête, légèrement tendue en avant par l'habitude du fardeau, semblait précéder le corps dans sa marche. Les cheveux châtains, rebelles au démêloir, bondissaient comme un ressort dès que la casquette ne les comprimait plus. La barbe était rare et tirant sur le roux. Il avait trente ans. Chaque matin, quand il arrivait à sa place, il était d'une propreté irréprochable. Sa veste ronde, dont la poche contenait un mouchoir à carreaux bleus, était un peu blanchie aux épaules, mais on sentait que la brosse y avait passé!

Le pantalon tombait droit sur des souliers noirs et luisants qui, par l'usage, avaient épousé la forme du pied savoyard dans toutes ses sinuosités. L'orteil surtout dominait, et sur cette bosse provocatrice venait se jouer la lumière.

Pour dire toute la vérité, il y avait de la préméditation chez le voisin Jean. Comme mademoiselle Rose il était seul au monde, et souvent, en rentrant chez lui le soir, il avait trouvé sa chambre froide. Les filles de son pays ne manquaient pas à Paris, mais elles étaient éparpillées dans la grande ville; il eût fallu du temps pour se faire agréer, et le temps était un capital dont le commissionnaire avait grand besoin pour vivre. S'il possédait un petit magot dans sa bourse de cuir, il le devait à une conduite régulière et à la solitude qu'il s'était imposée jusque là.

Mais quand le cœur n'a pas parlé à vingt ans, il faut qu'il se déclare à trente, et Jean ressentit subitement ce malaise que toutes les créatures éprouvent au moins une fois dans la vie. Alors, dans les intervalles que lui laissaient ses tra-

vaux, il suivit d'un œil mélancolique toutes les femmes qui défilaient devant lui. C'est ainsi que lui apparut mademoiselle Rose. Il remarqua que la chaussure, objet pour lui d'un culte particulier, était aussi très-brillante chez la jeune fille, rapprochement bien digne de frapper son esprit.

Et puisque nous sommes sur ce chapitre, disons tout de suite que Jean s'était écarté de sa route naturelle. Fils de cordonnier, il avait sans réflexion quitté le pays pour suivre une bande de ses compagnons, et pris la sellette et les crochets comme les autres. Mais, après avoir exercé dix ans sa nouvelle profession, il avait regretté l'alène et le marteau brillant.

Chaque fois qu'il allait en course, le commissionnaire s'arrêtait devant les boutiques de son ancien état; là, perdu dans une douce contemplation, il rêvait, et se reportait à l'époque où, joyeux et sans soucis, le corps emprisonné dans un vaste tablier, il frappait et cousait sous l'égide paternelle.

Donc, il voyait passer chaque matin les sou-

liers de mademoiselle Rose, et les reconnaissait sans peine. Il devint amoureux de cette soigneuse personne, et la flèche qu'il lui décocha, en ce beau jour de printemps dont nous avons parlé, était le résultat d'un plan d'attaque longuement mûri. Le premier coup porta, nous l'avons vu; le temps devait faire le reste.

Jean étudia, plein d'anxiété, l'effet de sa manœuvre. A la première sortie de la jeune fille, tout lui prouva qu'il avait été compris. Mademoiselle Rose fut gênée dans sa démarche, et pour occuper sa main, qui l'embarrassait, elle arrangea un pli de sa robe. Ainsi, elle se sentait observée, et cherchait un maintien. Le jour suivant, Jean risqua un salut qu'on lui rendit. Plus tard il risqua un sourire; puis enfin il parla.

Après les rougeurs que les discours respectueux de son voisin lui firent monter au front, mademoiselle Rose éprouva un sentiment tout nouveau, et s'étonna d'aller si souvent à la fenêtre, elle qui n'avait jamais perdu une heure de son temps.

Jean lui-même comprit, en homme sage, qu'il fallait hâter le dénouement, et après trois mois d'œillades et de soupirs qui pouvaient les ruiner tous les deux, il la demanda en mariage à elle-même et l'obtint. La mère Clot, qui n'était pour rien dans cette affaire, se vanta pourtant de l'avoir préparée et menée à bonne fin. Elle avait ses raisons, et les voici :

— Il n'y a pas de noce sans festin, se disait-elle, et si je puis persuader à ces deux époux que j'ai fait leur bonheur, je dînerai.

Je dînerai !!! Elle prononçait dans le silence de la loge ce mot que sa bouche avait désappris ; elle se plaisait à l'entendre, à le faire rebondir le long des murs, après quoi elle fermait les yeux pour voir sans distractions une table servie et les extravagances d'un repas de noces.

IV

Un samedi, le couple partit à la mairie, puis à l'église, avec quatre témoins. Mademoiselle Rose, les regards fixés à terre, par modestie sans doute, put contempler à son aise les magnifiques bottines que Jean lui avait faites de ses propres mains , et que la veille il avait déposées sur la cheminée de sa future, donnant par ce présent, véritable chef-d'œuvre, la mesure de sa science et de son amour. Quant à lui, il se rengorgea, par fierté probablement, et aussi pour voir le bout de sa cravate, dont la broderie fine et délicate, ouvrage de made-

moiselle Rose, prouvait bien du talent et de la persévérance. Madame Clot fut chargée du repas, objet de ses rêves. Madame Clot fut invitée à dîner, et le soir, tandis que, pieuse et recueillie, la jeune mariée déposait son frais bouquet sous le vieux globe fêlé, à côté de celui de sa mère; tandis que Jean, bien embarrassé, tournait dans la chambre nuptiale, la concierge enfin rassasiée, s'endormait heureuse, en songeant que toute bonne fête a son lendemain.

C'était bien de l'amour que les deux époux ressentaient l'un pour l'autre; mais un amour proportionné à leur imagination. Si Jean ne frémissait pas, s'il n'avait pas le vertige en songeant au pied cambré, à la taille flexible, aux cheveux ondoyants de sa femme, c'est peut-être qu'elle n'avait rien de tout cela, ou que le cœur simple du Savoyard n'allait pas si loin. Mais il avait mille prévenances pour elle, et lui épargnait les fatigues du ménage. Il était amoureux à sa manière.

La jeune femme, sincère dans son affection,

avait concentré sur cet être vulgaire, mais excellent, toutes les délicatesses de la jeune fille. Elle le trouvait distingué et le disait à qui voulait l'entendre. Et comme tout premier amour verse un peu de poésie au cœur de celle qui l'éprouve, peu s'en fallut que Jean ne fût un héros de roman. Mais elle garda pour elle ces innocentes illusions, auxquelles le commissionnaire n'eût assurément rien compris. Le digne garçon, occupé d'ailleurs de ses projets d'avenir, souriait d'orgueil et d'espoir à la perspective d'un magasin encombré de chaussures. Sa femme vendrait tandis qu'il travaillerait, et la petite famille courrait à travers la boutique; mais il avait compté sans le hasard, ce visiteur étrange, qui, dans les plis de son manteau, nous apporte le mal ou le bien, suivant son caprice.

Un matin, en se levant, le commissionnaire se sentit fatigué. Un frisson parcourut ses flancs robustes, ses lèvres bleuirent. Il descendit toutefois l'escalier, pour se rendre à sa place ordinaire, mais bientôt il remonta et se mit au lit. Pendant un mois entier Jean fut malade, et

Rose, en honnête femme, fut un mois sans dormir. Rose, dont un commencement de grossesse troublait la santé et paralysait les forces, se tint debout, veillant sur ce front pâli, et chassant par sa seule présence, la mort qui attendait sa proie.

V

Le jour où Rose prit la dernière pièce de monnaie dans la bourse de cuir, Jean ouvrit les yeux, parcourut du regard les murailles de la chambre et reconnut sa femme. A la pâleur de ce doux visage, à la douce pression de cette main qui cherchait la sienne, il comprit tout. Trop faible pour interroger, il regarda au plafond. Une grande toile d'araignée qui s'y balançait, lui dit, mieux que toutes les paroles, combien de temps il avait été malade, et combien Rose, pour laisser l'ennemi s'emparer ainsi de la place, avait dû être inquiète et préoccupée.

A travers les vitres de la fenêtre il vit la cime des arbres jaunie, et les feuilles détachées par un vent furieux, tourbillonner dans l'espace. Ainsi l'automne était venu. Il avait quitté la rue par un beau soleil de septembre, il s'éveillait aux pluies de la Toussaint.

Rose avait vaincu la mort, mais ce n'était pas tout. La faim était là, qui réclamait son tour. Un à un tous les objets de quelque valeur sortirent du logis, et comme il ne restait plus rien à mettre en gage, Rose erra toute une matinée dans les rues, cherchant une idée. Elle trouva mieux que cela, une pièce de quatre sous qu'elle ramassa.

Tandis qu'elle allait ainsi, Jean s'était levé. Depuis quelques jours il voyait sa femme inquiète; or, puisqu'il n'était plus en danger, pourquoi Rose était-elle sombre? Jean, tremblant sur ses jambes, alla jusqu'à l'armoire, et plongea sa main dans la bourse de cuir, elle était vide! Il ouvrit les tiroirs de la commode et trouva plus rien.

— Voilà, dit-il. Et comme il était faible, il s'évanouit de froid et d'émotion.

Rose, en rentrant avec autant de provisions qu'on peut, hélas! en avoir pour quatre sous, trouva son mari étendu sur le carreau. Il fallut, dès ce jour, s'avouer qu'on n'avait plus de ressources. Quand Rose était à son aise, elle demandait au boulanger un ou deux pains à crédit, mais pauvre, elle ne l'osait plus, sachant qu'elle ne pourrait pas payer. La situation devenait intolérable.

— Pourtant, disait Jean, il faut vivre jusqu'à ce que je puisse reprendre mes crochets. Un dernier sacrifice! La redingote du commissionnaire, ce vêtement modeste qu'il avait endossé avec joie le jour de son mariage, fut engagée pour cinq francs.

Rose acheta une livre de pain à la fois, mais cinq francs ne sont pas éternels.

Un jour, la jeune femme sortit à jeun. Il ne restait plus rien! Elle passa comme une ombre devant la mère Clot. Jean était resté couché

pour avoir moins faim. Rose étant la plus forte, avait résolu de chercher de l'ouvrage.

Tout en marchant, elle vit une femme dont les vêtements en lambeaux la firent frissonner. Celle-ci est encore plus à plaindre que moi, se dit-elle. Mais en suivant la femme aux guenilles, Rose reconnut que cette créature mendiait et que chaque plainte lui rapportait une aumône. — Je suis trop bien vêtue pour mendier, pensa l'ouvrière, mais pas assez pour me présenter chez mes clients, car ma robe est fanée. Décidément la pauvresse est plus heureuse que moi. Allons ! du courage; j'attendrai le soir, on ne verra pas ma misère. Vers la brune elle frappa à toutes les portes, et reçut bien des promesses. Mais c'est bien vague, une promesse, quand on a faim ! Rose reprit tristement le chemin de la maison. Que dire à Jean ? comment lui annoncer l'inutilité de ses démarches, ou plutôt quelle fable inventer pour lui donner de l'espoir? Elle s'arrêta près de la porte, et réfléchit.

Tout à coup une voix fraîche et sonore frappa son oreille.

— Madame Clot! disait Lise, femme de chambre de l'hôtel voisin, madame Dulong a du monde ce soir; connaissez-vous quelqu'un qui veuille se charger du vestiaire?

— Ma foi, non! répondit la concierge.

Rose tressaillit. Une lueur d'espoir illumina son âme.

— Si j'osais me présenter, pensa-t-elle; après tout, ce n'est pas mendier! La nuit s'avançait, l'occasion était belle, il fallait la saisir. Rose traversa la rue sur les pas de la femme de chambre. Elle voulut parler, mais la crainte éteignit sa voix. Lise franchit le seuil, et repoussa la porte; il était trop tard. Rose jeta un cri; Lise reparut, croyant que la mère Clot l'appelait. Elle vit la pauvre femme, les bras étendus dans l'attitude d'une suppliante. Elle s'approcha et la reconnut.

— Quoi! c'est vous, ma voisine? lui dit-elle avec intérêt.

— Oui, mademoiselle, répondit la jeune fem-

me, qui, encouragée par cette voix bienveillante, domina peu à peu son émotion. Vous demandiez quelqu'un pour ce soir, et si vous vouliez... je pourrais...

— Certainement, et vous me rendez un fier service, allez! Soyez ici dans une heure, je vous donnerai de l'ouvrage.

Si Rose n'eût pas été dans la rue, elle fût tombée à genoux. Elle monta donner cette bonne nouvelle à Jean.

La soirée pouvait rapporter gros. C'était une aubaine, un bienfait de la Providence ; et pour paraître avec décence au milieu de ce monde et de ce luxe, l'ouvrière mit en ordre ses vêtements.

— Dors jusqu'à demain, mon cher Jean, dit-elle en le quittant, demain nous serons riches.

De la chambre de Rose on voyait l'hôtel.

A minuit, la jeune femme avait déjà bien travaillé.

Créature humble et soumise, elle n'avait pas une seule fois comparé les gens qui dansent à tant d'autres qui souffrent et qui manquent du

nécessaire. Vaillante épouse dans le présent et tendre mère en espérance, Rose pensait à la somme qu'allait lui rapporter sa peine, et à Dieu qui n'abandonne jamais les mères et les petits enfants. Mais c'était trop pour elle ; ses forces la trahirent.

Lise, pressée par son service, mit une assiette de gâteaux aux mains de sa camarade. A ce moment la pauvre Rose sentit un nuage lui dérober tout d'un coup le vestiaire, le salon et les danseurs. Elle se laissa glisser le long du mur et cassa l'assiette dans sa chute.

VI

— Oui, madame, dit le docteur en rappelant Rose à la vie, elle meurt de faim, et elle est enceinte.

— Quelle misère ! répondit madame Dulong, à ma porte, et je l'ignore ! Vite, du secours ! un bouillon !

On ouvrit la croisée, et on fit prendre l'air à la jeune femme. Mais au moment de porter à ses lèvres la première cuillerée du breuvage qui devait la ranimer, Rose aperçut à la pâle clarté de la lune, le visage de Jean collé derrière les vitres de sa chambre, Jean debout, Jean plus

pâle que la lune elle-même, Jean que la faim tenait éveillé, regardait manger sa femme.

— Grand Dieu ! pensa-t-elle, m'accuserait-il de l'oublier ?

Elle laissa retomber la cuiller et pleura.

Rose se trompait.

— Pauvre fille ! disait Jean, tu soupes, ce soir ; tu l'as bien gagné.

En un moment le docteur sut à quoi s'en tenir. Le bras de Rose, étendu vers la fenêtre, lui apprit la vérité. Après avoir exigé qu'elle continuât son repas, il courut à la chambre, et porta secours au mari, qui, pressé de questions, ouvrit son cœur tout entier.

Madame Dulong, au retour du médecin, resta silencieuse, considérant l'assiette cassée. Puis, un sourire éclaira son visage. Elle ramassa le plus grand des morceaux, et le présenta à chacun de ses invités, en racontant la touchante histoire du jeune ménage. Chacun à son tour déposa une offrande sur ce débris bien plus éloquent qu'une bourse de velours ; et la bonne

dame remit l'assiette et le trésor à Rose, qui devint rouge de honte et de reconnaissance.

— Seulement, ma chère enfant, ajouta madame Dulong, souvenez-vous que les honnêtes gens sont coupables en cachant leur misère ; ils nous privent du droit qui nous appartient, et que nous réclamons, de les secourir et de les protéger.

VII

Deux ans plus tard, le docteur entrait chez un cordonnier du faubourg Montmartre. Un homme travaillait avec ardeur dans un coin de la boutique ; une femme jeune et prévenante répondait à deux ou trois clients à la fois, et une petite fille de dix-huit mois heurtait de son bourrelet les comptoirs du magasin.

En attendant son tour, le docteur caressa l'enfant, et vit au cou de la frêle créature un singulier médaillon. Au bout d'un cordon rose, se balançait un petit morceau d'assiette, triangulaire, soigneusement limé aux arêtes et aux

angles et portant en lettres d'or le chiffre : E. D.

Frappé d'un souvenir, le docteur leva la tête. Il reconnut Rose et Jean, les protégés de madame Dulong, et le morceau de l'assiette cassée, dont on avait fait une relique.

Il s'esquiva en essuyant une larme.

— Ah ! chère amie, dit-il en regardant le ciel, si vous étiez encore de ce monde, vous seriez bien heureuse ; car vous avez obligé de braves gens !

SEIGNEUR ET BERGÈRE.

Je vois souvent dans la maison où je demeure un vieillard octogénaire. Sa tête s'incline un peu sur le côté. Il a le pas lourd, les traits creusés, l'œil terne.

Moi, au contraire, je suis fringant. Mon fusil me semble léger ; ma taille est droite. Je parais n'avoir pas plus de vingt ans, et cependant un siècle tout entier pèse sur mon front; car je suis né en 1760.

Ma toilette, du reste, prête à l'illusion.

Un tricorne élégant fait valoir mes cheveux poudrés. Une cravate blanche retombe sur mon

jabot de dentelle. Une veste de velours bleu-ciel dont le soleil fait miroiter les plis, un gilet de soie, une culotte courte et des guêtres de chasse complètent mon costume. Des manchettes couvrent en partie mes mains petites et bien faites.

Comment ne serais-je pas jeune avec tout cela ?

J'ai, de plus, le rare privilége de vivre au milieu d'un printemps éternel.

Autour de moi sont de grands arbres, des massifs toujours verts. Je suis à la fois dedans et dehors, à la ville et à la campagne.

Ma vie a été fort agitée, mais Dieu merci, je suis au port, et ne crains plus la tempête.

De même que le voyageur se plaît à parler des pays qu'il a visités, des dangers qu'il a courus, j'éprouve aujourd'hui le besoin de dire les souffrances que j'ai endurées, et les compensations que le sort m'a offertes.

En un mot, je vais raconter mon histoire.

I

Si j'ai senti vivement les outrages, si j'ai compris toutes les délicatesses du cœur, cela ne tient pas seulement à ma nature et au costume de gentilhomme que je porte, mais encore aux nobles spectacles qui ont d'abord frappé mes regards.

Notre âme conserve le souvenir des premières impressions; le lieu où je suis né a beaucoup influé sur mon caractère.

C'était un palais où venaient souvent le roi, les grandes dames et toute la cour. La pourpre, l'or et la soie y répandaient des richesses

inouïes. On n'y voyait que merveilles, on n'y rencontrait que gens illustres.

C'est là que j'ai contracté le goût des belles choses.

Plût au ciel que j'y fusse resté toujours! mais, par une fatalité singulière, tous ceux qui, comme moi, étaient nés dans cette demeure, doués au berceau d'une âme sensible et d'une intelligence toute formée, en sortaient presque aussitôt pour affronter les orages de la vie.

Je subis la loi commune. Quelques jours après ma naissance, je plus à un personnage considérable, le comte de Loisy, et je dus partir avec ce seigneur pour habiter le château qu'il possédait dans une province éloignée.

Je regrettai bien un peu les magnificences que je viens de décrire, mais l'idée d'un voyage dissipa bientôt mon ennui. La jeunesse aime le mouvement. J'allais voir des horizons nouveaux, mon imagination fut séduite.

Et vraiment, j'eus lieu de le reconnaître, la nature dépasse en richesse les plus beaux travaux des hommes.

Le château du seigneur de Loisy était situé sur un riant coteau. La route qui nous y conduisit me sembla aussi belle qu'une allée de parc. La plaine la bordait d'un côté, les bois de l'autre.

Les villages aux toits d'ardoise violette, aux églises simples et poétiques, les chemins taillés en pleine forêt, me donnèrent de continuels ravissements.

Il semblait que toutes les beautés du paysage fussent épuisées quand nous entrâmes dans la cour d'honneur, et pourtant, là encore mes yeux furent réjouis.

Rien de sévère dans ce séjour; tout y était simple et charmant.

Au sortir d'une large voûte, je vis deux pavillons, guérites inoffensives du palais. De belles treilles aux feuilles rougies, aux grappes noires, dissimulaient la vétusté des murs, et encadraient sans prétention la fenêtre du jardinier.

Au lieu de la sentinelle immobile et taciturne qui garde les châteaux royaux, cinq ou six

chiens aux jambes torses, aux longues oreilles, à l'œil doux, nous accueillirent par des aboiements qui trahissaient plus de joie que de colère.

La demeure du maître était tranquille comme le paysage qui l'accompagnait.

La toiture, aussi haute à elle seule que le reste du bâtiment, avait subi de légères ondulations. L'ardoise était déformée, ridée, réduite en morceaux, presque en poudre. Mais pour lui venir en aide, le temps lui avait jeté un manteau de mousse, qui, sans la couvrir entièrement, la mettait pourtant à l'abri des chaleurs de l'été, des pluies de l'automne.

Les murailles, colosses de pierre et de brique, avaient livré leur face robuste aux vents de deux cents hivers, et semblaient jeunes sous le rayon du soleil. Les hautes fenêtres étaient garnies de petits carreaux dont quelques-uns remontaient à l'époque de la construction. Ceux-là, moins purs que les modernes, reflétaient une teinte verdâtre sur les rideaux qui étaient derrière.

C'est tout ce que je puis dire de cette habitation, quant à l'extérieur, du moins. J'y entrai en plein jour, il est vrai ; mais j'y vécus trente ans dans la plus complète immobilité, et j'en sortis par une nuit profonde.

On m'installa dans une galerie éclairée par deux fenêtres ; l'une à droite, l'autre en face de moi.

Par celle de droite, je distinguais une belle ligne de pommiers. C'était sans doute le commencement d'un verger ; malheureusement, ne pouvant avancer la tête, je n'en vis pas davantage.

En face, ma perspective n'était limitée que par l'horizon.

Dans cette galerie, je n'étais pas seul. J'avais près de moi, à ma gauche, une jeune fille si délicate, si rose, si mignonne, que jamais créature ne me sembla plus séduisante.

Assise, au milieu des joncs, au bord d'un ruisseau, elle tenait sur ses genoux un enfant endormi. D'une main elle chassait les mouches,

et de l'autre elle me faisait signe de ne pas réveiller le petit ange.

Un corsage en soie de couleur changeante emprisonnait sa taille fine et souple. Une ruche de mousseline dessinait le gracieux contour de ses épaules, et venait se perdre sur un sein, que, par pudeur sans doute, elle détournait de moi.

Sa jupe discrète lui descendait jusqu'aux pieds et les cachait presque entièrement. Ses cheveux blonds étaient noués par un ruban. Enfin c'était une délicieuse bergère.

Quand je la regarde aujourd'hui, je la trouve aussi jolie qu'à cette époque, et pourtant, comme moi elle a cent ans révolus.

Mais avant d'aller plus loin, je sens qu'une explication est nécessaire. On me dira, non sans raison, qu'à cent ans la fraîcheur et la beauté d'une femme n'existent plus. Je vais donc, quoique mon amour-propre doive en souffrir, déclarer ici la vérité. Tôt ou tard, d'ailleurs, il faudrait en venir là; le mieux est d'en finir tout de suite.

Ma bergère et moi nous ne sommes pas des êtres ordinaires, mais bien... deux personnages de tapisserie, nés par hasard le même jour sur la même étoffe. — Une tapisserie des Gobelins!

Cet aveu va peut-être diminuer notre importance aux yeux des gens superficiels. Mais ceux qui réfléchissent nous trouveront intéressants. En effet, il est des souffrances inouïes pour de pauvres images qui voient, qui entendent, sans pouvoir ni parler, ni agir.

Le moindre vermisseau, doué par le créateur de la faculté de se mouvoir, peut se soustraire au danger. Il communique avec ses semblables. Tandis que nous, spectateurs éternels des drames les plus terribles, nous ne pouvons rien faire, ni pour nous, ni pour les autres.

Quelle absurde existence! Voilà cent ans que j'aime ma bergère, et je n'ai jamais pu lui parler. Elle m'aime aussi, son regard le prouve; elle mourra sans me l'avoir dit.

Cet enfant qui dort sur ses genoux, et qu'elle protége avec tant de sollicitude, c'est pour moi

une énigme. Est-il son frère, est-il son fils? Comment le savoir?

S'il est son fils, elle est donc mariée? Et je ne puis pas même me voiler la face, ni détourner mon regard d'une femme qui ne m'appartiendra jamais.

D'un autre côté, la situation n'est pas sans charme. Car, si ma bergère est fille, je suis tranquille, elle ne sera jamais à un autre. Si elle est femme, le mari ne saurait me porter ombrage; il est absent pour toujours.

J'ai cru cette digression nécessaire pour prouver que nous sommes intelligents, et que nous comprenons parfaitement les avantages et les désagréments de notre position.

Il me reste à expliquer comment j'ai vu la grande route et la façade du château de Loisy. Nous étions dans une voiture découverte. Mon maître me déroula en partie pour me regarder à son aise. Pendant ce temps là, moi, curieux et émerveillé, je contemplai les beaux endroits par lesquels nous passions.

II

Nous étions donc dans une galerie qui communiquait au salon, à la salle à manger et aux appartements particuliers.

La plus belle société de cette époque me passa devant les yeux. Le châtelain avait une immense fortune. Les fêtes se succédèrent pendant bien des années.

Puis il maria son fils. Il lui choisit la plus riche héritière de la contrée; et comme il était très-fier des avantages que le sort lui avait donnés, il invita tout le voisinage à la lecture du contrat. Il voulait montrer, par l'étalage

pompeux de ses titres et de ses possessions, que personne ne l'égalait en puissance. En effet, la liste des biens fut interminable. Aussi, la plupart des assistants furent-ils humiliés. Ceux qui ne possédaient qu'un petit coin de terre, et qui faisaient maigre figure, dormirent mal ce jour-là sous le toit de leur hôte.

Le seigneur de Loisy ignorait qu'il n'est pas généreux de se vanter devant les humbles. Il apprit plus tard que c'est quelquefois imprudent.

Les conversations que j'entendis à la suite de cette lecture me prouvèrent qu'il s'était fait plus d'un ennemi. Les invités passèrent devant moi par petits groupes et ne ménagèrent pas l'amphitryon. Quant à lui, satisfait de sa grandeur, il porta haut la tête et se crut réellement supérieur à la foule.

Cependant, le roi de ce temps-là mourut. Au sujet du monarque défunt, il s'éleva bien des controverses. Ceux-ci l'accusèrent de s'être moins occupé du royaume que de sa personne; ceux-là prétendirent qu'un roi était

né pour jouir de tous les plaisirs; quelques esprits sombres prédirent des catastrophes.

Le châtelain, qui avait une charge à la cour, pensait bien la conserver sous le règne nouveau, mais au moment où il croyait toucher aux plus grands honneurs, il fut disgracié. Alors ceux qu'il avait froissés désertèrent la maison et lui firent cruellement sentir sa chute. Ses richesses lui restèrent; mais il n'en jouit pas, car il était encore plus ambitieux qu'avide. Un autre chagrin était réservé au vieillard. Il désirait une postérité mâle qui perpétuât son nom et ses titres; la jeune épouse n'eut qu'une fille, et comme elle mourut presque aussitôt, le châtelain perdit l'espoir de réaliser son vœu le plus cher.

Dès lors il vécut dans la retraite et demeura plongé dans une mélancolie profonde.

L'enfant se nommait Madeleine. On l'éleva loin de l'aïeul, qui ne lui pardonnait pas son sexe. Toujours reléguée dans une partie écartée du château, elle y grandit comme une fleur à l'ombre, et j'assistai au dé-

veloppement de sa grâce et de sa beauté. Elle m'avait pris en affection et me contait naïvement ses joies et ses peines. Enfant, elle apportait près de moi ses chiffons et ses poupées ; à douze ans, elle m'envoyait d'innocents baisers.

J'aurais voulu répondre à l'amitié de cette chère enfant; mais je ne le pouvais guère. Pourtant, par un heureux hasard, j'avais été créé avec un sourire sur le visage ; et Madeleine prenait pour elle l'expression de douce familiarité que mes traits gardaient toujours. Quant à mon regard, elle pouvait aussi se le croire destiné, car on sait que l'œil d'un portrait regarde partout à la fois.

J'ai même oublié, dans le chapitre de mes avantages, de mentionner celui-là.

En effet, grâce à ce don d'ubiquité dévolu à mes regards, je voyais à la fois, et le petit coin du verger, qui me plaisait infiniment, et le paysage d'en face, et Madeleine, et ma voisine.

Madeleine fut, sinon la plus heureuse, du

moins la plus insouciante des jeunes filles jusqu'à sa seizième année.

Mais à ce moment son teint pâlit. Sa démarche devint plus lente. Cette chère petite, qui bien souvent m'avait conté ses frivoles secrets d'enfant, devint tout à coup discrète, réservée, passant près de moi des heures entières, me considérant d'un air singulier, mais ne m'adressant pas la parole.

Que lui avais-je donc fait? Rien, assurément; j'en étais incapable. Tantôt elle semblait m'adresser une muette prière; d'autres fois elle me souriait, ou bien elle baissait les yeux comme si la fixité de mon regard l'eût gênée.

Je me perdais en conjectures sur cette transformation de Madeleine, quand un jour elle entra dans la galerie, essuyant ses beaux yeux qui avaient pleuré. Elle hésita d'abord et s'assura que personne ne l'avait suivie. Puis elle s'approcha de moi sur la pointe du pied.

— O toi, me dit-elle, par un hasard étrange tu ressembles à celui que j'aime. Toi, du moins, on ne me défend pas te voir, de te parler. Je

puis te dire ce que je souffre ! Cher petit portrait, si l'âme de René pouvait passer en toi !

En ce moment elle entendit du bruit dans la pièce voisine et s'enfuit.

Je fus saisi de cette révélation ! O nature, me dis-je, quel admirable travail que le tien ! Cette enfant, que naguère j'ai vu bercer par sa nourrice ; cette Madeleine, qui, tout à l'heure encore, s'amusait d'un jouet, et rieuse du matin jusqu'au soir traversait la galerie comme une folle, la voilà femme ; elle aime ! La frêle créature est devenue forte et peut lutter avec les chagrins de ce monde !

III

Je me demandai quel pouvait être ce seigneur dont elle était éprise. Il me ressemblait, au dire de la jeune fille; cette indication me mettait déjà sur la voie.

Pour bien des tapisseries ce renseignement eût été de mince valeur, car il faut se connaître soi-même et s'être vu quelque part pour apprécier le rapport qu'on peut avoir avec les autres.

Mais moi, j'avais de ma personne une connaissance exacte. A mon entrée au château on m'avait présenté devant une glace pour juger de

16.

l'effet que je produirais. J'avais conservé le souvenir de mon image.

Le cavalier en question était donc assurément un seigneur d'une vingtaine d'années, élégant, bien fait, à l'œil vif. Et, de plus, il se nommait René, — autre renseignement.

Parmi les gentilshommes qui venaient au château, il en était plusieurs que j'avais entendu nommer ainsi ; pourtant dans le nombre, un seul me paraissait capable d'avoir inspiré une passion sérieuse à la jeune fille, c'était le baron de Vauciennes.

Son frère avait recueilli la fortune et les titres de la famille ; lui, cadet, avait pris la carrière des armes.

A part l'amour-propre que je puis tirer de ma ressemblance avec lui, c'était vraiment un beau cavalier. Et puis, la faculté qu'il avait de changer l'expression de ses traits lui donnait sur moi un réel avantage.

On le disait brave, plein d'honneur; mais il était sans fortune, et aux yeux d'un homme comme le châtelain, très-vain de son blason,

très-fier de ses richesses, la pauvreté devait être un crime.

Je supposai donc que le jeune homme avait demandé Madeleine en mariage et qu'on la lui avait refusée. Peut-être même avait-il reçu l'ordre de s'éloigner. Les larmes de Madeleine m'autorisaient à le croire.

Dès le lendemain, j'eus lieu de reconnaître que mes suppositions étaient justes.

Quand le soir fut venu, Madeleine, avec toutes les précautions qu'elle avait déjà prises la veille, entra dans la galerie. Elle s'y promena d'abord avec calme, les yeux fixés sur la fenêtre de droite. Puis, à mesure que le temps s'écoulait, elle devint inquiète, agitée, et froissa dans sa main un papier dont j'entendis le bruissement.

Je sentis qu'il allait se passer quelque chose de grave. Autant que dans la pénombre je pouvais distinguer son visage, j'y vis une émotion qui révélait autant d'inquiétude que d'espoir.

Au moindre bruit du dehors ou de l'intérieur, elle tressaillait. Je ne l'avais jamais vue aussi troublée, et je me demandais ce qui pouvait

l'agiter à ce point, quand tout à coup la fenêtre s'ouvrit doucement, et dans ce cadre, une forme humaine vint se dessiner.

J'avais une certaine idée des convenances. Dans les conversations qu'on tenait autour de moi, il était souvent question de jeunes filles séduites, enlevées. Il me sembla en ce moment que l'héritière des seigneurs de Loisy se compromettait.

La même pensée se glissa chez elle, sans doute, car, à mesure que la forme humaine descendait de la fenêtre, Madeleine recula, et se blottit enfin dans l'angle le plus obscur de le pièce.

Le nouveau venu hésita. Bien que la nuit fût complète au dehors, le ciel y répandait pourtant une certaine lueur : mais dans la galerie tout était noir. Moi seul, habitué comme je l'étais aux ténèbres, je pouvais distinguer ce qui s'y passait.

Je le vis étendre les bras, et chercher à se reconnaître. Il essaya de faire un pas, mais le parquet cria.

Alors, craignant le bruit, réduit à attendre, retenant son souffle, il se tint debout, et comme il souffrait probablement, il inclina son front vers la terre. Son attitude était à la fois suppliante et résignée.

Je vis alors Madeleine s'avancer au-devant de cette image qui se découpait sur la pâle lueur de la croisée. Puis, elle s'arrêta de façon à laisser entre elle et l'homme une assez grande distance.

— René! lui dit-elle si bas que je l'entendis à peine.

Le jeune homme tressaillit.

— Madeleine! répondit-il du même ton. Où êtes-vous ? Souffrez que je vous approche ; que je vous voie !

— Arrêtez ! un pas de plus nous perdrait. Vous avez voulu savoir si je vous aimais. René, soyez donc satisfait !

Le baron de Vauciennes, car c'était bien lui, écoutait avec ravissement.

— On nous sépare, dit-il à son tour; mais je

saurai vaincre tous les obstacles. Chère Madeleine, où est votre main ?

— Ma main, je la mettrai dans la vôtre le jour où ce bonheur me sera permis. Jusque-là, jurez de vous conduire en loyal gentilhomme.

— Je jure, répondit-il, de vous mériter par de grandes actions, et de vous adorer toute ma vie.

— Et moi, reprit Madeleine, je jure de n'être jamais qu'à vous. Devant ce portrait que la nuit nous dérobe, mais que vous connaissez comme moi, je jure qu'à votre retour, vivante ou morte, vous me trouverez fidèle à ma parole.

Et maintenant, partez. Tout ce qu'une fille noble peut dire, tout ce qu'elle peut promettre, je l'ai dit et promis.

René se tourna vers la muraille pour me prendre à témoin de ce serment.

— Madeleine, soupira-t-il ensuite, si je meurs loin de vous, je n'aurai donc jamais pressé votre main ?

— René ! de grâce, partez ! dit la jeune fille avec angoisse.

— Eh bien, oui, je pars. Le repos d'une seule minute de votre vie, je l'achèterais au prix de tout mon sang. Adieu !

René enjamba de nouveau la fenêtre et commença à descendre. Mais en ce moment Madeleine radieuse sortit de l'ombre, et lui tendit dehors ses deux mains qu'il couvrit de baisers passionnés.

Bientôt il fallut s'arracher à ces étreintes.

René disparut, et Madeleine, après avoir inutilement cherché à le voir fuir dans les ténèbres, regagna sa chambre à pas lents. . . . . .

. . . .

Nous étions restés seuls, ma bergère et moi.

Pour la première fois, je venais d'entendre parler d'amour.

Un flot d'idées, une harmonie de douces paroles montèrent de mon cœur à mes lèvres.

Si un être supérieur, touché de mon tourment, eût alors décousu ma bouche, combien de pensées, longtemps prisonnières, eussent enfin pris leur essor !

Tandis que je considérais tendrement ma

compagne, la lune se leva, et sa lumière, venant à nous à travers les arbres du parc, fit jouer sur nos visages l'ombre des feuilles doucement agitées par le vent.

Ces ombres, tremblant sur les traits de mon amie, produisirent une illusion complète. Je crus voir remuer à la fois ses yeux et ses lèvres, et je dus lui paraître aussi animé.

Je me figurai pendant quelques instants que nous étions doués de mouvement. J'écoutai, espérant recueillir les paroles de ma bergère. Je l'aimais pour la vie. Je voulais le lui dire, et j'attendais un aveu de sa bouche. Mais je n'entendis que le bruit de la cascade qui tombait non loin de là.

Soudain la lune passa sous les nuages, et nous redevînmes comme auparavant muets, inanimés, obscurs.

IV

A cette époque, l'horizon s'assombrit de nouveau.

Le chagrin de Madeleine fut le prélude de grandes calamités.

Révoltes, prises d'armes, désordres dans la capitale, captivité du roi, tels furent les événements dont les courriers apportèrent la nouvelle.

Quelle que fût mon ignorance en ces matières, l'emprisonnement d'une tête couronnée me parut avoir une immense gravité.

Le vieux châtelain, heureusement pour lui, était désormais à l'abri des catastrophes.

Par une froide journée de l'hiver précédent, je l'avais vu porter sur une éminence où on avait enseveli ses restes. Plus tard, à ce même endroit, on avait élevé un petit monument surmonté d'une croix d'or.

Si, comme on le disait, c'était là sa dernière demeure, il avait été sévèrement atteint dans son ambition, car alors, si puissant qu'il eût été, il n'occupait guère plus d'espace que moi.

Le comte de Loisy, père de Madeleine, régnait donc en souverain dans le château de ses ancêtres.

La captivité du roi fut pour ce seigneur un avertissement. Il pensa, non sans raison, que ceux qui avaient porté la main sur le premier du royaume, ne respecteraient ni la personne, ni les biens d'un gentilhomme de province.

Chaque jour il y eut des réunions dans ma galerie. Les principaux du pays, rapprochés par un danger commun, s'y assemblèrent, se demandant s'il fallait résister ou céder, demeurer ou partir.

La confiance disparut. Quelques serviteurs

partirent, prévoyant des malheurs, d'autres restèrent, lançant sur les maîtres de mauvais regards, et se préparant à les accabler quand le jour serait venu.

Madeleine seule se montra étrangère à ces préoccupations. Tout entière à son amour, inaccessible à la crainte, elle vint puiser dans mon regard une consolation à l'absence de René, cette grande douleur de sa vie.

Que lui importait la fortune, puisqu'elle était trop riche pour son ami? Que lui importait l'existence, puisque René était loin d'elle!

Cet oubli du danger m'effrayait.

Qu'un barbare eût déchiré mon corps, ce n'était rien. Mais elle, cette chère créature à l'enveloppe fragile, au cœur tendre, je frémissais à l'idée de la voir souffrir.

Et j'appris qu'elle était menacée!

Les domestiques parlèrent de dénonciations, de seigneurs arrêtés, proscrits; de têtes coupées, de choses horribles. Enfin, dans leurs réunions secrètes, ils s'encouragèrent au mal et ils formèrent le projet de livrer le père

et la fille pour demeurer maîtres du château, et de toutes les richesses qu'il renfermait.

Ah! si du haut de mon cadre j'eusse pu foudroyer ces misérables, il n'en fût pas resté un seul; mais non, je dus rester immobile, tandis qu'ils tramaient de noirs complots.

Je crus voir pourtant qu'ils étaient surveillés; et dès ce moment je devins plus tranquille.

Parmi eux se trouvait un vieillard nommé Antoine. Il avait été soldat, et je le croyais fidèle, parce que je l'avais vu caresser Madeleine toute petite, et l'entourer de soins touchants.

Je l'aperçus souvent en conférence avec le comte, puis se mêlant aux autres dans leurs réunions secrètes. J'en conclus qu'il voulait connaître leurs projets pour les dénoncer au maître.

Antoine était un homme de haute taille, d'une force peu commune, et capable, malgré son âge, de tenir tête à trois ou quatre de ces brigands.

Il était l'intendant, l'homme de confiance du

comte de Loisy. C'était lui qui payait toutes les dépenses du château. Je le voyais déposer, à quelques pas de moi, dans un grand coffre aux armes de la famille, de l'or, des bijoux, des pierres précieuses.

Presque tous les jours, il ouvrait une porte habilement taillée dans le mur, et après avoir compté de grosses sommes, il la refermait. Depuis quelque temps, surtout, ses visites au trésor étaient plus fréquentes. Il allait et venait, serrant, comptant, entassant toujours, comme ces fourmis qui, l'été, grimpent dans l'angle des murailles, et dans des cachettes visibles pour elles seules, accumulent leurs provisions d'hiver.

Un matin, on apprit que le roi était mort. On l'avait tué sur la place publique, en présence d'une foule immense.

Ce jour-là, le comte de Loisy, pâle, tremblant, vint s'enfermer avec Antoine dans la galerie, et ils s'y entretinrent longtemps à voix basse. Ils se parlèrent de si près que j'entendis seulement des lambeaux de leur conversation.

J'étais au supplice, la moitié de leurs paroles m'échappaient.

A l'agitation de leurs traits, je vis que la situation était critique. Mais ce qu'ils ignoraient peut-être, c'est que le lendemain le complot devait éclater. Cette idée me tortura. Il ne fallait qu'un mot pour sauver une famille, et ce mot, je ne pouvais pas le prononcer.

A la fin, pourtant, je compris de quoi il s'agissait. Antoine désigna du doigt la porte du parc. Le comte fit un signe affirmatif.

Antoine se baissa et puisa dans le coffre. Le comte ouvrit alors une ceinture qu'il portait sous ses vêtements. Le serviteur y versa de l'or, avec toutes les précautions possibles pour amortir le tintement du métal, et fit quelques recommandations à son maître.

Celui-ci montra qu'il était armé.

— Allons! me dis-je, Antoine sait tout. Le maître est prévenu, puisqu'il songe à se défendre.

Quand la porte du trésor fut refermée :

— Partez ce soir, dit l'intendant d'une voix

émue. Demain ils seront trompés dans leur attente. Moi, je cacherai le coffre. Je ne sais où encore, les circonstances en décideront. La liste des valeurs qu'il renferme est toute prête. Si demain je ne vous ai pas rejoint à la frontière, je vous ferai parvenir par un messager sûr, au lieu dont nous sommes convenus, la liste et la désignation de l'endroit où j'aurai déposé le trésor.

Avant de s'éloigner, Antoine prit la main du comte et voulut la presser contre ses lèvres. Mais celui-ci embrassa le serviteur avec une effusion qui m'étonna, car, ainsi que le vieux châtelain, il était orgueilleux.

C'est qu'en ce moment il avait les yeux tournés vers la petite éminence où reposait son père; et il me sembla que la vue de cette puissance réduite au néant venait de lui enseigner l'humilité.

Ainsi, le comte fuyait, et Madeleine aussi, par conséquent. Ils étaient sauvés.

Mes terreurs éteintes, je songeai à nous.

Qu'allions-nous devenir, privés de cette amie, qui jusque là ne nous avait pas quittés?

Toute la journée s'écoula sans nouvelles. La vie sembla s'être retirée de notre demeure. Etait-on déjà parti? Ce silence m'effrayait.

Ainsi, me disais-je, tous ces gens que nous avons connus, les voilà dispersés. Ces êtres, légers ou tristes, qui ont vécu près de nous pendant de si longues années, les reverrons-nous jamais?

Tandis que j'étais plongé dans ces amères réflexions, la porte s'ouvrit et une dame entra.

J'entendis flotter les plis de ses vêtements. Un voile me dérobait ses traits.

Elle s'avança lentement, et se tint devant moi. Bientôt, un tressaillement réitéré de ses épaules me fit voir qu'elle pleurait. Puis vinrent des sanglots qu'elle s'efforçait d'étouffer.

Alors, je reconnus Madeleine. Elle ne m'avait pas oublié. La pauvre enfant sentait comme moi que nous ne pouvions pas nous séparer ainsi.

Touché de cette preuve d'amitié, je suivis

avec un tendre intérêt le moindre de ses mouvements.

Quand elle eut maîtrisé son émotion, elle poussa un fauteuil contre la muraille, puis elle monta sur ce meuble pour s'élever jusqu'à moi.

Qu'allait-elle faire ?

Jamais je ne l'avais vue de si près ; jamais elle ne m'avait semblé si belle. Son souffle effleura mon visage.

Madeleine me regarda d'une façon étrange.

Elle tira de son sein une rose fraîchement cueillie dans les serres du château.

— Une fleur pour moi ? lui dis-je dans un langage qu'elle n'entendit pas. Oublies-tu donc que je ne suis rien ?

Mais la jeune fille, donnant suite à sa pensée, approcha la rose, et à ma grande surprise, au moyen d'une épingle elle l'attacha à ma boutonnière.

Puis, avec des larmes dans la voix et dans les yeux, elle me dit d'un accent que je n'oublierai jamais :

— Adieu !

Je crus qu'elle allait redescendre ; mais une faveur suprême m'attendait encore. Elle souleva son voile, et dans sa naïve douleur, elle me baisa au front. Je demeurai ébloui, confondu.

Après son départ, mon imagination désolée me montra les grandes salles vides, le château sombre, le parc désert.

Madeleine emportait avec elle toutes les joies de la maison. Le soleil lui-même sembla la suivre ; car au moment où elle franchissait le seuil, il disparut rapidement à l'horizon.

V

Quand les maîtres furent partis, Antoine s'occupa du trésor.

Il ferma toutes les portes par lesquelles on eût pu le surprendre, et se mit à l'œuvre. Il saisit le coffre par une des poignées dans l'espoir de le traîner hors de l'armoire ; mais ce fut peine perdue. Les veines de son visage et de son cou se gonflèrent inutilement. Le coffre ne bougea pas.

Il fut un peu décontenancé, et pourtant la chose était facile à prévoir, car cet objet avait une fois la longueur, et deux fois au moins l'épaisseur d'un homme ordinaire.

Il se croisa les bras et parut réfléchir. Bientôt, avisant un coffret de moyenne dimension, il l'emplit et disparut. Je compris qu'il voulait transporter toutes les richesses en détail. A la durée de son absence je jugeai qu'il y avait loin de la maison à la cachette.

Il recommença plusieurs fois l'opération.

La nuit était déjà fort avancée quand il eut terminé son travail.

Alors il s'essuya le front, prit la liste dont il avait parlé au comte, et, à la lueur de sa lanterne, il inscrivit quelques mots au bas de ce papier.

En ce moment, le grincement d'une serrure se fit entendre. Antoine se retourna et resta stupéfait en voyant s'ouvrir une porte qu'il était certain d'avoir fermée à double tour.

Un personnage entra, et referma la porte avec une précaution singulière.

C'était Toussaint, le sommelier du château, et le plus redoutable des conjurés.

Le nouveau venu retira la clé, jeta autour de lui un regard rapide, et dit d'une voix sinistre :

— J'arrive à temps. Tu partais, n'est-ce pas ?

Antoine était un homme de ressources :

— Moi partir ? répondit-il tranquillement. Je rentre, au contraire.

Et posant sur la table son chapeau et son manteau, il laissa voir un long couteau de chasse qui pendait à son ceinturon de cuir fauve.

— Que fais-tu dans cette galerie ? demanda Toussaint.

— Tu es bien curieux, ce me semble. Toi-même qu'y viens-tu faire ?

— Moi, je viens chercher ma part du trésor, dit le bandit en se croisant les bras.

L'intendant pâlit, mais il fit bonne contenance.

— Je ne te comprends pas, l'ami, répliqua-t-il. Il est l'heure de dormir ; demain, tu le sais, nous livrons le comte ; ensuite, nous nous partagerons, comme c'est convenu, ce qu'il y a ici. Jusque-là, bonsoir.

L'intendant fit un pas pour sortir.

— Tu ne sortiras pas ! dit Toussaint en lui barrant le passage. Trompe les autres si tu veux,

mais moi, je t'en défie. Le comte est parti, donne-moi ma part, et je te tiens quitte.

Antoine porta la main à son côté.

— Pas de menaces ! fit Toussaint d'une voix sourde.

Et ouvrant rapidement sa veste, il fit briller aux yeux de l'intendant un petit poignard et la crosse d'un pistolet.

Antoine haussa les épaules.

Il n'y a pas de trésor, dit-il en cherchant à se contenir ; le comte a emporté le peu d'argent qui restait ici. Où veux-tu d'ailleurs que soient ces richesses?

— Ici même, répliqua Toussaint en désignant l'armoire. Depuis longtemps je te surveille ; au moyen de cette clé, que je me suis procurée, chaque jour je suis venu relever ici la trace de tes pas. Tiens, vois-tu ces empreintes ? Ce sont les tiennes. Le nieras-tu ?

— Je ne nie qu'une chose, ce sont ces prétendues richesses. Regarde toi-même.

Et l'intendant ouvrit l'armoire.

Le sommelier se précipita vers le coffre,

et poussa un affreux rugissement de colère.

— Où est l'or? s'écria-t-il.

— Tu vois bien que le comte l'a emporté.

— Tu mens! c'est toi qui l'as caché. Malédiction! je suis venu trop tard.

Et comme, dans sa fureur, il revenait menaçant sur Antoine, il aperçut la liste que, dans un premier moment de surprise, celui-ci avait laissée sur la table. Un éclair jaillit de ses yeux.

— Ah! je te tiens, s'écria-t-il triomphant.

Effrayé de son oubli, Antoine s'élança pour saisir le papier; mais Toussaint plus agile s'en empara le premier et fit un mouvement de retraite.

— Toussaint! s'écria l'intendant hors de lui, si tu tiens à la vie, rends-moi ce papier!

Le sommelier répondit par un ricanement et voulut ouvrir la porte.

Mais Antoine se rua sur lui. Une lutte terrible s'engagea. La victoire demeura longtemps incertaine, car Toussaint était robuste aussi. Tous deux s'enlacèrent et trépignèrent avec rage. Enfin le vieillard saisit son ennemi à la gorge,

et l'étreignit jusqu'à ce que celui-ci tombât sur le sol.

Antoine crut l'avoir étranglé ; mais au moment où il le soutenait pour que le bruit de la chute ne fût pas entendu, il reçut un coup de poignard en plein visage.

Aveuglé par le sang, il lâcha prise et recula. Toussaint qui n'avait feint de tomber que pour tromper son ennemi, se releva vivement et chercha de nouveau à s'échapper.

Mais Antoine prit d'une main son manteau, et de l'autre dégaînant son arme redoutable, il s'élança sur son ennemi.

— Assassin! lui cria-t-il, cette fois tu ne m'échapperas pas.

Le sommelier n'avait pas prévu cette brusque attaque. il se retourna vivement, et se mit en défense. Mais le couteau était plus long que son poignard. La galerie n'était pas non plus assez spacieuse pour que le bandit pût éviter longtemps le fer que faisait flamboyer son ennemi résolu.

Il se baissa, fit des bonds, des détours, et,

abandonnant son arme inutile, il chercha, tout en suivant les moindres mouvements d'Antoine, à tirer son pistolet.

Antoine comprit que cette tactique allait changer la face du combat, et au moment où le sommelier armait le pistolet, il lui lança son manteau à la tête.

Toussaint se jeta de côté pour éviter le piége. Mais, dans son élan, il heurta un meuble, et perdit l'équilibre sur le parquet glissant. Rapide comme la foudre, Antoine fondit sur lui et, d'un coup vigoureux, il le traversa de part en part.

Les yeux du mourant devinrent fixes, hagards. Le vainqueur lui ouvrit de force la main gauche crispée par la rage et par les convulsions de l'agonie, et reprit le précieux papier.

— Pas une minute à perdre! dit-il.

Il étancha le sang qui coulait de son visage, mit son manteau sur ses épaules, et se baissa pour ramasser son chapeau.

Pendant ce temps, le sommelier, qu'un reste de vie et de fureur animait encore, tenta de se

relever; la douleur le retint au sol. Il ouvrit la bouche pour proférer un blasphème; mais en ce moment il aperçut le pistolet qu'il avait lâché dans sa chute, et une idée infernale s'empara de lui.

Il rampa silencieusement, étendit le bras par un effort désespéré, atteignit l'arme, et ajusta l'intendant qui déjà était arrivé jusqu'à la porte.

— Antoine! m'écriai-je, prends garde!

Mais, hélas! les tapisseries pensent et ne parlent pas. Ma voix resta en moi. Toussaint fit feu, et le malheureux intendant tomba la face contre terre.

Une horrible grimace contracta les traits du sommelier. Il était vengé. L'arme s'échappa de sa main.

Alors une vague rumeur courut à travers les corridors. J'entendis des voix, des pas retentir dans les escaliers.

Pauvre Antoine, me dis-je, ton dévouement a été inutile.

O seigneur de Loisy, ô Madeleine, on va trou-

ver sur le cadavre de ce vieillard la liste de vos richesses, et sans doute aussi le nom de l'endroit où il les a déposées. On vous dépouillera.

O Madeleine, vous, jusque-là si riche, si heureuse, saurez-vous supporter la misère, et ne pourrai-je donc rien pour celle que j'aime tant, et qui à son départ m'a donné une si touchante preuve d'amitié ?

Le bruit se rapprocha.

Antoine n'était pas mort; il tressaillit comme à l'annonce d'un danger suprême, et se leva, chancelant; mais il retomba sur les genoux.

On frappa à la porte.

Antoine ne répondit pas. Il se fit un silence effrayant.

L'intendant approcha le papier de ses lèvres; il voulait le broyer, l'anéantir. Mais ses dents serrées refusèrent le passage.

— Ouvrez donc! cria-t-on du dehors.

Les coups redoublèrent; on essaya d'enfoncer la rte. L'intendant regarda l'armoire se-

crète; il ne voulait pas mourir sans avoir mis le papier en sûreté.

Il tenta une seconde fois de se relever, mais ses forces le trahirent. Ses yeux se voilèrent.

En s'accrochant à la muraille, il fit par hasard céder un des clous qui retenaient la tapisserie. Plus il se sentait défaillir, plus il se cramponnait, et plus aussi l'étoffe cédait.

A la fin, le ciel, auquel il demandait un peu de force, lui envoya une inspiration.

En voyant cette brèche qu'il venait de pratiquer sans le vouloir, le vieillard eut un dernier sourire.

Concentrant toute son énergie dans un effort suprême, il plongea son bras tout entier entre l'étoffe et la doublure, et retira sa main vide.

Le trésor était sauvé.

La porte céda aux efforts des assaillants. Antoine s'affaissa sur le sol. Il était mort.

VI

La position des deux adversaires, la place où se trouvaient leurs armes, révélaient clairement toutes les phases du combat. Le motif seul de cette lutte resta ignoré.

Si parmi les assistants il se fût trouvé un honnête homme, celui-là eût pu lire sur la face des deux cadavres de quel côté avait été le bon droit. Le sommelier, les traits crispés par toutes les mauvaises passions était horrible à voir ; L'intendant, au contraire, le visage calme, les bras ramenés en croix sur la poitrine, semblait être mort en défendant une noble cause.

Mais, pour ces misérables, la vue du sang éveilla bientôt d'autres idées.

Après avoir enlevé les deux corps, ils coururent à la chambre du seigneur de Loisy, sous prétexte de l'instruire de l'événement, en réalité pour mettre le complot à exécution.

Ils virent alors que la fuite du comte les laissait maîtres du château.

Pendant plusieurs jours j'entendis les cris du triomphe, les chants de l'orgie, les discours insensés de l'ivresse.

Tout près de moi, dans cette salle à manger où s'était rassemblée tant de fois la noblesse du pays, les serviteurs avinés roulèrent sous la table.

Le salon retentit de propos ignobles. J'y vis trôner les chefs de la révolte, plus insolents, plus despotes que les véritables maîtres. Les forts dominaient les faibles. Ceux-ci furent réduits à une ignoble servitude.

A chaque instant, les éclats de voix, le bruit des armes, les luttes acharnées suivies de lugu-

bres silences, me firent comprendre tout ce qui se passait.

A la fin, les survivants craignirent qu'on ne vint les troubler dans leur possession, et résolurent de procéder au partage. Celui-ci s'empara de la cave, celui-là des meubles. Cet autre des objets de luxe, etc. Chacun eut son lot.

Les plus timides se contentèrent de ce qu'on voulut bien leur abandonner, sachant que toute réclamation nuirait à leur cause.

On organisa régulièrement le pillage. On mit en réquisition les chevaux, les voitures, et le transport commença.

Ces beaux meubles, que Madeleine avait touchés, on les entassa pêle-mêle dans des charrettes. Les reliques furent profanées, les tableaux violemment arrachés de leurs cadres.

Les portraits de famille s'en allèrent, souillés par des mains sacriléges, proscrits, chassés de leur domaine. En passant sous la voûte, les aïeux jetèrent sur le manoir un regard que je compris, moi, comme eux frappé d'impuissance.

Bientôt il ne resta plus rien que ma bergère et moi, et les chiens qu'on avait oubliés.

Ces pauvres animaux, mourant de faim derrière les barreaux du chenil, remplirent l'air de sinistres gémissements. Ils étaient bien à plaindre, mais ils criaient, au moins. Mon supplice, à moi, c'était de ne pouvoir exprimer ma douleur, ni par des cris, ni par des larmes.

Pendant la nuit, le vent hurla dans les corridors, les portes battirent, les ferrures grincèrent, les vitres se brisèrent. Chaque chose oubliée, abandonnée, malheureuse, trouvait une voix pour crier : au secours ! Moi seul, j'étais condamné au silence.

Mais ce n'était pas tout. La misère se prépara pour Madeleine. Un homme du dehors vint arracher un à un tous les clous qui me fixaient à la muraille. Puis, je ne sais pourquoi, il interrompit son travail.

Cet homme ne pouvait manquer de revenir. Il nous avait achetés, probablement.

L'étoffe ne tenait plus au mur, si ce n'est par la rouille que les clous y avaient déposée.

La moindre secousse devait m'entraîner, me précipiter sur le sol. Je ne m'inquiétais guère du lieu où l'on m'allait conduire; que m'importait le château, puisque mes amis l'avaient quitté?

Mais je tremblais pour Madeleine. Ce papier qu'Antoine avait déposé près de nous, avec l'espoir, avec la certitude même que l'héritière le retrouverait un jour, qu'allait-il devenir, exposé aux hasards d'un voyage? Il était perdu pour elle.

Pendant les longues journées, pendant les nuits interminables, je ne pensais qu'à cela.

Un soir, je regardais à ma boutonnière le dernier souvenir de Madeleine, cette rose flétrie, décolorée, dont la tige jaunie s'inclinait, et dont quelques feuilles, détachées par l'ébranlement du panneau, étaient déjà tombées à mes pieds.

Soudain, quelques lueurs éclairèrent les arbres. Des voix d'hommes, de femmes, parvinrent jusqu'à moi. Je me figurai un moment que le seigneur et sa fille revenaient.

Vain espoir! C'étaient des valets, armés jus-

qu'aux dents. C'étaient leurs maîtresses, aux visages flétris.

Les misérables venaient encore une fois souiller la demeure de leurs maîtres. Ils s'y étaient donné rendez-vous pour une dernière orgie.

Ce n'était pas nouveau pour moi. Ces chants, ces blasphêmes, je les avais déjà entendus. J'appelai sur eux comme les jours précédents la vengeance du ciel. Je songeai à René, le fiancé de Madeleine, le vaillant soldat dont la main redoutable eût châtié ou dispersé cette poignée d'ennemis.

Mais peut-être, lui-même, rejeton d'une illustre famille, était-il persécuté, banni. Pauvre René! me disais-je, plus de rencontres ici avec la douce fiancée! la grâce, la beauté se sont enfuies; la mort, la ruine leur ont succédé.

Soudain, comme s'il eût entendu mon appel, celui que je venais d'invoquer entra, semblable à un fantôme. René s'avança. Un grand manteau l'enveloppait tout entier; un chapeau à larges bords descendait sur son visage.

Il écouta un instant le bruit des bouteilles,

le cliquetis des verres. Puis, se découvrant respectueusement devant moi :

— Où est-elle? me dit-il d'une voix brisée. Parle, toi son confident, toi qu'elle a pris à témoin de son amour. Est-elle morte dans cette effroyable tempête? Tu dois le savoir.

Insensé! reprit-il ensuite. Que vais-je demander à cette image. Elle ne saurait comprendre mes angoisses?

Madeleine, qu'es-tu devenue? Faut-il que l'épée à la main j'aille demander de tes nouvelles à ces bandits qui chantent? Tout devrait me parler de toi, dans cette galerie si pleine de ton souvenir. C'est ici que nous avons échangé des serments solennels.

Portrait, toi que j'implore!...

En ce moment René leva la tête pour chercher à distinguer mon visage, et son haleine vint agiter la rose. Sur son front suppliant les feuilles détachées tombèrent comme une douce pluie.

Surpris, il en retint quelques-unes au passage et s'approcha de la croisée pour les voir.

Puis il revint au panneau, fixa sur moi ses yeux dont l'amour décuplait la puissance, promena sur mes habits sa main fiévreuse, inspirée, et finit par rencontrer sous ses doigts l'épingle et la tige desséchée de la fleur.

— Vivante! s'écria-t-il, vivante! Le portrait a parlé! Je savais bien que l'amour de Madeleine pouvait faire un miracle.

Sa joie devint du délire. La fiancée lui disait clairement : J'existe et je t'aime!

Il se baissa et réunit dans sa main toutes les feuilles qui jonchaient le parquet.

Mais son cri de joie avait été entendu. Troublés dans leur ivresse, craignant quelque surprise, eux jusque-là impunis, les buveurs se levèrent.

S'armant à la hâte, ils s'avancèrent vers nous, précédés des femmes qui portaient les flambeaux et les torches.

Je me repentis alors de mon vœu téméraire. Malgré sa bravoure, René était incapable de résister seul à tant d'ennemis, qui, de sang-froid, peut-être, eussent courbé le front, mais qui, su-

rexcités par le vin, devenaient redoutables. Il pouvait fuir, il est vrai, mais un gentilhomme méprise le danger.

Il dégaîna sa longue épée, laissa tomber son manteau pour être plus libre dans ses mouvements, et la main fièrement posée sur le pommeau de l'arme dont la pointe touchait le sol, il s'adossa contre moi et attendit.

Les autres marchaient avec circonspection, sondant tous les coins obscurs. Moi, j'aurais donné mon existence éphémère pour conserver à Madeleine son fiancé! Mais l'honneur de le secourir m'était défendu.

Pourtant je cherchai à secouer ma torpeur. Le péril devenait menaçant. Nous étions encore dans l'ombre, mais les flambeaux arrivaient. Un instant de plus René était découvert.

Je fis un effort désespéré. . . . . alors j'éprouvai un tressaillement étrange. Il me sembla que je remuais. Le ciel avait-il exaucé ma prière? Impossible d'en douter, un prodige s'opérait. Je me sentis glisser lentement le long du mur.

Je voulus m'élancer, sauter sur le parquet; mais obéissant à une impulsion irrésistible, je tombai la tête la première, et de mes plis j'enveloppai tout entier le corps de celui que je voulais défendre.

Quand la troupe arriva sur le seuil de la galerie, elle vit la toile tombée, le panneau dégarni, et crut devoir attribuer à la chute de la tapisserie le bruit qu'elle avait entendu.

René se tenait immobile, courbé en deux, tout prêt à bondir hors de son asile si on se fût approché. Je sentais près de moi son souffle brûlant, sa main frémissante. Un mot de plus, un pas en avant allaient provoquer un combat terrible.

Heureusement, le bruit expliqué, les craintes évanouies, chacun se retira, et la galerie fut de nouveau plongée dans les ténèbres.

Le jeune homme sortit alors de sa retraite, et s'éloigna en disant :

— Madeleine existe! fût-elle au bout du monde; je la retrouverai.

Quant à moi, j'étais charmé, fier, enivré.

Pour la première fois, je venais d'agir. J'avais brisé mes entraves, René me devait la vie, car, sans mon intervention, il eût succombé assurément.

Telles furent mes premières pensées après le départ du jeune homme. Ensuite, je remarquai que je me trouvais la tête en bas, dans une position désagréable, et je cherchai à me relever; mais tous mes efforts demeurèrent sans résultat. Pourquoi cette inertie après l'acte d'indépendance que je venais d'accomplir? C'était incompréhensible. Je tentai de parler; mes lèvres refusèrent de s'ouvrir. Hélas! je reconnus bientôt combien ma vanité était ridicule... mon intervention était due au hasard, et non à mon initiative.

Avant l'arrivée de René je ne tenais presque plus au mur; en s'appuyant contre moi pour faire face à l'ennemi, le jeune homme avait provoqué ma chute.

Je restai toute la soirée dans cette position. Vers minuit les chants cessèrent. Un des con-

vives sortit de la salle à manger. J'entendis son pas pesant se rapprocher de moi.

— Allons ! dit-il, puisque le vent s'est chargé de ma besogne, je n'ai plus qu'à emporter cette toile.

En effet, il nous plia, nous chargea sur ses épaules et sortit du château.

Je reconnus la voix de celui qui nous avait décloués quelques jours auparavant.

VII

Après avoir longtemps marché, notre acquéreur s'arrêta, et nous laissa tomber lourdement.

J'entendis sortir de sa poitrine un soupir de satisfaction, d'où je conclus qu'il était arrivé au terme de son voyage.

En effet, quelques instants plus tard il cessa d'aller et venir, et le bruit régulier de sa respiration m'annonça qu'il s'était endormi.

J'attendis le jour avec impatience. Il me tardait de connaître notre nouveau gîte. En toute ma vie, je n'avais vu que les Gobelins

et le château de Loisy. Je ne me figurais qu'imparfaitement ce que pouvait être le séjour des gens du peuple.

Ma curiosité fut bientôt satisfaite. Dès le matin l'homme s'éveilla et vint visiter son acquisition. Il déroula la tapisserie pour l'examiner en détail. Des enfants entrèrent par toutes les portes ; une femme laide et mal vêtue vint à son tour, et la famille entière fit cercle autour de nous.

Quelle différence du manoir de Loisy à ce taudis ! Des poutres noires au plafond, un sol humide et inégal, des murs nus et crevassés, un foyer mort, deux ou trois siéges boiteux, voilà ce que j'y vis.

Quant aux habitants, leur extérieur répondait à cette misère. Le père et la mère semblaient hébétés ; les enfants, sales, avaient pour chevelure une crinière blonde, épaisse, foncée en dessous, claire en dessus ; passée, blanchie, comme une gerbe qu'on aurait laissée exposée au vent, au soleil, à la pluie. Les

garçons, les filles, tous étaient déguenillés, sordides.

Ce spectacle me fit mal. J'oubliai un moment mes infortunes. J'oubliai aussi la disgrâce des seigneurs du château, en présence de ces pauvres enfants qui marchaient pieds nus en hiver.

Tous se mirent à parler à la fois. C'était un bruit assourdissant.

Je trouvai tout sinistre, dans cette cabane. Le jour n'y pénétrait que par d'étroites fenêtres, rendues plus noires encore par la poussière qui s'était attachée aux vitres. Il me sembla qu'un malheur m'y attendait, et je ne me trompais pas. On n'y voyait que des scènes repoussantes. Le père et la mère vicieux, les enfants battus, obligés de chercher, comme les animaux, leur subsistance sur les chemins, tout concourait à emplir mon esprit d'une noire tristesse.

J'appris par leurs conversations que ces gens avaient envie de nous vendre. Ils parlaient tous les jours de leurs démarches à cet égard. Je

souhaitais de les voir réussir, pensant que nous ne pouvions pas tomber plus bas.

Je ne me doutais guère alors que la misère n'a pas de limites, et qu'il n'est pas de condition si pénible qui ne puisse devenir plus affreuse encore.

Chaque matin, notre homme sortait avec l'espoir de ramener un acquéreur. Pendant plusieurs semaines il revint seul, le plus souvent ivre, farouche, hideux à voir.

Mais un jour enfin, il rentra plus gai qu'à l'ordinaire, et accompagné d'un marchand de la ville voisine.

Cette fois je commençai à espérer. Il n'était pas aussi sot que je l'avais cru. Il savait montrer à l'occasion de la ruse et de la finesse. L'appât du gain révélait chez lui une certaine intelligence. Il fit ressortir avec assez d'adresse nos qualités, la richesse de nos vêtements, le paysage qui nous entourait. Malheureusement tous ces efforts venaient échouer devant l'idée fixe de l'acheteur.

— En d'autres temps, lui dit celui-ci, j'eusse

acquis volontiers cette tapisserie; mais aujourd'hui on n'aime pas les seigneurs. Vous savez ! ajouta-t-il en dessinant un geste rapide sur son cou.

— Ah bah! répondit le lourdaud, celui-là ne peut pas faire de mal; ce n'est pas comme les autres.

Et un éclair de haine jaillit de ses yeux.

— N'importe! l'image même est détestée, reprit le marchand. C'est dommage, car la bergère me plaisait. Enfin, puisqu'ils sont ensemble, il n'y a rien à faire. Quand vous trouverez autre chose, venez me chercher. Vous savez où je demeure.

Le maître du taudis proféra un blasphême et me montra le poing. Sa colère ne m'effraya pas.

— Il est heureux, lui dis-je en moi-même, qu'il te faille respecter l'œuvre de plus puissants que toi! Oui, mon amie est charmante; oui, elle est à moi pour la vie; oui, je l'aime! Et quoique cela gêne ta spéculation, partout

où j'irai, elle ira; partout où elle sera, je demeurerai à ses côtés.

Et en vérité, jamais elle n'avait été plus belle qu'en ce moment. Nous étions près du seuil de la cabane; un rayon de soleil tombant sur ma bergère, faisait valoir l'or de sa blonde chevelure et les mille nuances de son corsage.

Au dehors, la neige avait changé en rameaux blancs les arbres de la route. La nature était froide; mon amie seule réunissait en toute sa personne les plus riches couleurs, les tons les plus chauds : tout ce qui est la vie, tout ce qui est l'amour.

Tandis que je bravais la fureur de cet homme, je le vis soudain réfléchir, puis se frapper le front, comme si la plus heureuse idée lui eût passé par la tête.

— Ainsi, dit-il au marchand, la bergère vous convient?

— Oui, je la prendrais volontiers; malheureusement...

— Eh bien! je vais vous la donner.

Et l'homme monta à l'étage supérieur.

C'est une fanfaronnade, me dis-je; sa déception lui trouble la cervelle. Le marchand semblait partager mon opinion.

Un moment après, l'homme redescendit, tenant à la main une paire de ciseaux.

— Que voulez-vous faire? demanda le marchand.

— Vous allez le voir! Ce beau seigneur ne me gênera pas longtemps.

Je ne comprenais pas encore; cependant à l'inquiétude qu'exprimèrent les traits du marchand, une vague terreur s'empara de moi. J'étais encore loin de soupçonner la vérité, mais je pressentais un malheur.

Le misérable saisit résolûment l'extrémité inférieure de la tapisserie, et d'un coup de ciseaux il l'entama.

Le marchand voulut l'arrêter.

— Attendez, lui dit-il. Ne mutilez pas ce tableau. C'est un objet d'art. Plus tard, je vous achèterai le tout, peut-être.

Mais l'homme n'écouta rien.

— Je ne veux pas attendre, répondit-il.

Et il poursuivit son œuvre criminelle.

Ah ! jusque-là j'avais cru connaître la douleur, parce que j'en avais vu les traces sur des faces humaines. Mais aujourd'hui, je sais qu'il y a bien loin de l'âme au visage.

Les cris, les gémissements ne sont qu'un faible écho de la grande voix qui se plaint au fond du cœur.

Sous la main de cet homme, les roseaux et les joncs tombèrent d'abord comme des épis.

Tout ce que rencontra l'arme fatale fut brisé, haché. Les papillons, les insectes qui jouaient sur les fleurs furent massacrés. Ensuite les arbres s'entr'ouvrirent, les branches craquèrent.

Les deux lames grondèrent en abattant les buissons. Les oiseaux, les nids, rien ne fut épargné.

Et comme si les morsures des ciseaux n'eussent pas été assez rapides, l'homme ouvrait et resserrrait convulsivement sa mâchoire pour aider aux mouvements du terrible outil.

A mesure que le fer montait, j'éprouvais une souffrance inouie. Je sentais se rompre violem-

ment tous les fils qui m'unissaient à ma bergère.

Ils se tordirent comme des muscles brisés. Un isolement douloureux se fit autour de moi.

Elle dut bien souffrir aussi, ma pauvre compagne ; car ces brins de laine et de soie qu'on tranchait sans pitié, c'étaient les fibres mystérieuses qui de mon cœur conduisaient au sien.

VIII

J'étais là gisant, le cœur brisé, l'âme torturée. Mon bourreau se retourna d'un air sombre vers le marchand, et lui montrant l'étoffe où désormais la compagne de ma vie était seule, il lui dit :

— Prenez-la.

On ne débattit pas longtemps le prix ; il était en quelque sorte fixé d'avance. L'acquéreur paya et se mit en devoir d'emporter ma bergère.

Cet homme n'était par méchant, car il la plia lentement comme pour me permettre de la voir encore et de lui dire adieu ; quand il fut près de laisser retomber le dernier pli sur ce visage adorable et résigné, il s'arrêta un peu et jeta sur moi un regard de compassion.

Mais sa charité n'alla pas jusqu'à m'acheter moi-même.

Quand le marchand fut parti avec son précieux fardeau, l'homme aux ciseaux vint à moi, et me prenant d'une main par le milieu du corps :

— A nous deux ! me dit-il.

Et il me lança dans le bas d'une armoire humide et malsaine.

Pour abuser de sa force, le misérable n'avait pas d'autre prétexte que sa brutalité ; il en inventa un. L'armoire était trop petite ; il m'accusa de ne pas me prêter à sa fantaisie, et pour se venger de ce qu'il appelait ma résistance, il se rua sur moi, me foula aux pieds, me fit entrer de force dans ce cachot, où, replié dix fois sur moi-même, brisé, meurtri, déchiré par son talon grossier, je demeurai seul, avec mes pensées, n'ayant pas même la force de mourir, après tant d'infortunes.

Et on croit qu'une tapisserie est heureuse, parce qu'elle peut se passer de pain ! Que de

de fois, planté niaisement devant moi, un ignorant m'a jeté cette phrase à la face !

On oublie que les humains meurent pour un rien, pour un chagrin, pour une maladie souvent exempte de douleur, et qu'une fois débarrassés de leur existence, dont ils ont même le privilége de disposer à leur gré, ils se rient des misères de ce monde !

Tandis que nous, jamais nous ne mourons ! à moins qu'un incendie ne nous détruise, nous survivons aux siècles, décolorés, déformés, râpés, usés, promenés de ville en ville, de maison en maison ! Et tant qu'il nous reste la tête pour penser, un œil pour voir, une oreille pour entendre, nous sommes exposés à souffrir.

Je n'ai jamais su exactement combien de temps j'étais resté dans cette armoire.

Jusqu'alors j'avais mesuré les mois par la succession des jours et des nuits ; les années par le retour des fleurs ou des hivers ; mais là, plongé dans une obscurité perpétuelle, je ne pus pas me rendre compte des jours qui s'écoulaient.

J'étais abruti, mais point assez encore pour oublier.

Souvent, après de longs désespoirs, je ne voulais plus penser. Quand un souvenir s'éveillait au fond de mon âme, je refusais de l'entendre; et, pour étouffer sa voix, je murmurais en moi-même je ne sais quelles paroles monotones et vides de sens.

Ma prison était horrible. Pressé contre le mur, je sentais le froid envahir mon visage et mes mains. Dans le silence, j'entendais le travail des étranges compagnons de ma captivité. Ils rampaient sur mes habits, qu'ils rongeaient avec persévérance. Si encore ils m'avaient dévoré tout entier !

J'étais depuis longtemps dans cet affaissement moral que je viens de décrire, quand tout à coup une idée jaillit des ténèbres et m'absorba tout entier.

La liste ! qu'était-elle devenue la liste ?

Accablé par mon propre malheur, j'avais complètement oublié, sinon Madeleine, du moins la misère qui l'attendait. Mais cette me-

nace suspendue sur la tête de l'héritière de Loisy réveilla toute mon inquiétude.

Je cherchai à me rappeler les moindres circonstances du drame dont j'avais été témoin, et en calculant la longueur du bras d'Antoine, en partant de l'endroit où le fidèle intendant s'était retenu à la muraille, je jugeai que le papier devait être précisément sous le corsage de ma bergère.

Ainsi le bourreau qui avait mis entre elle et moi une distance infranchissable, avait du même coup livré à tous les caprices du hasard un document précieux, l'espoir et l'avenir d'une famille. Car si j'étais impuissant, moi homme énergique et résolu, combien la pauvrette était plus faible encore, et inhabile à défendre ce dépôt sacré !

Le hasard pouvait seul rendre à Madeleine ce qu'il lui avait enlevé. En vain mon esprit essaya mille combinaisons ; je dus me résigner et attendre des jours meilleurs.

IX

Ce fut un beau moment pour moi que celui où je revis la lumière. Mon geôlier était mort; ses héritiers se partageaient ses dépouilles. En fouillant tous les recoins, on me trouva et on me tira de mon cachot. Mais dans quel état! J'avais perdu ma forme.

Mes membres, pliés, raidis, refusèrent de s'allonger. On fut obligé de me détirer en tous les sens, et pendant cette opération douloureuse, je sentis mes membres craquer, et mon costume se déchirer en plusieurs endroits. On me porta dehors, dans un petit jardin que je ne

connaissais pas, car il était derrière la cabane. Il faisait chaud ; le soleil était dans toute sa force.

J'étais comme un malade qu'on a rappelé à la vie, et qui essaie ses premiers pas en un jour de beau temps. Je me sentais égoïste. Je vivais pour le plaisir de vivre.

Les insectes qui m'avaient tourmenté, et qui, dans mes habits, s'étaient creusé de tranquilles retraites, éblouis par cette clarté soudaine, empressés, éperdus, se hâtèrent de regagner la maison, et la sinistre armoire, dont l'obscurité favorisait leurs entreprises.

On me secoua vigoureusement pour chasser la poussière qui m'inondait, après quoi on m'étendit sur l'herbe.

C'est ainsi que je passai la nuit, les yeux tournés vers le ciel étoilé.

Le matin, la rosée descendit, et versa sur mes membres fatigués une fraîcheur délicieuse.

Dans les arbres moussus les oiseaux chantèrent, et la brise, en passant sur les pruniers

sauvages, fit tomber et rebondir dans les allées une grêle de fruits bleus.

Tandis qu'on vendait le mobilier de mon persécuteur, un homme vint près de moi, me considéra avec attention, et poussa une exclamation de surprise. Je ne fus ni moins étonné, ni surtout moins ému que lui. C'était le marchand qui avait acheté ma bergère.

Malgré les rides que l'âge avait semées sur son visage, je le reconnus, et je sentis naître en moi une espérance.

Je n'avais pas oublié le mouvement de pitié qu'il avait éprouvé au moment de notre séparation. Il savait sans doute où était mon amie. Il était bon, et nous réunirait peut-être.

Mais quelle folie! Puisque les cheveux de cet homme avaient blanchi, dix ans au moins s'étaient écoulés. En ce temps de troubles et de misère, la pauvre enfant avait dû changer souvent de maîtres.

Non, c'était un rêve impossible, extravagant. J'avais recouvré ma liberté, c'était assez. Je me promis d'être résigné. Mon ambition se

borna à souhaiter que cet homme devînt mon acquéreur et me conduisît dans sa maison, où du moins ma compagne s'était arrêtée, si peu que ce fût.

— Pauvre diable ! dit-il en m'examinant avec intérêt, et en passant son mouchoir sur mon visage terni. Comme il est changé ! Eh ! mais, les couleurs reparaissent. Il n'y a pas trop de mal.

Aïe ! les habits sont mangés des vers.

Enfin, il inspecta minutieusement toute ma personne, et fit la réflexion sensée que, plus je paraîtrais misérable, plus il aurait de chance de m'acheter à bon compte.

En effet, je lui fus adjugé pour une somme insignifiante ; et le jour même, installé sur son épaule, je pris avec lui le chemin de la ville.

Tout en renonçant pour le présent à l'idée de revoir ma bergère, je comptais bien entendre parler d'elle, car dans cette maison, si court que son séjour y eût été, il me semblait impossible qu'une créature aussi parfaite n'eût pas laissé de souvenirs.

Malheureusement, je l'ai déjà dit, la pitié de marchand n'allait pas au-delà de certaines limites.

Occupé de son gain de chaque jour, allant chercher au dehors de bonnes occasions, pressé de vendre au retour ce qu'il avait acheté, il songeait bien plus à lui-même qu'à un pauvre seigneur comme moi.

Ma situation lui avait semblé plus fâcheuse qu'intéressante. Il trouvait malheureux, non pas qu'on m'eût arraché l'âme en me séparant de celle que j'aimais, mais qu'on eût amoindri beaucoup ma valeur, en m'isolant d'un joli paysage, et d'un personnage qui faisait bon effet à côté de moi.

Aussi, loin de m'entretenir d'un sujet qui m'eût semblé si doux, il se contenta de me nettoyer un peu pour me rendre présentable, et comme à l'intérieur on ne me voyait pas, il m'accrocha dehors afin que les passants pussent m'examiner à l'aise.

C'est là, que chaque jour je fus humilié!

Chacun s'arrêtait devant moi et me criti-

quait. Les uns riaient de mon costume, si différent du leur; les autres de mes guêtres percées, ceux-là de mon fusil tordu par mon séjour dans l'armoire. Le plus grand nombre raillaient le sourire éternel avec lequel je recevais la pluie, les éclaboussures et les quolibets !

Les temps étaient bien changés ! Je ne trouvai plus chez le peuple ce respect dont l'image de la noblesse avait été entourée autrefois. Une transformation s'était opérée jusque dans le costume. Les vêtements sombres avaient succédé à la soie et au velours.

Des soldats nombreux passaient devant moi. Le canon grondait, annonçant chaque jour une nouvelle victoire. Beaucoup d'hommes partaient pour la guerre, il en revenait peu. Sur ces visages bronzés par les batailles l'enthousiasme éclatait.

Tous les matins, en prenant possession de mon mur, je me disais : Où est René ? Qui sait s'il ne passera pas aujourd'hui devant moi. Il était soldat, lui aussi. Hélas ! il est peut-être

resté sur une de ces grandes plaines où se livrent les combats.

C'est ainsi que pour moi s'écoulait le temps. Malgré toutes les bonnes résolutions que j'avais prises, je me sentais malheureux. J'aimais la vie intime, comme celle que j'avais menée autrefois, et non l'existence de la rue, bruyante et tourmentée.

Il y avait pourtant bien loin de cette muraille éclairée à mon armoire obscure, mais on n'est jamais content, on oublie vite ; et ce que j'eusse appelé le paradis tout à l'heure, me semblait triste, depuis que j'avais senti renaître l'espoir insensé de revoir mon amie, et les hôtes du château de Loisy.

Les épreuves précédentes ne m'avaient pas corrigé. Il en fallut une dernière pour me rappeler à la raison, et à une résignation sans bornes.

Un jour qu'il pleuvait beaucoup, j'étais tout seul dehors, regardant l'eau qui de chaque pavé formait une île, quand une femme d'apparence vulgaire s'arrêta devant moi.

Abritée sous un vaste parapluie, portant au bras un panier plein de provisions, elle avait cet air insolent des gens qui sont sûrs de ne manquer de rien.

Elle appela le marchand.

Celui-ci sortit sur la pointe des pieds pour éviter les flaques d'eau.

— Combien vendez-vous ça? lui dit-elle.

« — Ça! me dis-je avec d'autant plus d'aigreur que la pluie me fouettait le visage. Il paraît que je ne suis plus un homme, mais une chose.

— Pas cher, répliqua le marchand. Et pourtant il a été dans une grande maison.

— Qu'est-ce que ça me fait, la maison? reprit la mégère. Il est de travers, votre bonhomme. Il n'est pas au milieu, il lui manque quelque chose, il est sale.... Il faut croire que dans sa maison on ne l'a pas nettoyé. Voyons, combien? Je suis pressée.

— Insolente! pensai-je, on va te répondre comme tu le mérites.

Mais contre mon attente, le marchand, qui

avait envie de se défaire de moi, prit toutes ces critiques en considération, et me céda pour un prix honteux. Bien plus, il voulut épargner une fatigue à sa cliente ; et après m'avoir décroché et plié, il fit route avec elle.

J'appris en chemin que cette femme tenait une auberge.

Grand Dieu ! après avoir appartenu à un ministre du roi, devenir la propriété d'une aubergiste, qui, sans doute, allait me pendre dans la salle commune, où les charretiers jurent, où les passants boivent, où les ivrognes fument ! J'allais vivre au milieu des cuisiniers, des valets de bas étage. J'allais subir leurs ignobles propos, moi, le confident de Madeleine !

La femme, après avoir payé, me déplia, me visita, donna quelques grands coups d'aiguille à travers mes vêtements, puis, examinant ma doublure que le temps avait amincie, elle m'en mit une seconde assez propre, et bien plus solide que la première.

Ensuite, comme ses affaires l'appelaient ail-

leurs, elle me laissa là. Livré à moi-même, je regardai l'endroit où je me trouvais.

C'était en effet la salle commune. Les deux fenêtres donnant sur la rue étaient grillées. Sous un plafond noir, les murs étaient garnis de dessins qui n'avaient de valeur que par le cadre qui les entourait. J'allais sans doute succéder à ces pauvretés. Quel honneur pour un seigneur sorti des Gobelins !

Cependant c'était l'heure à laquelle arrivaient les habitués. Chacun voulut voir l'acquisition de l'hôtesse, et une discussion s'éleva au sujet de l'endroit où on m'allait placer.

Tout le monde parlait à la fois. Celui-ci désignait tel panneau, celui-là tel autre, un troisième voulait qu'on me mît entre les deux fenêtres, quand la femme rentra, et mit fin au débat.

— Croyez-vous donc, leur dit-elle, que je sacrifierais à cette loque des cadres qui m'ont coûté si cher ?

— O ciel ! me dis-je, où suis-je descendu? Une loque !

— Et qu'en voulez-vous faire? lui demanda-t-on de toutes parts?

— Un tapis de pieds pour la chambre jaune! répondit-elle.

Un millier d'étincelles me passèrent devant les yeux. Une fureur sauvage s'empara de moi. Si j'avais pu emprunter pour cinq minutes la forme et la vigueur d'un de ceux qui m'entouraient, j'aurais sans pitié broyé cette femme, anéanti ses valets, brulé sa maison, torturé tout ce qu'elle aimait. Je me serais vengé d'un outrage inoui, inconnu jusque-là. Moi, un tapis de pieds!

Et dans la foule de ces auditeurs lâches et stupides, il ne s'éleva pas une voix pour me défendre! au contraire!

— C'est une bonne idée! dit l'un.

— Il garantira le parquet, dit l'autre.

— A la bonne heure! s'écria un troisième; quand je logerai ici, ce sera un lit pour mon chien.

Ce fut le dernier coup. A quoi bon lutter désormais!

Je dus renoncer à tout orgueil. Je n'étais qu'un pauvre être sans défense, destiné à servir de jouet au premier venu.

— Toi-même, dis-je à l'hôtesse tandis qu'elle me portait à cet odieux séjour jeune ; toi-même, femme sans entrailles, qui te crois puissante parce que tu as la force de m'écraser, tu pèses bien peu dans la main de celui qui t'a donné la vie.

Prends garde ! ton tour viendra.

X

J'y ai bien souffert, dans la chambre jaune! L'éperon des soldats a labouré mon corps, blessé mes genoux. Les voyageurs, les animaux eux-mêmes ont posé le pied sur mon visage.

Plus d'un outrage a passé sur ce front qu'avaient touché les lèvres de Madeleine; Madeleine de Loisy, une grande dame!

Descendu au dernier degré de la misère, je me croyais à jamais déchu; mais le hasard qui m'avait accablé amena ma délivrance.

Tandis que, suivant ma coutume, je souhaitais à mon hôtesse tous les maux que j'endurais

moi-même, je l'entendis une fois parler dans le corridor.

Un accent mâle et sonore lui répondait, et dans le timbre de cette voix il me sembla démêler des sons qui ne m'étaient pas inconnus.

Les pas se rapprochèrent. L'hôtesse entra, montra la chambre à un officier de tournure martiale, et lui assura qu'il y serait fort bien. Cet officier arrivait dans la ville avec un régiment de cavaliers dont il était le chef.

On apporta ses bagages, et l'hôtesse se retira.

— François, dit l'officier au soldat qui le servait, un ordre supérieur me retient ici cette nuit; mais demain, au point du jour, nous partirons pour la Ferté-Milon. Ne défais pas mes valises.

— C'est dommage, mon colonel! répondit le soldat. N'être qu'à trois lieues de chez soi, et attendre douze heures!....

— L'ordre est formel, mon ami.

— Madame la baronne serait si heureuse de vous voir

— Oh! je vais lui écrire; tu lui porteras ma

lettre. D'ailleurs, je crains pour elle les grandes émotions; il faut qu'elle soit prévenue de mon retour.

— Ce n'est pas que le bonheur fasse jamais de mal, dit François; mais après tout ce qui lui est arrivé, son père mort, ses biens perdus, madame la baronne a besoin de ménagements. Allons! je vais revoir aussi ma mère, moi! La bonne femme ne se plaindra pas si je l'embrasse un jour plus tôt. Voilà déjà deux ans que nous sommes partis!

— Deux longues années, dit le colonel en écrivant.

— Et si madame la baronne savait combien de fois vous avez risqué votre vie pour entraîner le régiment et culbuter les Autrichiens, elle ne vous laisserait pas repartir. Car il faut être juste, mon colonel, vous êtes trop vif au feu!

— Garde-toi d'en parler, malheureux!

— J'aurai beau me taire, les camarades le diront. Vous avez deux enfants, mon colonel; madame la baronne n'a plus de famille...

— Allons! c'est bien, mon ami, va.

Le soldat s'éloignait avec la lettre; le maître le rappela.

— Y a-t-il un jardin ici? lui demanda-t-il. Je voudrais cueillir une fleur pour Madeleine..... pour la baronne, reprit-il.

— Il n'y en a pas, mon colonel.

— C'est dommage! j'aurais voulu lui envoyer un souvenir. Enfin! je l'embrasserai demain. Ne tarde pas, je t'attends.

Le messager descendit, et bientôt le sabot de son cheval retentit sur le pavé de la rue.

On peut juger de ma joie, de mon délire. Cet officier au brillant costume, c'était René, l'époux de Madeleine, car il avait prononcé ce nom chéri.

Après le départ du soldat, René tomba dans une rêverie profonde. Appuyé sur le dossier de la couchette, regardant sans voir, il était absorbé dans ses souvenirs. Sur son front tour à tour soucieux et serein, je suivais la trace de ses pensées. Comme tous ceux qui ont aimé et souffert, il reconstruisait pour la millième fois l'histoire de son amour, de son exil, et proba-

blement aussi le drame terrible dans lequel s'étaient englouties la puissance et les richesses des seigneurs de Loisy.

Tout d'un coup son regard s'anima, ses mains s'étendirent instinctivement comme vers un objet aimé. Une émotion de tendresse infinie se répandit sur son visage, et d'autant plus belle à voir qu'elle contrastait avec la rigueur de l'uniforme. La joie et la pitié éclataient à la fois dans son regard.

Dans cet objet misérable et rebuté, il venait de reconnaître le confident de son amour.

— Et toi aussi, me dit-il, en se précipitant vers moi, on t'a donc persécuté! Mais tu seras heureux, nos mauvais jours sont passés.

Chère Madeleine, ajouta-t-il, au lieu d'une fleur, c'est un ami que je te rendrai demain!

Ah! qu'elle me sembla bonne et compatissante, cette hôtesse au cœur dur, qui m'avait humilié, méprisé, réduit aux fonctions les plus abjectes!

Grâce à elle, j'avais retrouvé un protecteur.

Que la chambre jaune me parut gaie, riante, au moment où le baron de Vauciennes, agenouillé devant moi, promena ses nobles mains sur mes blessures, et jura de me garder jusqu'à son dernier soupir.

XI

Le lendemain, le baron me prit en croupe. Quand il fut à cent pas de la maison où l'attendait Madeleine, il me remit aux mains de François, avec des recommandations particulières.

Le soldat courut en avant, monta rapidement au premier étage, et au moyen de quelques clous il me fixa au mur d'un petit salon.

Dans la chambre à côté, c'étaient des voix confuses, des baisers, des cris d'enfants. Le colonel embrassait sa famille.

Un quart d'heure après, Madeleine, radieuse de beauté, l'œil encore humide, Madeleine en-

tra, suivie de René, qui, dans chacune de ses mains puissantes, tenait la petite main d'un enfant.

— Quel peut être cet ami si cher? dit-elle en cherchant autour d'elle avec émotion. Voyons, René, ne me trompez-vous pas?

— Là, en face de vous, répondit celui-ci. Regardez!

Madeleine poussa un cri. Je crus qu'elle allait s'évanouir, mais un torrent de larmes jaillit de ses yeux.

Elle cacha son visage dans le sein du colonel qui s'efforçait de la calmer.

— Laissez-moi pleurer, lui dit-elle. Ce sont des larmes de joie. Tenez, René, avec vous, avec nos enfants, j'étais bien heureuse; mais il manquait sous mon toit, cet ami qui m'a vue toute petite, et à qui je parlais de vous en votre absence.

A présent, c'est lui qui me parlera de mon père, et de tous ces beaux rêves qui ont bercé ma jeunesse. Vous me l'avez rendu; cela nous portera bonheur. Oh! mais il faut que tout le

monde ait sa part aujourd'hui, continua-t-elle en m'enveloppant d'un regard affectueux. Faites-le mettre à terre, mon ami.

On lui obéit. Elle me prit par un côté et tendit l'autre à son mari.

— Que voulez-vous faire? lui demanda celui-ci.

— Appelez cela folie, mon cher René, ou de tout autre nom qu'il vous plaira, rien ne m'ôtera l'idée que ces deux pauvres êtres s'aimaient, et qu'en les séparant on les a fait cruellement souffrir.

— Grand Dieu! pensai-je, que veut-elle dire?

— Ils ne sont animés que dans votre imagition, répondit le baron avec une douce raillerie.

— Non! reprit Madeleine avec assurance; je suis sûre de ne pas me tromper.

Au moment où elle prononçait ces paroles, nous entrâmes dans un salon voisin du précédent, et là......

Et là, celle que je croyais perdue, la com-

pagne de ma vie, ma bergère, enfin, m'apparut charmante comme aux plus beaux jours. Son visage, sa parure, rehaussés encore par les soins pieux de Madeleine, resplendissaient d'un éclat extraordinaire.

Madeleine, vous aviez bien deviné. J'avais une âme pour comprendre votre suprême délicatesse.

Oui, ma bergère était là. Et la baronne de Vauciennes était pauvre, tandis qu'à trois pas d'elle, sous cette tapisserie, une fortune était enfouie, peut-être.

— Voyez-vous comme ils se regardent? continua Madeleine. Souvenez-vous, mon ami, du bonheur que nous eûmes à nous revoir, et vous comprendrez le leur.

Si nous pouvions lire dans leur cœur, nous y verrions une joie immense, j'en suis sûre.

— Va, petit seigneur, me dit-elle, je t'ai cherché partout. Il a fallu que tu fusses bien caché pour échapper à ma reconnaissance.

Je me souvins alors des dix années passées dans l'armoire.

— Oui, poursuivit-elle, ta bergère te dira que chaque jour on a pensé à toi. Ta place est là, tiens, en face d'elle; on te l'a gardée.

René, pardonnez-moi une dernière fantaisie, mais il leur manque encore quelque chose.

Approchez plus près, plus près encore!

— Je ne comprends pas, répondit le mari, mais votre tendresse parle, Madeleine, j'obéis.

— Vous voyez bien, lui dit-elle, qu'ils veulent s'embrasser!

René avait envie de sourire; mais, respectant l'exaltation de sa femme, il approcha du mur le bout de l'étoffe qu'il était chargé de tenir.

Madeleine en fit autant; et de sa main gauche appuyant doucement ma tête contre celle de ma bergère :

— Les pauvres enfants! dit-elle, on leur devait bien cela. Merci, René, je suis satisfaite.

XII

Le hasard a voulu que, sous la pression de cette main protectrice, l'épingle qui s'était rouillée à ma boutonnière rencontrât le corsage de ma bergère, et y fît une large déchirure.

On a retrouvé la liste, portant ces quatre mots de l'écriture d'Antoine :

Au tombeau de l'aïeul.

C'est là qu'était le trésor, en effet.

Madeleine a repris son rang, et a fait jurer à ses héritiers que jamais ni eux ni leurs descendants ne laisseraient sortir de la famille *le Seigneur et la Bergère.*

Les héritiers ont tenu parole.

FIN.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.

Sceaux. — Typographie de E. Dépée.

COLLECTION A 1 FRANC LE VOLUME.

MARQUIS DE FOUDRAS.

Un Capitaine de Beauvoisis. 2 vol.
Les Gentilshommes chasseurs. 1 vol.
Madame de Miremont. 1 vol.
La comtesse Alvinzi. 1 vol.
Jacques de Brancion. 2 vol.
Soudards et Lovelaces. 1 vol.

A. DE GONDRECOURT.

Le dernier des Kerven. 2 vol.
Le Bout de l'Oreille. 3 vol.
Les Péchés mignons. 2 vol.
Médine. 2 vol.
Un ami diabolique. 1 vol.

ALEXANDRE DUMAS, FILS.

Sophie Printemps. 1 vol.
Tristan le Roux. 1 vol.

ERNEST CAPENDU.

Mademoiselle La Ruine. 2 vol.
Les Mystificateurs. 1 vol.
Les Colonnes d'Hercule. 1 vol.

PAUL FÉVAL.

Les Couteaux d'or. 1 vol.
Le Mendiant noir. 1 vol.

ADRIEN ROBERT.

Les Diables roses. 1 vol.
Jean qui pleure et Jean qui rit. 1 vol.
Léandres et Isabelles. 1 vol.

PAUL DUPLESSIS.

Le Batteur d'estrade. 2 vol.
Les Boucaniers. 4 vol.
Aventures Mexicaines. 1 vol.
La Sonora. 2 vol.
Les Grands Jours d'Auvergne. 4 vol.

ALEXANDRE DE LAVERGNE.

La Pension bourgeoise. 1 vol.
La Recherche de l'Inconnue. 1 vol.
Le comte de Mansfeld. 1 vol.
La duchesse de Mazarin. 1 vol.

CHARLES MAQUET.

Les Orages de la vie. 1 vol.

XAVIER DE MONTÉPIN.

Un Brelan de Dames. 1 vol.
La Syrène. 1 vol.
Les Viveurs de Paris. 4 vol.
Les amours d'un fou. 1 vol.
Les Chevaliers du Lansquenet. 5 vol.
Pivoine et Mignonne. 2 vol.
Geneviève Gaillot. 1 vol.
Viveurs d'autrefois. 1 vol.

ÉLIE BERTHET.

Les Mystères de la famille. 1 vol.
Une maison de Paris. 1 vol.
Le roi des Ménétriers. 1 vol.
Antonia. 1 vol.
Le Nid de cigognes. 1 vol.
L'Étang de Précigny. 1 vol.

HENRI DE KOCK

Les Femmes Honnêtes. 1 vol.
Brin d'Amour. 1 vol.
Minette 1 vol.
La Tribu des Gêneurs. 1 vol.

DIVERS.

Cicatrices du cœur, *par Louis Beaufils.* 1 vol.
Mémoires d'un Policeman, publiés *par Alexandre Dumas.* 1 vol.
Une Vieille Maîtresse, *par J. Barbey d'Aurevilly.* 1 vol.
Contes d'un Marin, *par La Landelle.* 1 vol.
La Succession Lecamus, *par Champfleury.* 1 vol.
Chasses et Pêches de l'autre monde, *par Bénédict Révoil.* 1 vol.
Rachel, *par Léon Beauvallet.* 1 vol.
Les Inutiles, *par Angélo de Sorr.* 1 vol.
Six mois à Eupatoria, *par Léon Pallu.* 1 vol.
Une Famille Parisienne, *par Madame Ancelot.* 1 vol.
Simples Récits, *par Ch. Deslys.* 1 vol.
Une Histoire de soldat, *par Madame Louise Colet.* 1 vol.
Les ...
Lé...

SCEAUX. — TYPOGRAPHIE